- EN VOYAGE AVEC DE GAULLE
- SARTRE REPOND AUX JEUNES

L'EXPRESS

1,25 NF.

3 MARS 1960. — N° 453

(Patrick Bertrand.)

ZAZIE

« La nouvelle génération, elle t'em... »

(Raymond Queneau : « Zazie dans le métro ».)

B 1-' ★★ ★★★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)

Tarif : 4, 50 NF le mm. (+taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

DEMANDES D'EMPLOIS

CADRE SUPERIEUR
INDUSTRIE CHIMIQUE - GRANDE EXPERIENCE DISPONIBLE - Ecrire L'Express no 8517, 29, rue de Marignan, PARIS (2e) qui transmettra

Jeune femme cherche place **STENO-DACTYLO** (connaissance anglais et comptabilité). Libre de suite. Ecr. L'Express no 5549, 29, rue de Marignan

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

IMPORTANTE SOCIETE
recherche

pour département Physique appliquée
(Vallée de Chevreuse)

INGENIEURS RADIO
SUPELEC - TELECOM - I. E. C.

INGENIEURS PHYSIQUE-CHIMIE
LICENCIES SCIENCES

INGENIEURS
spécialisés problèmes ACOUSTIQUES

AGENTS TECHNIQUES RADIO

JEUNES DESSINATEURS

Ecrire ou téléphoner pour rendez-vous
M. LE POLLES, Château de Corbeville près Orsay
Tél. 928 - 47 - 20

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE MAISON DE DRAPERIE fantaisie demande jeunes placiers Paris fixe, commission, pour visiter clientèle TAILLEUR, bele situation si dynamique et travailleur. Ecrire avec références et photo A.L.G., 77, rue de Richelieu, Paris (2e)

Important Groupe de Cies d'ASSURANCES
recherche pour

SERVICES COMMERCIAUX
Jeunes COLLABORATEURS

désirant faire carrière - Bonne instruction générale et présentation, capables initiative - Situation, au Siège social, stab. et d'avenir. Adresser lettre manuscrite et prétentions à no 93.605, CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire no 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

COURS ET LEÇONS

LEÇONS DE RUSSE
Répétitions, prépar. aux examens, convers. Profess. d'origine. Mme Novitch. Tél. h. repas PAS. 88-01

LICENCIEE ES-LETTRES d'enseignement recherche leçons particulières français, latin, grec toutes classes. Enseignement secondaire. Téléphoner à LIT .46-26 entre 17 h. 30 et 19 h. 30

OCCASIONS

Ensemble BUREAU moderne
comprenant bureau, armoire, un fauteuil et 4 chaises, le tout 700 NF. Tél. BAL. 19-68 poste G

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 84-89

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
95, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces conf. équiv. Ecr. no 4104 L'Express, 29, r. de Marignan.

AUTEUIL - 3 pièces, cuisine, salle de bains, chauff., eau chaude, peint. neuf, gr. entrée, vue sur parc privé contre 4-5 pièces conf. et quartier équiv. Ecr. no 5391 L'Express, 29, r. Marignan-8e

APPARTEMENTS (Vente)

Métro CHARLES MICHEL
3 belles pièces, entrée, cuisine aménagée, toil., placards. Téléphone. Immeuble excellent stand.
14e 3 pièces, cuisine, toilette, confort. LEC. 73-94 (de 9 à 12 heures)

POMPE Immeuble construction 3 à 6 p., confort
RANELAGH Rez-de-chaussée surélevé 6 p., gr. conf. 160.000 NF
2e étage, 7 pièces, façade, grand conf., 200 m2
AUSTERLITZ 7e étage, 2 pièces, conf.
13e 4e étage, tout confort, studio, cuisine, bains, prix intéressant.
LA GENERALE RIC. 45-99

Cherchons TROIS DAMES 25-35 ans, aptitude commerciale pour négociation d'appartements. AVANTAGES SOCIAUX. - P. MASSONI, 21, rue Lesueur. Se prés. tous les jours de 14 à 18 h.

PORTE DOREE Résidence Bel Air, 2e étage, 82 m2, + grand balcon, tout confort, luxe 58, jardin, 65.000 NF + C. F. Libre. NAT. 28-75.

BAC-RASPAIL Vends directem. libre entrée, 3 pièces, cuis. salle de bains, cave, tout confort, parfait état, soleil, calme, 6e étage, sans ascenseur. Prix total 45.000 NF. Facilités de paiement. Téléphoner après 19 h. et pendant week-end. BAB. 25-76.

HOTELS PARTICULIERS

SABLONS 510 m2 + jardin + dép. 14 pièces, 2 bains, cabinets toilette, garage, chauffage mazout, grand conf. 480.000 NF - RIC. 45.99

APPARTEMENTS (Locations)

Dame seule recherche **STUDIO non meublé** à louer dans le 1er arrondissem. Mme ESCAVY, 1, place Notre-Dame - SENLIS (Oise)

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

MARIAGES LEGITIMES
Niveau élevé et situat. de choix (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

VACANCES

SUISSE SEJOUR REPOS
SEJOUR SKI
Tout confort
Du mardi 5 avril au samedi 16 avril
250 NF voyage compris
ENFANTS 8 à 13 ans
13 à 17 ans
LOISIRS ET PLEIN AIR - Kellermann 09.08

PAQUES au soleil
LES ILES BALEARES
15 jours de Paris à Paris : 295 NF
TOUR COMPLET D'ESPAGNE
(avec Semaine Sainte à SEVILLE, en autocar Pullman)
15 jours de Paris à Paris : 465 NF
Autres voyages :
LE TOUR DU MAROC ET L'EGYPTE
Renseignements :
CLUB DES ARGONAUTES
122, rue de Provence - LAB. 61-96
Lic. ATVA 298

Une étonnante brochure de voyages vous fera REALISER VOS REVES
ELLE EST ENVOYÉE CONTRE 4 TIMBRES A 0,25 NF
OPE 97-93 COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
18, Place de la Madeleine - Paris (8e)

cuisinez fin
cuisinez sain
cuisinez PAIN

La Marque Alsacienne de Réputation Européenne qui vous propose :

EUROPE 61 :
une nouvelle trois feux d'une allure sensationnelle, le «boom» du Salon des Arts Ménagers de Paris.

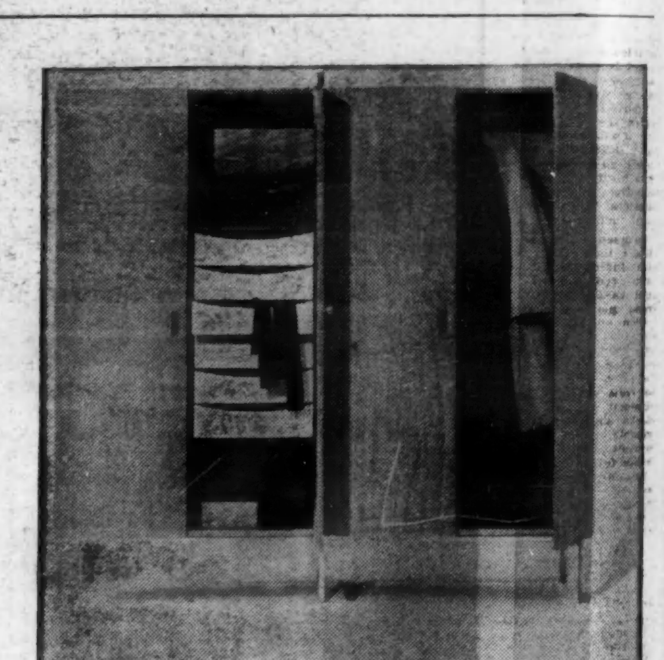
SYMPHONIE :
star des 4 feux françaises avec son immense four.

ROMANCE :
jolie 3 feux en ligne, spécialement conçue pour le butane.

Toutes les cuisinières à gaz PAIN comportent :
• brûleurs en bronze spécial super-économiques
• dessus étanche : un coup de chiffon, tout est propre
et, en exclusivité pour la France :
l'INFRAGRIL (Brevets Schwank) qui rendra vos convives fervents de viandes et mets grillés
l'INFRABROCHE qui fera de vous l'égale des rôtisseurs professionnels.

Salon des Arts Ménagers :
Allée du Gaz
Stand no E - 16 - B

ETABLISSEMENTS PAIN
Usine à LIPSHEIM (Bas-Rhin) et GEVREY-CHAMBERTIN (Côte d'Or)
Magasin d'exposition : PARIS, 42 boulevard Richard-Lenoir
Service Commercial 12 : S.A.V.A.M LIPSHEIM (Bas-Rhin)



armoire profonde tv 808
création andré monpoix
format : 192 x 182 x 60
traitée en ébénisterie en citronnier naturel de ceylan
vernis polyester satiné
quatre portes
3 rangements par 2 séparations
6 grands tiroirs intérieurs laqués blanc
porte-cravates nickel brillant
bois intérieur acajou finition verni mat
piètement carré démontable en métal noir satiné, laqué aux épikotes
prix : 2.415 nf.

en france
dans le monde
meubles tv
haute qualité
industrielle
française

tv

vente en france chez les distributeurs de la marque tv

Il a importé des Etats-Unis

LA DISCOUNT HOUSE

Ce sont des entreprises qui pratiquent systématiquement des remises sur les prix imposés ou recommandés des produits de grandes marques.

LA JOURNÉE INTENSIVE

Une demi-heure plus tôt le matin ; une demi-heure pour déjeuner ; sortie avancée de deux heures le soir. Davantage de temps chez soi.

ON L'APPELLE "MONSIEUR 20 %"

L'Europe a bien changé, constatait il y a quelques mois le grand mensuel américain « Fortune » dans une enquête consacrée à la transformation des affaires sur le vieux continent. L'auteur citait, entre autres exemples de cette « américanisation » de l'Europe (parfois déplorée), les cheeseburgers dans Picadilly, le trafic de week-end pare-choc contre pare-choc sur la nationale 7, les cinémas pour autos entre Rome et Ostie, les juke-boxes, les hot-dogs à l'ombre des murs de Carcassonne et les omniprésents distributeurs de boissons gazeuses.

C'est surtout dans le commerce de détail que la révolution paraissait la plus évidente : multiplication des supermarkets et surtout apparition des « discount-houses ».

La « discount house » (littéralement « maison d'escompte ») est une entreprise commerciale dont l'objectif principal est de vendre en consentant des rabais considérables sur les prix généralement pratiqués.

En Allemagne de l'Ouest, Joseph Neckermann de Francfort a créé une chaine de magasins de confection à prix réduits. Son personnel est passé en sept ans de 7 à 6.000 personnes.

En Suisse, Gottlieb Duttweiler, sous la marque Migros, a monté 369 self-services, 56 magasins d'alimentation de forme traditionnelle, 40 boucheries et 3 magasins de vêtements qui pratiquent des prix « cassés ». Le premier, il s'est attaqué au quasi-monopole du pétrole et vend ses carburants au rabais.

Vendre moins cher pour vendre plus...

La France s'est montrée plus réticente à l'égard de ces nouvelles techniques de vente. Cependant, en créant la première discount-house française, Maurice Gattégno a été salué par les Américains comme le Français le plus révolutionnaire depuis Robespierre. Le président de la Fédération des Consommateurs a dit de lui qu' « il entreprenait quelque chose qui aurait un profond effet sur notre système de distribution ». Depuis, d'autres initiatives du même genre se sont manifestées, les plus récentes en date étant celles des magasins Leclerc.

Comment les discount-houses peuvent-elles « tenir » en pratiquant des prix bien inférieurs à ceux des commerçants traditionnels ? L'idée de base est qu'il vaut mieux gagner cent fois un franc que vingt fois deux francs.

Bien entendu, cette théorie ne peut pas tout expliquer. Il y a, dans toute affaire, des frais de vente qui sont proportionnels aux quantités de marchandises vendues. C'est sur ces postes de frais que les discount-houses parviennent également à se rattraper. Les stocks sont maintenus aussi bas que possible. Leur rotation est considérablement accélérée : le stock tourne trente fois dans l'année.

Les formules de vente sont allégées : magasins accueillants mais sans luxe tapageur ; livraisons et expéditions supprimées pour les ventes peu importantes (moins de 50 N.F.).

... et le faire savoir

En revanche, toute dépense qui améliore l'efficience générale de l'affaire est engagée sans hésitation. Le budget de publicité des discount-houses est important : il n'est pas seulement intéressant de vendre moins cher ; encore faut-il le faire savoir.

Les adversaires des discount-houses, en particulier dans le domaine de la radio, de la télévision et de l'électroménager rétorquent que c'est en fin de compte la clientèle qui pâtit de ces méthodes.

— Les « gâcheurs de prix », disent-ils, n'assurent aucun service après-vente. Nous avons des frais de dépannage et d'entretien importants sur les appareils que nous vendons sous garantie.

— Il n'y a pas de dépannage gratuit, répondent les « discounters ». Quelques artisans semblent le pratiquer, mais ils se rattrapent sur d'autres ventes. Quant aux garanties, elles se limitent à l'échange des pièces « reconnues » défectueuses, la main-d'œuvre et le transport restant à la charge du client. Cette fameuse garantie se limite donc au remplacement gratuit d'une pièce valant peut-être 3 N.F., mais le client doit acquitter une facture de dépannage de 30 N.F.

« Nous pratiquons d'ailleurs, nous aussi, un service après-vente grâce à des contrats souscrits par nous avec des entreprises spécialisées. »

Le client du discounter est parfois, à son premier achat du moins, soupçonneux.

— Ils ne sont pas plus malins que les autres ! Ces remises cachent quelque chose.

Il s'aperçoit rapidement de lui-même que le discounter, plus encore que le commerçant traditionnel ne livre que des produits récents, de haute qualité et de premier choix : un discounter ne peut jamais solder par définition.

S'intéressant à toutes les formules qui rendent la vie moins chère, M. 20 % ne pouvait moins faire que saluer avec plaisir l'introduction en France d'une formule de courses automobiles « économiques » grâce au karting. Quelques tubes de chauffage central, quatre roues de scooter, un moteur de cyclomotour : voici un Kart Danieli, bolide miniature, avec lequel juniors et seniors peuvent s'amuser à bon compte. M. Gattégno, qui est passionné d'automobile, s'est déclaré enchanté de ses premiers essais de pilote de karting.

6 heures 10, métro République : la foule des employés tous sortis en même temps s'agglutine sur le quai en attendant de se serrer dans les wagons. Mme Scaini (à droite) ne connait plus cette contrainte.

Couchée avant 10 heures

Dès ses voyages aux Etats-Unis, M. Vingt-pour-cent n'a pas rapporté que le principe des discount-houses. Il a été frappé par l'importance des loisirs dont disposent les Américains grâce à la pratique généralisée de la journée continue baptisée par les Espagnols journée intensive. Il avait décidé de l'appliquer à ses affaires à partir du 1er janvier dernier et s'en était, par imprudence, ouvert à son personnel. Devant les sollicitations pressantes dont il a été l'objet, il a dû appliquer cette mesure dès le 1er novembre.

Voici ce qu'en dit Mme Monique Scaini, mariée, sans enfants, dactylo depuis un an aux Studios Wagram :

— Je préfère de beaucoup le système de la journée continue. Le matin, nous commençons une demi-heure plus tôt, à huit heures et demie au lieu de neuf heures, mais, le soir, nous sommes libres à cinq heures au lieu de sept. Autrefois, je n'arrivais pas chez moi, à Ville-d'Avray, avant huit heures un quart. Tout était fermé. A six heures un quart, maintenant, je trouve encore ouverts tous les commerçants et les magasins à prix uniques. Dans le métro et le train, je trouve des places assises.

« La pause de midi se passait le plus souvent au café à lire un journal en attendant l'heure. Nous n'avons plus qu'une demi-heure désormais pour manger notre sandwich, mais nous trouvons encore le temps d'aller boire un café pour « sortir » un peu.

« La journée parait moins longue. Je peux m'occuper de mon ménage sans que cela me fasse coucher à 11 heures ou minuit. De son côté, mon mari, qui travaille ici également, peut, en arrivant à la maison, lire les ouvrages techniques qui lui permettent de se perfectionner. Ou encore, il se livre à sa passion du bricolage.

M. 20 % perd 10 %

M. Gattégno explique pourquoi il s'est décidé à instaurer chez lui la journée continue :

— Pendant plusieurs semaines, nous avons arrêté nos comptes à 17 heures, heure à laquelle je désirais fermer dorénavant. Le lendemain matin, il était facile et rapide d'estimer quelle part de notre activité s'était effectuée entre 17 et 19 heures. Nous nous sommes aperçus qu'elle représentait à peine 10 % de notre chiffre d'affaires quotidien. Nous avons sacrifié délibérément ces 10 % à une vie plus facile pour tout le monde. De surcroît, la perte n'a pas été aussi sensible, car nos clients se sont parfaitement adaptés à ce nouvel horaire et viennent plus tôt profitant, en particulier, des heures d'ouverture à midi.

« Je suis persuadé, ajoute-t-il, que bien des choses iraient mieux à Paris et dans toutes les grandes villes si, au système de la journée continue, s'ajoutait celui d'un étalement concerté des horaires du travail. »

Du fer électrique à la caméra

La première discount-house française a cinq ans. Son fondateur, Maurice Gattégno a reçu le surnom de « Vingt-pour-cent » à cause de la remise systématique qu'il pratique sur tous les matériels qu'il vend.

En 1948, Maurice Gattégno avait fondé une petite maison de vente d'appareils et matériel photographiques. Tournant déjà le dos aux méthodes conformistes, il avait développé la vente par correspondance et dut s'agrandir. Il embaucha du personnel et s'installa dans un premier local, rue du Colonel-Moll. Les « Studios Wagram » étaient nés.

A son retour d'un voyage d'études en Amérique, Maurice Gattégno décida, le premier, d'introduire en France le système américain de vente au rabais. Il s'était aperçu, à l'époque, que 75 % du chiffre d'affaire de l'électro-domestique à New York se faisait de cette façon. Parallèlement, les décrets Laniel d'abolition des prix imposés lui laissaient la voie libre.

Il put ainsi faire savoir, grâce à une publicité de plus en plus importante qu'il consentait sur tous les appareils de marque une ristourne uniforme de 20 %. En un an, son chiffre d'affaires passait de 2,5 millions (anciens) par mois à 35 millions. Par la suite, la courbe de ses ventes ne cessant de croître, il déménagea une nouvelle fois pour s'installer dans ses locaux actuels, rue Villebois-Mareuil, toujours dans le quartier des Ternes.

La gamme des articles vendus par les « Studios Wagram » s'étend actuellement à tous les appareils et matériels photographiques et cinématographiques, aux fournitures, aux magnétophones et à leurs accessoires, aux

Voulez-vous savoir pourquoi ce monsieur qui vient d'acheter une caméra est emmêlé dans tout ce film : écrivez aux Studios Wagram (chez Monsieur 20 %), 9, rue Villebois-Mareuil, Paris 17°, pour leur demander leur catalogue « 160 ».

récepteurs de radio, phonos et électrophones. De surcroît, les « Studios Wagram » comportent, à la demande d'une partie de leur clientèle, un rayon de petits appareils électro-domestiques, du fer à repasser à l'aspirateur.

Toutes ces marchandises sont de marques notoires.

Il y a trois ans, M. 20 % avait tenté d'étendre son expérience à un domaine plus général. Près de la gare Saint-Lazare, une société avait installé un vaste magasin où l'on pratiquait la vente avec réduction sur une gamme beaucoup plus étendue d'articles : Centrachat.

Ce fût un échec : la guerre froide menée par les adversaires de la vente avec marges réduites se transforma en guerre chaude.

Centrachat dut fermer ses portes : trop de clients, pas assez de marchandises...

M. 20 % s'est replié dans son magasin des Ternes. Il y poursuit la lutte pour une vie moins chère.

Voici quelques exemples : un appareil photographique Foca universel qui se vend partout ailleurs 874,45 NF est vendu 699,56 NF aux Studios Wagram; économie de 174,89 NF. Une caméra Eldematic (la dernière nouveauté) qui vaudrait ailleurs 949,20 NF n'est comptée que 759,36 NF. Avec le gain réalisé, l'acheteur peut acquérir 150 m. de film en couleurs qui lui seraient comptés 221,10 NF dans un autre magasin mais qui, là, ne représentent, toujours avec la remise de 20 %, que 176,90 NF. Et M. 20 % lui rend encore 12,94 N.F.! Nouveaux Francs !...

Il en va de même pour tous les achats effectués dans le magasin-pilote de la rue Villebois-Mareuil.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par les Studios Wagram.

La lettre de « L'Express »

QUE se passerait-il si le monde expulsait le communisme, comme on expulse le Diable des possédés ? A première vue, cette question peut paraître pour le moins gratuite. Pourtant, à la veille du voyage de M. Krouchtchev en France, où une fraction puissante, sinon nombreuse, de la population, s'apprête à manifester, sous la pression conjuguée de la hiérarchie religieuse, d'une grande partie de la presse et de quelques groupes armés, son active hostilité ; au moment où les meilleurs éditorialistes américains, Walter Lippmann, James Reston, Joseph Alsop, et les représentants du « Grand Capital » disent publiquement l'inquiétude que leur inspire le « retard stratégique » de leur pays face à l'U.R.S.S., cette question mérite d'être méditée.

IMAGINONS. Touchés par la grâce, 200 millions de Russes et leurs chefs déclarent demain : « Marx, Lénine, Engels... fini. Tout bien pesé, les mœurs capitalistes occidentales ne manquent pas de charme. Maintenant que notre pays est devenu une grande puissance industrielle, reconvertissons-nous en démocratie capitaliste.

« Qui détiendra le capital ? Qui possédera les moyens de production ? Qui décidera, en dernière analyse, de la répartition de nos efforts entre biens de consommation et bien d'équipement ?

« Puisque nous ne souffrons pas, au départ, des mêmes handicaps que les nations occidentales, décidons que ce sont les plus intelligents et les plus travailleurs qui recevront le droit de s'enrichir et de spéculer, à la Bourse, sur l'acier ou sur le rouble. Puisque, cela va de soi, nous ressuscitons la Bourse.

« Les pays satellites ? Ils ont le droit de procéder à la même reconversion, de rappeler leurs émigrés, de reconstituer les grands domaines, les monopoles, les industries privées, les partis politiques.

« Bien entendu, nous laisserons chez eux toutes les forces militaires et autres rampes de lancement nécessaires à notre défense. Comme l'Occident, vous dis-je, comme l'Occident. »

BON, c'est fait. Que se passe-t-il ?

Quel est celui de nos problèmes présents qui se trouve résolu ou même fondamentalement modifié ? Les pays colonisés cessent-ils de revendiquer leur indépendance ? L'Afrique et l'Asie replongent-elles dans leurs ténèbres ? L'Allemagne renonce-t-elle à obtenir un jour sa réunification ? La Russie non soviétique et les Etats-Unis perdent-ils soudain le sens de leurs intérêts respectifs, économiques et stratégiques, en Amérique du Sud, au Moyen-Orient, dans le Pacifique, ou en Méditerranée ?

Les stocks de bombes et la tentation de faire valoir leur existence pour imposer telle exigence, pour protéger tels intérêts, fondent-ils au soleil ?

Passons aux problèmes intérieurs. Contaminés par l'exemple russe, les dirigeants des partis communistes occidentaux déclarent : « Tout bien pesé, le régime capitaliste ne présente pas que des inconvénients. Camarades, inscrivez-vous en masse au parti socialiste de votre pays. »

Que se passe-t-il ?

EN Italie, c'est le désastre. Plus le moindre communiste à vendre aux Américains. Et de quoi aurait vécu l'Europe, depuis 1945, si elle n'avait pas eu de communistes à vendre ?

En Allemagne, plus le moindre chantage possible à l'agression des forces matérialistes contre les forces spirituelles de l'Occident. On se retrouve comme dans le bon vieux temps : impérialisme contre impérialisme.

A Formose, les généraux se suicident en série. Détail sans importance.

Et en France, que se passe-t-il en France ?

La débâcle agricole est-elle réduite ? Les Algériens déposent-ils les armes ? L'Armée se résigne-t-elle à rentrer à Romorantin pour y jouer au bridge ?

Improbable. Hautement improbable.

En revanche, un Français sur trois devient électeur, ou militant, du Nouveau Parti Socialiste. Un nouveau Marx, sachant, comme Schumacher, que « si Marx avait vécu aujourd'hui, il n'aurait pas réfléchi sur le Capital mais sur l'Etat », élabore à partir de la situation de 1960, une nouvelle doctrine et définit de nouveaux objectifs aux pays évolués. Une nouvelle ouverture sur un avenir où humanisme et socialisation se concilient est offerte à l'imagination et à l'espoir des hommes... S'y engouffrent toutes les forces de gauche ressoudées... Personne ne sent plus le soufre...

Vous voyez d'ici la catastrophe pour tous les chiens de garde des grands intérêts privés ?

C'est pourquoi, si le communime est discutable — et j'entends bien qu'il l'est sur plus d'un point — l'anticommunisme ne l'est pas. C'est le miroir nécessaire aux affreux pour qu'ils se voient beaux.

Il faut, il faut que M. Krouchtchev ait l'oreille pointue et le pied fourchu.

Françoise Giroud.

Les 2e classe et l'Armée

Parmi les lettres de vos correspondants, je relève celle où il est question de l'Armée, « qui ne comprend pas seulement des colonels, des capitaines, etc., mais aussi des soldats de 2e classe ». Enfin, nous voilà en face d'un peu de bon sens. Ces malheureux 2e classe... qui, en effet, s'en occupait jusqu'à présent ? Ils étaient complètement abandonnés, livrés aux mains de leurs officiers, tous plus ou moins « ultras », « Algérie française »... Tout cela ne peut pas durer et désormais ce seront les 2e classe qui commanderont. Après tout, pourquoi pas ? On fait bien dire à l'un des héros de «Normandie-Niémen» « qu'il se marre et qu'il s'en fout, parce qu'il ne croit pas que les supérieurs sont automatiquement les plus capables » ou quelque chose d'approchant. Il faut donc prendre le contre-pied et déclarer que les 2e classe seront appelés à voter avant d'exécuter un ordre. Et je propose que l'on remplace dans le fameux article 1er du Règlement : « La discipline faisant la force principale des armées, etc... » le mot discipline par son contraire : « l'indiscipline »...

Je vous autorise à publier cette lettre, bien que son contenu ait dû vous faire comprendre que j'appartiens à l'un de ces importants et innombrables mouvements d'extrême-droite qui conspirent contre la République, avec un succès tel que dans trois ou quatre mois ils sont sûrs d'arriver au pouvoir — avec l'aide de l'Armée, bien entendu.

M. DE MEAUX,
Paris.

Pour un parti travailliste français

Suite à l'article d'Alfred Sauvy et des pertinentes remarques faites par M. Michel Masserand dans l'avant-dernier paragraphe de sa lettre publiée dans votre édition du 18 février 1960, pourquoi ne pas envisager de réunir cette (je cite) « multiplicité des formations de gauche » en un seul grand parti, le « Parti travailliste français » ?

Ce qui ferait un drôle de «bloc», compte tenu que l'on estime à plus de 13 millions le nombre des travailleurs français dont les intérêts, sur le plan économique, sont communs. Et auxquels bon nombre d'artisans, petits industriels et commerçants pourraient ajouter leur appui à un « Parti travailliste français » raisonnablement — sur certains points — « dépolitisé ».

LOUIS FALCOZ,
Lyon.

Déjà des poncifs

Bravo pour votre passionnante étude de la jeune équipe du film qui abuse déjà de poncifs assez affligeants, sinon pour l'œil, du moins pour l'oreille !

Me HENRY TORRÈS.

La « Nouvelle Vague » et la Bretagne

J'ai beaucoup apprécié la critique brillante de Jean Cau dans le dernier « Express », accusant les jeunes metteurs en scène de ne voir qu'un aspect des problèmes. J'approuve sa sage attitude de vouloir que l'on montre les faces si diverses de la vérité, mais je me permets de lui conseiller de s'en souvenir lorsqu'il reviendra en Bretagne.

J. LE GUERN,
Trébeurden.

Mais Resnais ?

Je crains que votre contradicteur préfabriqué, Jean Cau, n'ait pas pris garde à votre énumération du début. Qu'il faille ou non brûler Chabrol, Truffaut ou Kast ne me scandalise pas. Mais Resnais ?... Croyez-vous qu'« Hiroshima » frappait bas ?

J. CHARBONNIER,
Courson (Yonne).

Contre le Père Duval

Je viens de lire dans « L'Express » votre critique du récital (?) du Père Duval. Je suis entièrement d'accord avec vous. Il y a bien longtemps que je fulmine contre ce strip-tease moral et religieux, et que je pense que ce brave jésuite trouve mieux sa place à l'autel que sur une estrade de music-hall.

Mais je dois vous avouer que j'ai été froissée et peinée de la comparaison ou plutôt de l'association du nom du docteur Schweitzer à ce cabot clérical.

B. MICHA.

Pour le Père Duval

Dénigrer le P. Duval comme M. Ramenu l'a fait dans votre dernier numéro relève ou bien du christianisme (?) à la Bidault, ou de la destruction systématique chère au P.C.

Que votre collaborateur sache que le Diable tremble quand le P. Duval chnate et que la « bonne nouvelle » doit être communiquée, créée, chantée n'importe où. Et les negro spirituals, qu'en pense M. Rameau ?

MARCEL BRUM,
Freyming.

Le Père Duval plaît

Que la voix et la musique du P. Duval ne soient pas au point, je le concède volontiers. Il reste un fait, un fait sociologique, c'est que le P. Duval plaît. Il plaît même beaucoup. S'il peut remplir « trois fois de suite le théâtre des Champs-Elysées d'une foule de jeunes enthousiastes et bruyants », c'est que les jeunes en question sont assez intelligents pour passer par-dessus la voix et la valeur musicale.

C'est justement l'inspiration qui plaît. Cette inspiration que M. Rameau appelle « pauvre », elle a sa source dans la foi du P. Duval, foi que nous sommes encore un certain nombre à partager...

Abbé A. L.,
Tulle.

La reproduction, même partielle, de tous les articles et illustrations publiés dans ce numéro de « L'Express » est strictement interdite sans accord préalable avec l'administration de « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris. BALzac 19-68.

Le vrai accent provençal

M. François Mauriac écrit dans votre rubrique « Télévision » qu'il n'a trouvé le « vrai » accent provençal que chez des bourgeois du Midi. Je ne suis pas bourgeois, je suis né d'une famille ouvrière et je suis sûr que le vrai accent provençal se trouve dans nos campagnes et nos villes provençales parmi les gens les plus modestes et non pas chez la bourgeoisie qui essaie de s'en détacher pour ressembler à tout le monde.

ROGER BAUDON,
Dakar.

A la recherche de la chronique TV

En l'absence de sommaire ou d'un « avis aux lecteurs », j'ai scruté sans succès le dernier « Express », dans tous les sens, à la recherche de la chronique « Télévision » de F. Mauriac.

Vous m'obligeriez infiniment en me faisant connaître :

1° A quel endroit je pourrai la dénicher.

2° Dans le cas d'une défection, si celle-ci doit être considérée comme accidentelle ou comme définitive (cette dernière éventualité me chagrinerait, car bien que détestant la télévision, c'est toujours pour moi un régal que de lire Mauriac).

NORBERT DROUET,
Houilles (S.-et-O.).

[*Comme beaucoup de gens, M. François Mauriac souffre en ce moment de la grippe. Il reprendra dès la semaine prochaine, nous l'espérons, sa chronique.*]

L'enfant d'Angleterre

Dans votre histoire de la fausse nouvelle relative à l'enfant d'Angleterre, vous indiquez que la fausse dépêche est parvenue à l'agence U.P.I. « dans les formes d'usage ». Elle était en effet datée de Londres et revêtue de la signature U.P.I. Dans ces conditions, ce qui n'est pas d'usage, c'est que le journaliste (qui vous écrit ces lignes) recevant un « flash » urgent, attendu, muni de son lieu d'origine, de sa date, de son sigle, et télétypé sur le papier distinctif et les appareils de son agence, doive procéder à une expertise avant de le diffuser.

Saisie de l'incident par mes soins, la commission paritaire professionnelle aura probablement à examiner si nous sommes, les uns et les autres, professionnellement tenus de déceler les faux en écritures privées.

GÉRARD DE SIRE.

Les Forums régionaux

— Le Forum de Montpellier organise le mercredi 9 mars, à 21 h., salle Emile-Martin, rue du Carré-du-Roi, sous la présidence de M. le professeur Lamarque, une conférence-débat de Pierre Abraham sur « La Chine d'aujourd'hui ».

— Le Forum du Mans organise en liaison avec le P.S.A., une conférence le vendredi 4 mars, à 20 h. 45, Salle des Concerts au Mans : Oreste Rosenfeld parlera de « L'U.R.S.S. 56-59. Impressions de voyage ».

Amis de « L'Express »

A l'attention des lecteurs du Nord

Une réunion se tiendra le lundi 7 mars, à 20 h. 30, au patronage laïque, rue de la Digue, au Cateau. Harris Puisais parlera sur le thème : « Le problème laïque ».

LE PLAN ECONOMIQUE PROGRESSISTE

A la suite de son article « Les cent premiers mètres », annonçant la publication prochaine dans « L'Express » d'un programme économique progressiste, le professeur Alfred Sauvy a reçu un nombre de lettres si élevé qu'il lui a été impossible de leur répondre, malgré le vif intérêt des suggestions proposées dans certaines. Il s'en excuse vivement auprès de ses correspondants et les remercie de leur intervention dont il tiendra compte.

Nous sommes en mesure d'annoncer à nos lecteurs que la parution du « plan économique » présenté par M. Sauvy commencera dans « L'Express » au milieu du mois de mars et se poursuivra pendant trois mois environ pour couvrir les treize chapitres du programme.

élégant
sobre
prestigieux
de
STYLE

le meuble anglais de grand style

documentation complète adressée sur demande à
STYLE salle 11(
80 rue de Miromesnil
Paris 8e ANJ. : 82-09

Agence E.P.R.J. - Paris

GANTS — TETINES
« OLLA »
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

FORUM

La réponse du F.L.N.

La déclaration politique faite cette semaine à Tunis par M. Ferhat Abbas apporte-t-elle des chances de paix ? Oui, répond Gaston Defferre. Voici pourquoi.

FERHAT ABBAS a fait un pas en avant vers le cessez-le-feu par sa déclaration de lundi.

Il a en effet formellement renoncé à une des conditions posées par le F.L.N. pour le cessez-le-feu : la négociation politique sur le statut futur de l'Algérie.

Il a dit :

> *« Pour ce faire, nous avons demandé l'ouverture immédiate de pourparlers sur les conditions et garanties de son application* (l'autodétermination), *car un principe est une chose et son application en est une autre. Il ne s'agit donc pas de négociations sur l'avenir de l'Algérie. Cet avenir sera ce que le peuple algérien voudra qu'il soit. »*

Il a répété à deux reprises dans sa déclaration que les pourparlers ne devaient porter que sur les garanties d'une libre consultation du peuple algérien.

Il a ainsi donné satisfaction au général de Gaulle quand celui-ci déclare que l'autodétermination c'est la possibilité pour le peuple algérien de choisir lui-même son avenir. Le Président de la République, on se le rappelle, ne reconnaît pas au G.P.R.A. le droit de s'ériger en représentant qualifié du peuple algérien. Il affirme que personne ne peut prétendre engager les Algériens sans qu'ils aient été librement consultés.

Fruit du 24 Janvier

La déclaration de Ferhat Abbas a été provoquée par l'autorité, par la fermeté de l'attitude du Président de la République pour rétablir l'ordre après l'émeute du 24 janvier. Pour la première fois, la démonstration a été faite que les ultras d'Alger n'imposaient plus leur volonté au gouvernement de la métropole. Cela a créé une situation nouvelle.

La grande masse des millions de musulmans a trouvé dans la détermination du chef de l'Etat, dans le fait qu'il ait réduit la tentative de coup d'Etat fasciste, que l'Armée lui ait en définitive obéi, une raison de croire dans la parole de la France. Alors qu'ils semblaient douter jusque-là que les engagements pris puissent être tenus (notamment la promesse d'autodétermination), depuis le 30 janvier ils ont de diverses façons manifesté leur confiance en de Gaulle.

Le F.L.N. et ses chefs ont été eux-mêmes impressionnés par cette situation nouvelle. Ils avaient maintenu la condition préalable de la négociation politique générale sur l'avenir de l'Algérie depuis la déclaration du 16 septembre. Ils y ont renoncé maintenant.

Le ton, le contenu des deux dernières déclarations de Ferhat Abbas démontrent que le G.P.R.A. a décidé, ne serait-ce que parce qu'il sentait l'initiative politique lui échapper, de faciliter le rétablissement de la paix.

Les applaudissements du Midi

Un autre passage de la déclaration de Ferhat Abbas est à cet égard significatif : c'est celui dans lequel il dit :

> *« Ce choix* (que feront les Algériens librement consultés) *n'exclut pas une libre coopération entre l'Algérie et la France dans le respect de leurs intérêts réciproques. »*

Ce n'est certes pas l'affirmation des liens qui doivent unir l'Algérie à la France, mais c'est un premier pas dans cette voie.

Les pourparlers qui doivent être engagés pour déterminer les modalités du « cessez-le-feu » et les garanties de l'autodétermination peuvent permettre d'apporter des précisions sur ce point.

Si des conversations ne peuvent pas avoir lieu sur ce sujet avant le « cessez-le-feu », elles pourront être engagées — et, espérons-le, menées à bien — après le « cessez-le-feu ».

Le meilleur moyen d'assurer l'avenir des Français d'Algérie et les rapports entre la France et l'Algérie est d'ailleurs la réalisation d'un accord sur le sens du référendum entre toutes les parties intéressées — et cela *avant* le référendum. Cela éviterait les aléas d'une consultation électorale qui dresserait les uns contre les autres les partisans de thèses opposées.

Certains hommes et certains journaux prétendent que le F.L.N. doit purement et simplement capituler. D'autres affirment que les propos tenus par le général de Gaulle à Albi signifient qu'il n'accepte de discuter les modalités d'une libre consultation électorale pour qu'il y ait véritablement autodétermination, qu'après le cessez-le-feu.

Si cela était exact, ce serait une condition nouvelle qui risquerait d'empêcher tout accord. Ce serait faire perdre à la France le crédit, les avantages politiques que lui ont fait gagner les engagements pris le 16 septembre 1959 par le général de Gaulle et sa fermeté au cours des événements de janvier. Cela reviendrait à décider de poursuivre une guerre dont les conséquences sont aussi néfastes pour la France que pour l'Algérie.

Les milliers de Françaises et de Français qui ont acclamé le chef de l'Etat chaque fois qu'il a parlé de l'Algérie au cours de son voyage dans le Midi ont clairement démontré que la politique libérale qu'il a choisie est approuvée par l'immense majorité de nos concitoyens. L'accueil enthousiaste qu'ils ont réservé au chef de l'Etat est la condamnation éclatante de ceux qui espèrent, en prolongeant la guerre, abattre enfin la République et supprimer la liberté.

Il est évident que si des pourparlers sont engagés pour conclure un cessez-le-feu, les garanties qui doivent authentifier le référendum seront discutées. Elles peuvent l'être avec le F.L.N. et avec les représentants d'autres formations politiques, de musulmans et d'Européens.

A de Gaulle de jouer

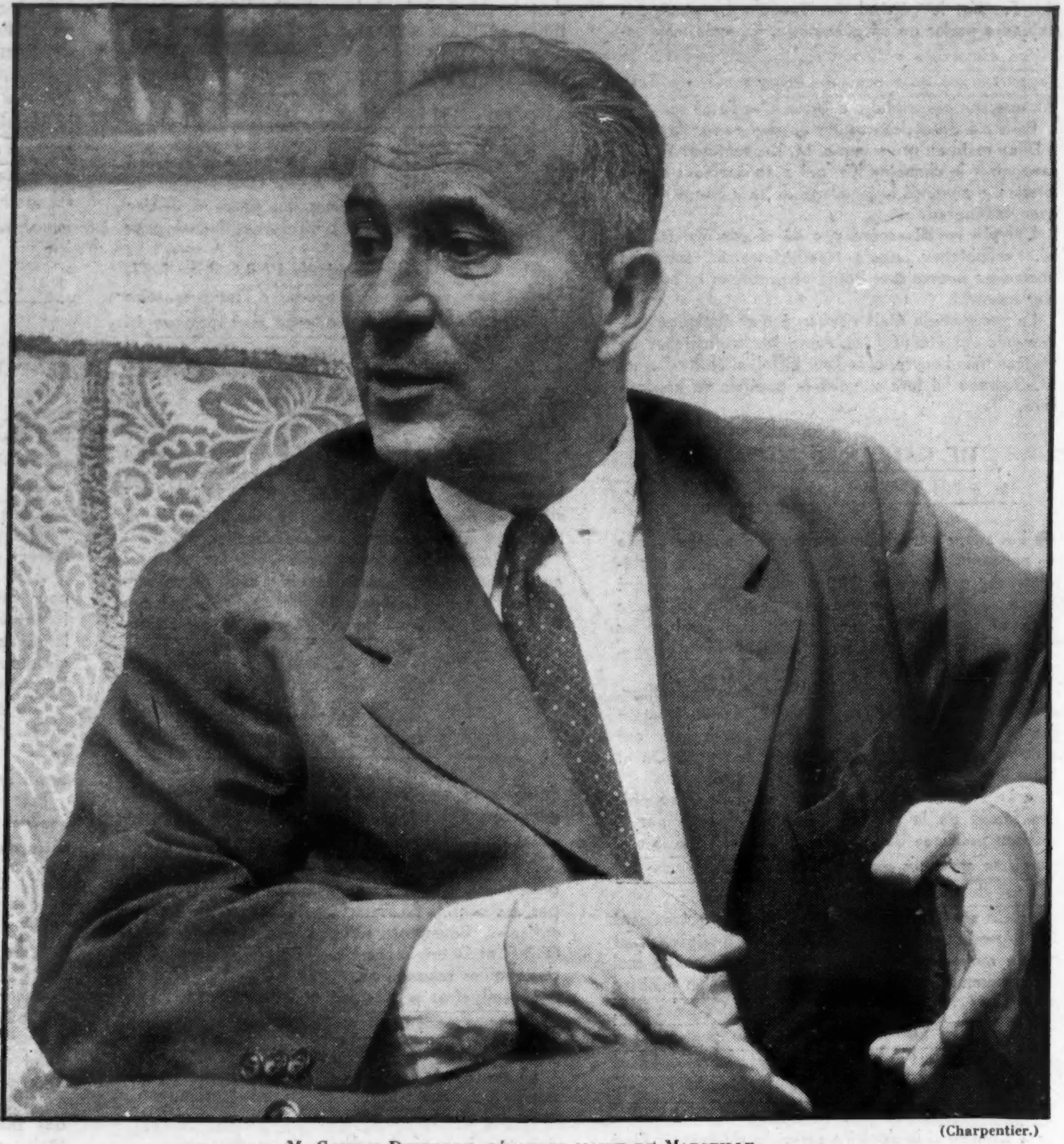
Il semble donc que la fin de la guerre d'Algérie soit possible.

L'Histoire prouve que le temps est un facteur essentiel en politique. Il y a un moment pour régler les problèmes. Les occasions perdues ne se représentent pas.

Plus nous nous éloignerons du 30 janvier, plus il sera difficile de réunir toutes les conditions qui permettront de rétablir la paix.

L'initiative (publique ou secrète) appartient maintenant au général de Gaulle. Des difficultés demeurent, des oppositions se manifesteront de nouveau et peut-être avec plus de violence encore qu'en janvier. Le devoir de tous ceux qui ont véritablement le souci de préserver l'avenir de la France et des Français d'Algérie sera d'aider le chef de l'Etat à les surmonter, si c'est nécessaire.

GASTON DEFFERRE.



(Charpentier.)

M. GASTON DEFFERRE, SÉNATEUR-MAIRE DE MARSEILLE.
Une situation nouvelle est créée. Profitons-en. Elle ne durera pas.

la lingerie infroissable
le déshabillé de bain
la robe 11 à 7
la coiffure mise-en-plis
TOUTES LES BOUTIQUES EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE PROGRAMME DE M. K. EN FRANCE

● Dans la préparation de son voyage en France, M. Krouchtchev a fait preuve de beaucoup de souplesse. Il a accepté presque toutes les suggestions de l'Elysée.

Il a renoncé, en particulier, à se rendre au Mur des Fusillés, le général de Gaulle ne voulant pas entendre parler de ce pèlerinage. La seule manifestation « marxiste » de son voyage sera la visite de l'appartement qu'a occupé Lénine rue Marie-Rose (et que son propriétaire a laissé « en l'état »).

Paris n'a dû céder que sur un seul point : la visite à Dijon reste au programme. M. Krouchtchev tient à rencontrer le chanoine Kir, qui a eu quelques ennuis lorsqu'il a annoncé le jumelage de sa « bonne ville » avec Stalingrad.

L'Elysée ne désespère pas de réussir à entraîner M. Krouchtchev jusqu'à Hassi-Messaoud, mais son accord ne pourra sans doute être obtenu qu'au dernier moment.

Le programme était si chargé que quelques allégements ont été décidés. Ainsi, M. Krouchtchev ne visitera ni le Louvre, ni la Tour Eiffel, ni Notre-Dame. M. Sudreau lui fera survoler la capitale en hélicoptère.

DE GAULLE + MOSCOU + « L'EXPRESS » = FASCISME

● Les animateurs des mouvements d'extrême droite se préparent activement à « recevoir » M. Krouchtchev. Au cours de la réunion préliminaire qu'ils ont tenue au début de janvier à la Mutualité, M. Pierre Debray avait déclaré : « Il faut que sur tous les murs de Paris, on lise : « Budapest », et le général Chassin : « K. s'en ira la paille au derrière ».

Fidèles à ces principes, plusieurs organisations, dont les « Centres civiques » de M. Georges Sauge (ce dernier toujours en liberté provisoire), ont entamé une première campagne par tracts. On lit dans le dernier :

« Le Pouvoir, fauteur de guerre civile, rassemble les forces de la révolution. Il est épaulé par le bureau politique du Parti communiste. Voici le seul fascisme qui nous menace : celui de de Gaulle uni à celui de Moscou...

« Ce sont les ennemis de la France qui exigent de l'Armée une discipline fasciste. La discipline n'est qu'un moyen pour vaincre, mis au service du seul bien commun menacé. La nomination d'un ministre des Armées trafiquant de « l'affaire des piastres », entouré d'un état-major progressiste préparé par « L'Express », est une injure supplémentaire à l'égard de notre Armée et prouve en quel mépris le pouvoir la tient...

« Comme si la doctrine officielle du Pouvoir était le communisme, le gouvernement a arrêté tous ceux qui entendaient protester pacifiquement. Seule reste possible l'action violente et clandestine. Elle est seule digne des patriotes emprisonnés. »

Ces tracts sont envoyés sous enveloppe timbrée aux officiers ayant participé au « Carrefour national des officiers de réserve ».

CONSEILS AUX GENERAUX

● Les officiers supérieurs qui avaient des chances d'être invités la semaine dernière à la réception organisée à l'ambassade d'U.R.S.S. pour l'anniversaire de l'Armée rouge ont reçu une lettre de leur ministère et un télégramme « secret » de leur direction d'arme leur communiquant certaines « directives du ministère des Affaires étrangères ».

Ces directives disaient notamment :

« Il est conseillé aux officiers généraux au-dessus du grade de général de brigade de ne pas se rendre à la réception. Les autres officiers supérieurs ne devront s'y rendre que si leur position l'exige mais en aucun cas en uniforme... »

Le maréchal Juin a décidé de passer outre. Il s'est rendu dans les salons de l'ambassade soviétique, où il est resté plus d'une demi-heure.

UN NOUVEL OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR

● Le « Journal officiel » du 28 février a annoncé la promotion du lieutenant André Charbonnier, du 1er régiment de parachutistes, au grade d'officier de la Légion d'honneur, « à titre exceptionnel, pour blessures ».

Officier de renseignements du 1er R.C.P. en 1957, il était alors chargé de procéder à l'interrogatoire des suspects assignés à résidence au centre de tri d'El Biar. C'est contre lui que Henri Alleg, le docteur Hadjadj et André Castel — entre autres — ont porté plainte pour torture auprès du Parquet d'Alger.

En décembre dernier, le Comité Maurice Audin a affirmé dans un communiqué que le lieutenant Charbonnier avait étranglé Maurice Audin le 21 juin 1957 au cours d'un interrogatoire. Ni les autorités ni l'intéressé n'ont démenti cette accusation.

Deux mandats de comparution ont été adressés au lieutenant Charbonnier depuis le mois de novembre par le juge Hardy de Rennes, chargé d'instruire l'affaire Audin. Il n'a jamais répondu à ces convocations.

Y A-T-IL UN PREMIER MINISTRE ?

● Plusieurs ministres se plaignent des méthodes du gouvernement de M. Michel Debré. Ils lui reprochent de ne pas réussir à imposer son arbitrage.

Au cours des récents conseils, il a fallu que le général de Gaulle règle lui-même, ce qu'il n'aime pas, les conflits Baumgartner-Rochereau sur les prix agricoles, Baumgartner-Jeanneney sur l'accord de l'E.D.F. et Debré-Lecourt sur l'Organisation centrale des régions sahariennes.

Les ministres reprochent également à M. Debré de se montrer long et tatillon, et de retarder souvent les décisions.

M. Frey, ministre délégué auprès du Premier ministre, n'a toujours reçu aucune attribution.

S.S. : OPPOSITION TOTALE AU GOUVERNEMENT

● Il y a près d'un an, le gouvernement mettait en chantier une réforme de la Sécurité sociale. Son projet, publié la semaine dernière, s'est aussitôt heurté à l'opposition la plus vive de tous les intéressés, syndicats ouvriers en tête.

Les traits fondamentaux de la Sécurité sociale française sont, depuis 1945, le mutualisme, l'autonomie et la gestion démocratique des caisses par les représentants élus des assurés. L'ordonnance de 1945 considérait en effet que les ressources des caisses constituent un « salaire différé », dont l'affectation et la gestion reviennent de droit aux salariés.

C'est à ce principe que s'attaque le projet de réforme gouvernemental :

— Il place la Sécurité sociale sous l'autorité du ministre du Travail et sous la tutelle du ministre des Finances ;

— Il prive partiellement ou entièrement les conseils d'administration des caisses (qui sont élus) du droit de désigner le personnel de direction et d'exécution, pour transférer ce droit à un directeur ;

— Il limite l'initiative des administrateurs élus dans le domaine de l'action sanitaire et sociale ;

— Il confère au ministre du Travail des pouvoirs nouveaux en matière de recrutement, de promotion, de fixation des conditions de travail, d'affectation des locaux et d'information des assurés.

Les syndicats, qui voient dans ce projet une tentative d'étatisation et de « technocratisation » de la Sécurité sociale, comprennent mal que le gouvernement ait voulu amputer les droits d'autogestion des travailleurs au moment même où des projets de « cogestion » sont mis en avant pour le secteur industriel.

LA CONVERSATION ENTRE M. JOXE ET LES LAICS

● M. Louis Joxe, ministre de l'Education nationale, a reçu à plusieurs reprises des représentants du Comité National d'Action Laïque et de la Fédération de l'Education nationale. Il leur a indiqué qu'il entendait adopter un point de vue purement « technique » sur le problème scolaire.

« Les querelles idéologiques, dit-il, sont maintenant dépassées, les rapports entre l'Eglise et l'Etat n'étant plus du tout ce qu'ils étaient en 1905. »

« Je suis prêt à faire une déclaration publique pour affirmer la primauté de l'enseignement sur toutes les charges nationales. Je suis partisan d'une large revalorisation de l'enseignement, tant financière pour les maîtres que technique pour les conditions d'exercice de la profession. »

Ces propos ont été suivis d'assurances précises sur le relèvement des traitements. Si ce relèvement était réel, le dynamisme revendicatif des laïcs en serait sans doute affaibli.

Pour neutraliser les enseignants, M. Joxe envisage également d'inviter leurs syndicats à participer aux côtés de juristes à la rédaction des décrets d'application de la nouvelle loi scolaire.

L'AFFAIRE DE BIZERTE : WASHINGTON INTERVIENT

● Le State Department a fait connaître à l'ambassadeur de Tunisie à Washington, M. Mongi Slim, le point de vue des Etats-Unis sur la question de la base de Bizerte :

1°) La position de nos experts stratégiques est que Bizerte n'est pas indispensable à l'Occident. Malte suffit. Et l'évacuation du Maroc, à cause des bases en Espagne, en est la preuve. Mais peut-être pour des raisons politiques et psychologiques impliquant l'équilibre des forces politiques avec l'U.R.S.S., Bizerte ne devrait pas être démantelée.

2°) Nous sommes entièrement en faveur d'une solution négociée entre la France et la Tunisie. Nous l'avons clairement indiqué aux Français. Un recours à l'O.N.U. nous embarrasserait profondément, car n'oubliez pas que l'U.R.S.S. se rangera aux côtés de la Tunisie et nous ne pouvons pas le faire d'une façon aussi nette, quels que soient nos sentiments personnels.

3°) Si la négociation échoue, il peut y avoir d'autres alternatives. Il y a d'abord la possibilité d'une médiation d'une tierce puissance, ou encore de celle de l'O.T.A.N., ou encore de celle de M. Hammarskjoeld lui-même s'il est requis par les deux parties de le faire.

Pour les jeunes

SÉJOURS UTILES A L'ÉTRANGER avec

VACANCES STUDIEUSES EN ESPAGNE

SOLUTION TOTALE

• Séjours dans des familles sélectionnées
• Cours quotidiens de langues
• Activités dirigées l'après-midi
• Encadrement permanent (voyage et séjour)

SÉCURITÉ MORALE

ÉTUDES ET VACANCES EN ALLEMAGNE

renseignements : VACANCES STUDIEUSES

3 rue du Fg St-Honoré, Paris (8e) ANJou 19-14 et 59-25
6 Av. Van Dyck, Paris (8e) CAR. 26-66 WAG 28-33

Documentation sur demande pour séjours similaires en Angleterre

Carlo

CHEMISIER - TAILLEUR

48, rue de Passy - PARIS (16e)
AUT. 38-28

SEMAINE DES VESTES ET DES MANTEAUX DE DAIM

POUR HOMMES ET DAMES

LES COMPLOTS DU MAROC

● L'arrestation de neuf personnalités marocaines accusées d'avoir comploté l'enlèvement ou l'assassinat du prince Moulay Hassan, fils du roi du Maroc, est un nouvel épisode de la lutte qui oppose depuis deux ans deux groupes de forces hostiles :

— d'une part, les « progressistes », représentés au gouvernement par le président du conseil, Moulay Abdallah Ibrahim, et le ministre de l'Economie et des Finances, Abderrahim Bouabid. Ils s'appuient sur les syndicats des villes, les étudiants, les intellectuels et, depuis l'intégration de la majorité du « Mouvement Populaire » dans « l'Union Nationale des Forces Populaires » de M. Ben Barka, sur une partie des forces rurales.

— d'autre part, une coalition « conservatrice » dirigée par le prince héritier Moulay Hassan, s'appuyant sur la police, et qui groupe des commerçants, des officiers de l'armée royale, le parti de l'Istiqlal, c'est-à-dire une clientèle traditionaliste nombreuse mais inorganisée.

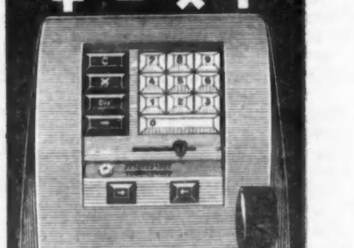
La bataille a été marquée par plusieurs offensives du cabinet royal contre le gouvernement Ibrahim :

1° En septembre dernier, M. Ibrahim s'est vu présenter par le Palais une demande d'interdiction du Parti communiste. Accepter, c'était se couper des masses populaires. Refuser, c'était perdre la confiance du Roi. M. Ibrahim a choisi l'habileté : il a renvoyé l'affaire devant les tribunaux. Déclaré légal par une première Cour, le Parti communiste marocain a été dissous par un tribunal d'appel. Il vient d'introduire un pourvoi en cassation.

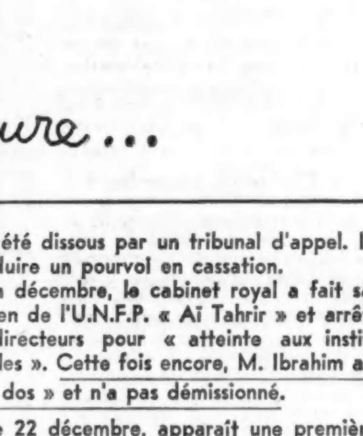
2° En décembre, le cabinet royal a fait saisir le quotidien de l'U.N.F.P. « Aï Tahrir » et arrêter ses deux directeurs pour « atteinte aux institutions nationales ». Cette fois encore, M. Ibrahim a « fait le gros dos » et n'a pas démissionné.

3° Le 22 décembre, apparaît une première version de l'histoire du « complot ». Trois anciens militants de l'Armée de Libération sont arrêtés et interrogés pendant quinze jours dans les locaux de la police. Ils avouent avoir préparé l'assassinat de Moulay Hassan et de plusieurs autres dirigeants. Mais devant le juge d'instruction, ils se rétractent. Des médecins attestent qu'ils ont été tous trois torturés.

Le nouveau « complot des neuf » ne paraît pas plus vraisemblable que le précédent. A la veille du terrifiant désastre d'Agadir, le problème était de savoir si M. Ibrahim pouvait continuer d'accepter avec la même « souplesse » l'arrestation de ses amis par une Justice du Roi qui soulignait le caractère illusoire de son pouvoir. Les morts d'Agadir ont peut-être sauvé le Maroc, pour un temps, des risques de guerre civile.

+ − × :

CONTEX-10
UNIQUE AU MONDE
Vendue dans les cinq continents, la CONTEX-10 est une machine à calculer « quatre opérations » ultra rapide à 10 touches.
620 NF + T.L.
avec la garantie de
COLOS REX-ROTARY
importateur exclusif
29-33, Rue Miguel Hidalgo
PARIS XIXe • BOT. 10-60

GALERIE LACLOCHE
ROSARIO
MORENO
TOILES ET GOUACHES
26 février - 19 mars
8, place Vendôme


LA GRANDE SÉVERINE
Dîners
Grands & Petits Soupers
ORCHESTRES
(JAZZ ET TYPIQUE)
7, RUE SAINT-SÉVERIN
(près de l'Église)
TÉL. : DANTON 15-54 FERMÉ LE DIMANCHE

REPORTAGE

En voyage avec de Gaulle

Jean Cau a accompagné partout le chef de l'Etat. Le Matador, dit-il, a été colossal.

LE GÉNÉRAL SALUE LA FOULE.
« J'ai bien gagné ma journée. »

A.F.P.)

ET pourtant, ça ne tourne pas rond.

A Carmaux planent la menace de la surproduction et, parallèle, celle du chômage.

A Béziers, M. Claparède, sénateur-maire, président du « Comité national de propagande en faveur du vin », déclare au général de Gaulle : *« Ce qui, de surcroît, déconcerte nos viticulteurs, c'est la convergence de mesures fiscales vraiment excessives pour un produit de la terre — près de 60 % de sa valeur à la production — et de leurs répercussions sur les prix, convergence qu'ils interprètent, à juste titre semble-t-il, comme la volonté de certains milieux de les pousser au découragement. »* Et M. Claparède termine en demandant au Président de la République *« très respectueusement, de tourner quelquefois, et dès maintenant, ses regards vers nos populations éprouvées »*.

Dans le bassin minier d'Alès, à Robiac par exemple, le charbon reste sur le carreau des mines. Va-t-on fermer les puits ? Une reconversion agricole est impossible : il n'y a pas une goutte d'eau. A la Grand-Combe, même problème. Et manque de logements. A Sète, M. Arraut, maire de la ville, déplore qu'une *« partie importante de la population n'arrive pas à subsister normalement. C'est pourquoi notre ville a été classée « zone critique »*. Il ajoute : *« Je crois devoir vous signaler que les efforts de notre administration municipale tendant à promouvoir l'installation d'industries nouvelles sur notre territoire sont jusqu'à présent restés vains (...). 1.800 demandes de logement ne sont pas satisfaites (...) et nos installations sportives et distractives sont d'une telle indigence que je n'ose mettre l'accent sur leur trop petit nombre. »*

A Montpellier, en 1965, pourra-t-on recevoir et loger plus de 15.000 étudiants ?...

« Les points sur les i »

Dans le Tarn, l'Aude, l'Hérault, le Gard, ça ne tourne pas rond du tout. « On » disait donc qu'Il n'oserait pas visiter cette région tant y est profond le mécontentement. Les syndicats d'instituteurs avaient juré qu'ils ne conduiraient pas les enfants au bord des routes (on est « laïque » en Languedoc) ; les anciens combattants grognaient qu'ils ne sortiraient pas leurs drapeaux ; les viticulteurs promettaient de *« mettre les points sur les i à propos de la question du vin »* ; à Carcassonne, les conseillers municipaux communistes et le député socialiste de la ville, M. Guille, n'assisteraient pas à la réception ; à Montpellier, les étudiants en lettres manifesteraient peut-être ; à Sète, enfin, le Général allait « faire un bide », comme on dit dans les milieux de théâtre, et si le maire, revenant sur sa première décision, acceptait de recevoir le Président de la République, du moins les 13.000 électeurs communistes allaient-ils le bouder. De tout cela, le Général et moi étions prévenus.

Lorsque nous débarquâmes à Gaillac, j'admirais son culot. Descendre dans l'arène et venir « travailler » le toro languedocien, alors que personne ne l'y obligeait et que la foule grondait sur les gradins, ça frisait la témérité. A la main un bloc de papier vierge, aux doigts un stylo fourni d'encre, je m'apprêtais à noter les « broncas » (1) qu'allait essuyer notre n° 1 au cours de cette feria dont pendant quatre jours il avait décidé d'être la vedette. Or, je lis maintenant sur mes carnets : « Deux oreilles à Carmaux, Albi, Castres et Carcassonne. Deux oreilles et la queue à Limoux, Narbonne, Béziers, Nîmes et Alès. Deux oreilles, la queue et la patte à Montpellier. Deux oreilles, la queue, la patte, ovation, tour de piste et salut au centre en plaza de Sète ! » Ce n'est pas une réussite, ce n'est pas un succès, ce n'est pas un triomphe, c'est... En tauromachie, on dit d'un matador, en pareille occasion, qu'il a été « colossal ».

Presque terrifiant

Durant quatre jours... Quatre jours de fanfares, de drapeaux brandis, de « Marseillaise » chantées. Dans le regard, j'ai encore la vision de ces marées humaines qui battent les murs des places trop étroites où elles s'entassent ; ces milliers de visages tendus vers la haute silhouette dressée sur le podium ; ces bras qui se tendent, ces mains qui s'agitent comme mains de noyés avec l'espoir de happer la main du Général. Une orgie de couleurs, de drapeaux et d'oriflammes qui frémissent sous le soleil ; une orgie de cris, d'applaudissements et de vivats...

Dans plusieurs villes (les plus grandes), des foules ivres de bonheur et qui jettent — oui, qui *jettent* — leur foi et leur confiance vers cette statue au visage pâle qui, dressée dans sa voiture, agite mécaniquement les bras. A Montpellier et à Sète, ça n'est même plus de la foi et de la confiance : ça ressemble à de l'amour. C'est presque terrifiant. Les journalistes de la caravane se regardent, éberlués, hochent la tête, lèvent épaules et sourcils en gestes et mimiques d'incompréhension. On entend des officiels — ministres, députés, généraux, préfets — murmurer : *« Incroyable ! C'est incroyable ! C'est inouï ! »* Mais le mot qui revient le plus souvent devant cette formidable séance de prestidigitation toujours recommencée et toujours réussie, c'est *« incompréhensible »*.

Nous nous arrêtions dans chaque village...

La longue file de voitures noires, parfois lancée à toute allure, stoppe sec. Le colonel de Bonneval, aux yeux si doux et qui pendant quatre jours n'aura pas quitté le Général d'une semelle et d'un regard (si j'étais Bonneval, je deviendrais fou. Quatre jours de ce régime et, pourri de tics, les nerfs brisés, livré aux insomnies et aux cauchemars, je serais bon pour la clinique), le colonel de Bonneval disais-je, bondit de la voiture présidentielle et ouvre la portière arrière. Le général de Gaulle s'extrait de la voiture au milieu des acclamations. Il serre la main de M. le maire et de MM. les conseillers municipaux. Ministres, préfets, officiels de toute nature jaillissent des voitures. Journalistes et photographes se ruent vers le groupe que domine la tête du Général.

M. le maire, ceint de son écharpe, rasé de près et vêtu de son plus beau complet, pétrifié d'émotion et de timidité, en une déclaration de huit ou dix lignes qu'il lit très souvent, de peur de bafouiller (à Cepie, dans l'Aude, j'ai vu le maire lire une déclaration de quatre lignes), déclare à peu près que ses administrés remercient le Président de la République de cet insigne honneur. De cette visite, ils garderont un souvenir impérissable.

Un colosse à poil noir

Le général de Gaulle répond : *« Monsieur le Maire, mes chers compatriotes, je suis très touché de l'accueil de* (par exemple) *Barbaira. Je veux y voir une preuve de la confiance que vous me faites. Dans la tâche qui est la mienne, ce m'est un grand réconfort. A travers les sentiments adressés à ma personne, c'est l'union de tous les Français que vous manifestez. Vive* (par exemple) *Barbaira ! Vive la République et vive la France ! »*

« Vive de Gaulle ! », crie la petite foule. Le Général serre ensuite quelques mains. *« Bonjour ! Comment ça va ? Je suis très touché. »* Aux religieuses, toujours nombreuses sur ces parcours, il dit : *« Bonjour, ma mère ! »* Aux anciens combattants de la guerre 14-18, couverts de médailles et agrippés à leur drapeau, il dit : *« Bonjour, les anciens ! »* Le colonel de Bonneval, sans toucher le Général, comme par pressions invisibles, comme au radar, l'oriente de nouveau vers la voiture. Il ouvre la portière. C'est le signal du départ. Ministres, préfets, officiels, journalistes courent et se jettent sur les sièges. Et le cortège repart à toute allure.

Souvent, à l'arrivée ou au départ, une « Marseillaise » jouée par l'harmonie locale nous salue. Nous sommes obligés de l'écouter, mais nous y perdons un temps précieux. Chronomètre en main, la cérémonie dure de trois à quatre minutes. Lorsque nous écoutons la « Marseillaise » ou lorsqu'il y a un imprévu (par exemple de jeunes mariés à qui nous disons : *« Je vous félicite. Vous symbolisez l'espérance »*), il faut compter une minute de plus.

Parfois, le village n'est pas situé au bord même de la route. Il arrive même que son éloignement le rende invisible. Maire, conseillers, administrés, se postent alors à un point convenu du parcours.

Ah ! l'étrange liesse qui agite ces paysans. Un ancien combattant écrase une larme ; une vieille toute noire (j'ai vu ça) répète : *« Moun Diou ! Moun Diou ! »* et se signe lorsque nous démarrons ; les enfants braillent et agitent de petits drapeaux.

Au cœur du maquis cévenol, au lieudit le « Pont-Troué », se dresse en pleine campagne — et tout autour c'est le désert — une haute croix de Lorraine qui découpe sur le ciel ses branches de granit blanc. Autour du monument élevé à la gloire et au martyre de centaines de héros, une poignée de résistants venus là dans l'espoir que le cortège s'y arrêtera. Le général de Gaulle s'avance vers la gigantesque croix de Lorraine dressée dans ce décor de mort, de solitude et de silence. Il se recueille. Il s'avance vers les anciens maquisards. Ce sera la première et la dernière fois, au cours de ce voyage, que je le verrai vraiment ému à travers son infinie gravité. Il serre des mains. Un colosse à poil noir qui doit étouffer un poulet entre pouce et index éclate soudain en sanglots. Des sanglots impudiques, douloureux qui, dans ce silence, explosent avec un bruit de tonnerre.

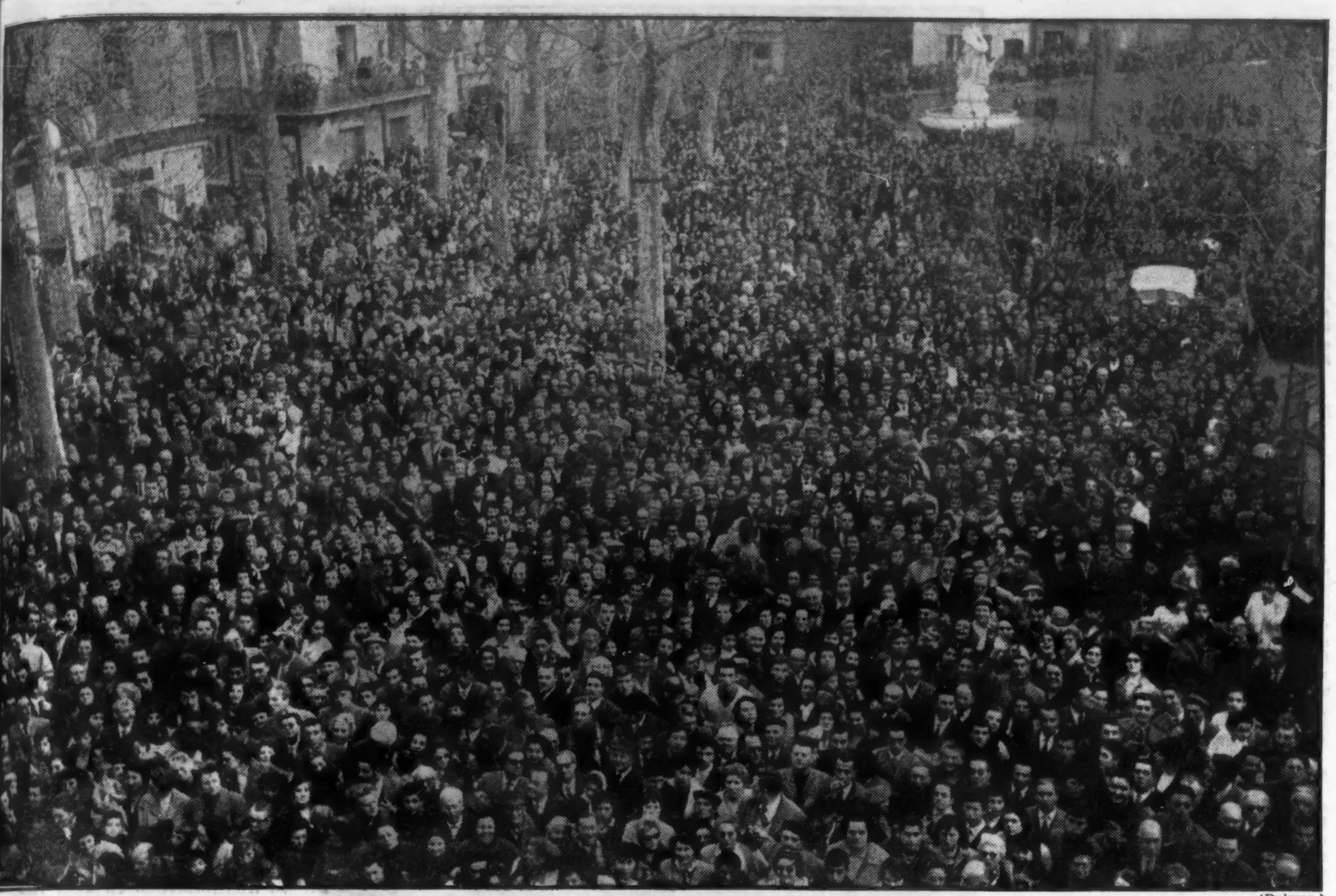
Une crampe du cœur

« C'est le plus beau... le plus beau jour... Il y a vingt ans que j'attendais... C'est le plus beau... »

Les mots ne passent pas. Bonheur et souffrance bouleversent ce visage que noient les larmes. Il regarde le général de Gaulle et — trois secondes — le général de Gaulle le regarde. Les souvenirs remontent en tourbillons des profondeurs de gloire et de misère où ils sont enfouis. Ce fut aussi, il y a vingt ans, cette qualité d'espérance et de foi... Ce fut aussi cela, le gaullisme. Nous démarrons. Dans la voiture, je me secoue comme si une gêne m'habitait. Une crampe de l'âme. Une crampe du cœur.

Et puis, triomphalement, nous

(1) En langue tauromachique : chahut, sifflets, désordre.



(Dalmas.)

LA FOULE ACCLAME LE GÉNÉRAL.
« Le Roi, le Maître, l'Enchanteur, le Père. »

...trions dans les villes. Nous roulions ...u pas.

Le Général était reçu par M. le ...aire et par MM. les conseillers. Dis...ours de bienvenue. Réponse brève et ...ague du Général.

Dehors, sur la place et sous le chaud ...oleil, la foule trépigne d'impatience. ...travers baies ou fenêtres fermées, ...n entend ses grondements de bon...eur qui servent de « fond » au dis...ours de M. le maire et pulvérisent, ...orsqu'il se risque à les émettre, ses ...rès respectueuses doléances. Nous ...assons dans une autre salle. Un huis...ier annonce très fort : *« Monsieur le ...résident de la République ! »* Lent, ...ajestueux, pâle, très grand, la tête ...ressée et agitée d'une légère oscilla...ion comme si le regard flou cher...hait à « accommoder » pour fixer le ...pectacle, le général de Gaulle appa...ait.

— *Bonjour*, dit la voix célèbre aux ...flexions nobles et basses cassées en ...ans successifs, *bonjour, messieurs les ...aires.*

A chacun d'eux, une poignée de ...ain. Ensuite, le Général se recule et, ...un geste avenant :

— *Approchez donc, messieurs les ...aires.*

Un certain lapsus

Les braves vignerons au visage cuit ... soleil, déguisés avec leur écharpe ... représentants d'une immémoriale ...épublique, obéissent et font cercle. ...lors s'engage — toujours le même, ... quelques variantes près — l'éton...nt dialogue.

— *Ainsi, vous êtes les maires de ...rrondissement de* (par exemple) *Le ...igan ?*

Murmures : *« Oui... »*

— *Eh bien ! je suis très heureux ... vous voir. Parlons... Dites-moi ce ...i vous préoccupe.*

Silence. Raclements intimidés de ...rge et de pieds.

— *Voyons... Y a-t-il beaucoup de ...etites communes dans votre arron...issement ?* (A Béziers, le Général ...mmettra un lapsus et dira : *« ...dans votre diocèse » !*).

— *Oui, oui...*

— *De moins de deux cents habi...ants ? Peut-être de moins de cent ...abitants ?*

— *Oui, oui...*

— *Bon, je vois. Eh bien ! parlons ...s chemins. Ils sont votre préoccu...ation, n'est-il pas vrai, les chemins ? ...n. Je vois cela.*

A partir de là, le Général n'écoute plus les réponses et monologue ainsi :

— *Oui, on circule beaucoup. C'est un fait que je retiens. Et l'eau ? Tous vos villages ont-ils l'eau ? Bien. Avez-vous des sources ? Je veux dire de bonnes sources ? Bon. C'est important. Ah ! Et l'électricité ? Vous l'avez ? Ça va bien ? Bon, bon... Utilise-t-on la force ? De plus en plus... Très important. Et vos syndicats ? Bon... En avez-vous plusieurs ?* (Badin, et sur le ton de quelqu'un qui, en plaisantant, cherche à percer un secret) : *Et ils ne se disputent pas un peu entre eux ? Ah !... et vos écoles ? Vous voulez les garder ? J'en prends note. Pour que les jeunes ne partent pas... Je sais aussi cela. Vous êtes des ruraux et il est évident que vous avez des soucis de ruraux. Vous avez des enfants, beaucoup d'enfants, de merveilleux enfants, et vous voudriez savoir ce qu'ils vont devenir... Bon. Eh bien ! moi, je vais vous dire mon point de vue. Il faut que l'agriculture française en général vive et se développe. Pour vivre, il faut qu'elle ait de quoi marcher. C'est de ce point de vue que je me place. Mais, pour vivre, il y a un effort à faire. L'Etat est prêt à aider cet effort. Mais il faut, je dis bien, il faut que les agriculteurs eux-mêmes, par eux-mêmes, fassent également cet effort dont je parle. Il faut faire des remembrements, je dirai même des membrements...* (De Gaulle se frotte les mains avec aisance et onction, bonhomme, et comme quelqu'un qui, possédant son sujet sur le bout du doigt, en parle d'évidence.)

Il faut que vous coopériez... Je ne dis pas que vous ne devez pas garder vos traditions ; elles sont bonnes et je le sais. Mais il faut éviter la... routine ! L'Etat, de son côté, a une tâche. D'abord, l'enseignement. L'enseignement à donner aux jeunes agriculteurs. Ensuite, le crédit... meilleur... plus facile... Bon. Et les prix ! Il n'est pas question, pour notre monnaie, de revenir à une indexation rigide. (A Montpellier, lors de sa visite à l'école d'agriculture, il dira : *« à une intégration rigide »*, puis se reprendra : *« Vous savez, à force d'entendre certains mots, on finit par les répéter... »*)

Non, cela ne serait pas bon. Mais tous les prix essentiels de l'agriculture doivent être calculés en fonction des éléments dont l'agriculture a besoin... Voilà, Messieurs les maires ! Je suis très heureux de vous avoir vus. Je suis touché de votre confiance. Je vous demande d'apporter mon salut à vos administrés et de leur dire la confiance du Général de Gaulle en notre pays et en notre avenir, dont votre présence ici m'est un gage. Et je terminerai cette magnifique réception en vous disant : Vive (par exemple) *Le Vigan ! Vive la République et vive la France ! »*. Le tout est expédié en dix minutes.

Que je meure si j'invente un mot, si — d'une syllabe — je déforme ce monodialogue. MM. les maires n'ont pas le temps de s'éberluer. La foule trépigne et gronde.

— *Que pensez-vous de votre conversation avec le Général ?*

Ils sourient, haussent les épaules en un geste d'ignorance.

— *Qu'est-ce que vous voulez qu'on vous dise ? C'est officiel... C'est trop vite, ce passage. Il n'a pas le temps... Avec ce qu'il a dans la tête, on s'imagine bien...*

« Epouser l'époque »

A Castres, je suis tombé sur deux durs. L'un m'a dit : *« Tout ce qu'il peut dire, ba saben ! »* (en patois : « Nous le savons »). Et l'autre : *« Oh ! des couillonnades. C'est également comme si on l'avait pas vu... »*.

Sur le podium, le Général prononce un discours. Thèmes invariables :

1. Nous sommes vivants et c'est bien.

2. Tout change et tout se transforme dans le monde. La France doit *« épouser »* son époque.

3. Nous avons une *« magnifique jeunesse à qui l'avenir appartient »*.

4. *« En Algérie, lorsque le feu aura cessé, la France fera en sorte que toutes les tendances algériennes soient confrontées pour organiser la grande consultation où les Algériens diront librement ce qu'ils veulent. »*

5. L'agriculture (voir plus haut).

6. La France oppose une *« vaste ironie »* aux *« hystériques »* qui protestent contre l'explosion de notre bombe.

7. Nous pouvons être *« divers, à cause de nos régions, de nos origines et de nos tendances, mais nous sommes toujours unis lorsqu'il s'agit de l'intérêt national, lorsqu'il s'agit de la France. Et la preuve, c'est Montpellier* (ou Carcassonne, ou Limoux, ou Sète, ou etc.) *qui me la donne ! »*.

— *Et maintenant, pour célébrer cette magnifique journée, nous allons chanter tous ensemble l'hymne national, « La Marseillaise » !*

A Albi, j'observais cinq nonnes qui, de noir et de blanc, fleurissaient un balcon. Il fallait les voir, ravies, chan- →

Profitez des
CONDITIONS EXCEPTIONNELLES
que nous pouvons encore vous garantir dans l'immédiat, pour recevoir
franco à domicile
pour 33 NF
(3.300 Frs) par mois × 12 mois ou 350 NF (35.000 Frs) comptant
les 7 tomes du
LITTRÉ
(GALLIMARD-HACHETTE)

Plus de 14.000 pages de texte, format 13 × 26. Reliure pleine toile
la seule édition INTÉGRALE
la seule complète avec toutes les étymologies et le supplément reclassé dans le texte, du célèbre dictionnaire de la langue française.
LIVRAISON IMMÉDIATE
Sur simple lettre ou carte indiquant votre position sociale et, si possible, votre N° de C.C.P. ou de compte bancaire.
ENVOYEZ VOTRE COMMANDE AVANT LE 20 MARS
AUX
EDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES
Service : EX. 2
40-42, rue du Capitaine-Ferber
PARIS 20e C.C.P. 516-42 PARIS

→

ter : « *Allons, enfants de la Patri-ie (...) Qu'un sang impur, abreuve nos sillons !* ». Saint-Just et Marat, de stupeur, s'en fussent frotté les yeux.

A Lodève, un officiel important (« *Ne dites pas mon nom* ») rayonne. Nous nous retrouvons dans la même voiture. Je lui dis :

— *En somme, plus les villes sont « rouges », plus « ça marche ». On devrait faire un malheur à Carcassonne, à Narbonne...*

— *Je vais vous dire, c'est simple : les gens adorent de Gaulle et détestent le gouvernement. Et puis, ça n'aurait pas si bien marché avant le 24 janvier. Tous ces applaudissements, c'est en grande partie à Lagaillarde qu'il les doit.*

A Mazamet (Tarn) :

— *Qu'est-ce qu'on ferait si on ne l'avait pas ?*

A Ganges (Gard) :

— *S'il lui arrivait malheur, ce serait la guerre civile, non ?*

A Agde (Hérault) :

— *Qu'est-ce qu'on ferait sans lui ?*

Les lendemains de fête

Mais nous arrivons à Sète la Rouge. Là, paraît-il, « on va se marrer ». De fait, on se marre. Une foule comme nous n'en avions jamais vu. Soulevée de terre par l'enthousiasme. Drapeaux, cris : « De Gau...lle ! De Gau...lle ! ». Combien d'habitants compte Sète ? Je n'en sais rien. Trente mille ou des millions ? C'est gagné. Clameur lorsque le Général descend de voiture devant l'hôtel de ville. Il s'avance vers M. Arraut, maire communiste.

— *Bonjour, Monsieur le maire. Je peux entrer ?*

Pauvre M. Arraut qui, tel Louis XVIII en ses Tuileries qui devenaient désertes, avait été pourtant prévenu que, depuis Gaillac, à travers le « Midi rouge », la croix de Lorraine volait de clocher en clocher jusqu'au podium installé devant sa mairie.

— *Merci, Sète ! Et maintenant, le soir tombe... J'ai gagné ma journée...*

La foule bondit sur place, fascinée, possédée. Il faut avoir vu ça — de ses yeux — pour le croire. J'aborde un hurleur :

— *Dites, je vous croyais communiste...*

— *Oui, mais de Gaulle, c'est de Gaulle !*

C'était lundi. Je refaisais en voiture une grande partie de la route. Les paysans grattaient leur champ ou leur vigne. Sous la pluie de février, sournoise et revenue, qui glace — même dans le Midi — les os. Aux arbres, aux fenêtres, en guirlandes, drapeaux et oriflammes pendaient encore. Mais si tristes !... Le roi, le maître, l'enchanteur, le père, le Général de Gaulle était passé ici, et là, et là... Dans ce village — tenez, ici, à Capendu — notre extraordinaire Lourdes ambulant s'était arrêté quatre minutes. Le temps d'un coup de sang, le temps d'un enthousiasme, nous avions été guéris des écrouelles et délivrés du mal.

C'est lundi, la voiture file. Mon pauvre Midi, qu'est-ce qui t'a pris pendant quatre jours ? Te voilà sous la pluie avec tes paysans cassés, tes vieilles noires, tes ribambelles d'enfants, ta pauvre terre sèche que l'olivier ou la vigne doivent saisir de leurs griffes dures pour lui faire rendre gorge de quelques maigres sous.

Dis, qu'est-ce qui t'a pris ? Tu as eu la tête tournée. A quoi je songe en traversant tes villages aujourd'hui muets ? A ces lendemains de fête lorsqu'on se regarde dans un miroir et qu'à examiner ses traits creusés, ses yeux battus, on éprouve comme un remords léger et triste.

JEAN CAU.

(Dalmas.)

AVEC LE MAIRE COMMUNISTE DE SÈTE, M. ARRAUT (*).
« *Je peux entrer ?* »

ÉLYSÉE

Le dossier numéro un

● ***A peine rentré de province, le général de Gaulle part pour l'Algérie. Y a-t-il urgence ? Le dossier de l'Elysée répond.***

POURQUOI le général de Gaulle se rend-il en Algérie ? D'abord et avant tout parce qu'il l'a annoncé, personnellement, le 22 janvier, au beau milieu de l'affaire Massu, qu'il l'a confirmé le 27 janvier au moment même de l'émeute d'Alger et parce que ce voyage n'a été différé que contre son gré. C'est la version officieuse, et elle est vraisemblable.

Le Président de la République se sent à nouveau de taille à relever les défis. Il vient d'en relever un, à Sète, et il a été lui-même, paraît-il, surpris de l'ampleur de son succès. Il a recouvré la sérénité. L'épreuve le stimule : elle lui redonne confiance en son étoile.

Au-delà de l'explication psychologique, il y a un dossier concret. Il contient deux parties : l'opposition, civile et militaire, à la politique gaulliste d'autodétermination et le nouveau comportement du F.L.N.

La fraction activiste de l'Armée s'est soumise — provisoirement — elle ne s'est pas ralliée. Un fait révélateur le prouve : la distribution à tous les échelons de l'Armée de la fameuse neuvième lettre du groupe « Armée-Nation ».

Ce groupe a été constitué en janvier 1959 en liaison avec des parlementaires comme MM. de Lacoste-Lareymondie et Valentin, des activistes comme M. Joly, les animateurs de la revue catholique « Verbe », et l'entourage direct des généraux Zeller et Salan. Il a disposé des services du directeur de l'information à la Défense nationale, sans que ce dernier soit pour autant compromis, il a trouvé des sympathies à la direction du 5ᵉ Bureau, à l'Ecole de Guerre, et au cabinet du Premier ministre.

Le groupe Armée-Nation a un correspondant dans chaque région militaire et dans chaque corps d'armée d'Algérie.

Il a débuté par la diffusion de brochures, lesquelles parvenaient avec tout le courrier officiel et normal des états-majors. La brochure la plus retentissante s'intitule : « Livre blanc sur M. Guillaumat », et prétend faire le procès de l'introduction, dans l'Armée, de la technocratie. Ensuite, viennent les lettres informant l'Armée des « trahisons » du général de Gaulle. Jamais cependant le groupe Armée-Nation n'avait fait un appel aussi pré[cis] à l'action et au noyautage qu'[il] vient de le faire par sa neuvième lettre.

Ce document, rédigé avec vigueur, entend démontrer l'illégitimité et l'illégalité du pouvoir du Chef de l'Etat. Le devoir de désobéissance « peut donc devenir sacré ». De plus, les « lâches, les traîtres et les dupes » qui, dans l'Armée, ont cru devoir se soumettre à de Gaulle sous le prétexte de préserver l'unité de l'Armée, et se sont rabattus sur « une opération blanche » en faisant crier à la fois « Vive de Gaulle et vive l'Algérie française », ceux-là ont, au contraire, compromis l'unité de l'Armée puisqu'ils ont permis à de Gaulle d'effectuer les mutations et les sanctions que l'on sait. La conclusion est qu'il faut recommencer à s'organiser pour at[tendre] l'heure propice.

Les atouts du Génér[al]

En Algérie, le tableau n'est guère plus réjouissant. Un haut fonctionnaire récemment nommé et de passage à Paris estime que « tout peut recommencer ». La pression du milieu reste considérable. Les fonctionnaires venus de métropole — administrateurs ou policiers — sont isolés, mis en quarantaine, privés des renseignements et des moyens du pouvoir, il leur faut constituer de véritables équipes rivales avant de tenter aucune action. Dès qu'on s'écarte d'Alger cela change, évidemment. Mais dans la ville même, qui, malgré les réorganisations prévues, va rester pour plusieurs mois encore l'épicentre de toutes velléités insurrectionnelles, rien ne pourra changer tant que l'Armée (c'est à elle qu'on revient donc encore) n'aura pas pris une orientation franchement nouvelle.

Or les décisions parisiennes sont étrangement amorties. La dissolution du 5ᵉ Bureau, par exemple, n'a eu jusqu'à maintenant pour résultat que sa transformation en « Services d'information rattachés au 3ᵉ ou au 2ᵉ Bureau ». Mais c'est toujours le même état-major d'action psychologique qui a en charge l'éducation, l'assistance aux populations, etc. C'est encore la Sécurité militaire qui centralise les renseignements, comme elle tend maintenant à le faire à Paris même d'ailleurs.

Il est, en outre, de notoriété publique à Alger que la quasi-totalité des armes automatiques détenues par les Unités Territoriales depuis les barricades du 24 janvier n'ont pu être récupérées.

Devant tout cela, quels sont les atouts du général de Gaulle ?

En premier lieu, il est dorénavant *informé*. Le plus grand avantage de la situation issue du 24 janvier est que les collaborateurs directs du chef de l'Etat, se croyant personnellement menacés, informent en surestimant plutôt qu'en sous-estimant, comme c'était leur habitude.

En second lieu, le général de Gaulle estime que ce qui a le plus frappé l'Armée pendant les événements d'Alger, ce fut sa popularité en métropole : or, après l'affaire de Sète (1), cette popularité est encore plus impressionnante.

« Les légions gaullistes »

Enfin, et surtout peut-être, le général a vu se révéler des « légions gaullistes », qu'il entend encourager lors de son voyage. Les jeunes officiers du bled ne comprennent pas tous l'utilité ni le réalisme de la politique d'autodétermination, mais ils n'ont aucun désir de se couper de la nation et ont une admiration nouvelle pour la fermeté « du patron ». C'est du moins ce que le ministère des Armées rapporte à l'Elysée.

Il faut donc, à partir de ces milieux non gangrenés, faire naître une my[s]tique, celle de la mission d'arbitrage de l'Armée non plus dans la politique française mais dans le conflit algérien. L'Etat algérien associé à la France sera celui que l'Armée pourra construire. Contrairement à ce que déclarait François Mitterrand, lui-même, la semaine dernière, je ne pense pas qu'il s'agisse ici d'une concession. Le général de Gaulle l'a toujours voulu. Il s'agit peut-être d'une idée fausse mais qui n'est pas le produit d'une tactique. C'est la même idée qui a prévalu pour l'émancipation du Mali.

Outre la participation active de l'Armée, la création d'un tel Etat algérien suppose naturellement cette obsédante troisième force musulmane

(*) Au centre le colonel de Bonneval.

(1) Voir le reportage de Jean Cau, en pages 8, 9 et 10.

Prochain spectacle : « Normandie-Niémen ».

t le « dégel » est annoncé tous les mois. Or il est facile de deviner près la dernière déclaration de Ferhat Abbas, ce dégel n'aura pas

est bien évident qu'avant le janvier une telle déclaration du .N. aurait provoqué dans l'opinion lique française l'attente d'une réise de Paris. La répression de eute d'Alger a donné au Président la République un répit : on exige ns de lui et on attend davantage F.L.N. Tant que celui-ci n'annon- pas sa venue à Paris, on estia qu'il n'apporte rien de nouveau.

Une « table ronde »

ais l'opinion musulmane, celle n voudrait voir se dégeler, n'est dans les mêmes dispositions. r elle, la déclaration de Ferhat as est une preuve de bonne voé. Le F.L.N. n'est donc plus cet rémiste qu'il faut tirer en avant, devançant le geste qu'on voudrait voir faire. Il redevient le guide lusif qu'il n'a cessé d'être que dant les quelques semaines où le éral de Gaulle frappait les ultras. faut donc bien se retourner en-, et malgré qu'on en ait, vers le comportement des leaders de l'insurrection. L'atout majeur du F.L.N. est double : soutien international et force des maquis. Il estime pouvoir perdre l'un et l'autre s'il venait à Paris pour rien. Il lui faut donc, avant le cessez-le-feu, être informé des conditions de l'autodétermination, des chances dont il peut disposer de faire prévaloir son point de vue qui est, bien sûr, l'indépendance. Mais comme il sait que la France ne peut prendre ce risque, il espère qu'on transformera les options de sorte que l'indépendance ne signifie pas sécession et soit donc acceptable pour les deux parties.

« L'indépendance-association » est aussi une perspective concevable pour le général de Gaulle. Mais ici, les questions de forme contiennent des problèmes de fond. Puisque jusqu'à nouvel ordre le F.L.N. ne représente qu'une « tendance », et bien qu'on dépende de lui pour un cessez-le-feu, on ne peut l'informer, lui seul, des conditions de l'autodétermination sans lui donner un privilège sur les autres tendances éventuelles. Dira-t-on qu'il est le seul à se battre ? Non, répond notamment l'Armée, « il y a plus de harki que de maquisards ». Dira-t-on qu'il a une représentation politique et une autorité internationale ? L'Armée répond encore : « Et les députés ? et les préfets musulmans ? ».

Pour sortir de cette impasse, il n'y a évidemment qu'un seul moyen : le cessez-le-feu accompagné simultanément d'une discussion en « table ronde » des conditions de l'autodétermination. Mais table ronde avec qui ? Le F.L.N. ne veut en principe avoir affaire qu'au gouvernement français. Et c'est précisément ce que refuse le général de Gaulle.

L'enjeu

Ces difficultés ne peuvent pas être sous-estimées. Les positions respectives sont encore très éloignées. Ce qui peut les rapprocher, c'est, d'une part, que le F.L.N. ait l'intelligence politique de créer autour de lui un rassemblement qui reflète la totalité algérienne. C'est difficile après cinq ans de guerre. C'est difficile comme toutes les révolutions. Mais ce rassemblement, préfigurant l'Etat algérien en préparation, donnerait la preuve de l'inutilité des projets de partition géographique ou ethnique.

Du côté français, le progrès pourrait consister en une information — publique ou secrète — des conditions de l'autodétermination, conditions qui comprendraient une possibilité d'entente sur « l'indépendance-association » et ne rejetteraient pas dans la sécession la lutte électorale du F.L.N.

Cela résoudrait les difficultés actuelles de la négociation. L'obligation en effet pour le F.L.N. de solliciter toutes les voix algériennes le forcerait à donner les garanties que nous attendons pour l'avenir avec la France, pour les minorités, pour le sort réservé à ceux auprès de qui la France s'est engagée.

Tout cela n'est pas irréalisable. Et puisqu'on prévoit qu'une nouvelle épreuve de force entre Paris et Alger peut très bien arriver, il faudrait que cette fois-ci l'enjeu en soit la paix en Algérie, et non plus le seul rétablissement provisoire d'une autorité sans programme.

JEAN DANIEL.

Si vous désirez une détente totale en Europe dans une nature intacte passez vos vacances en

YOUGOSLAVIE

Côte dalmate ensoleillée et parsemée d'îles, lacs, rivières montagnes, folklore unique, contrastes étonnants.

Jusqu'à fin mai réduction de 40 %, et en juin 20 % dans les hôtels confortables.

Prime de 33, 33 % sur le cours des changes.

Renseignements : A votre Agence de Voyage ou à L'OFFICE DE TOURISME YOUGOSLAVE 3, rue de la Chaussée d'Antin PARIS 9e Tél. : Pro. 14-34

ALGÉRIE

En pleine campagne

● « Labès ! Labès ! » Un ouvrier agricole musulman salue un colon européen. Le dialogue se poursuit en arabe. Claude Krief rentre du bled algérien, et nous câble son récit.

« *ALGER est sans doute la tête, mais le cœur, le grand sympathique sont ailleurs, dans le bled. Alger, c'est un écran. Je suis persuadé que la véritable issue de la guerre on la trouvera ici dans la Mitidja, dans des fermes comme celle-là. Il faut qu'on le sache.* »

Nous marchons en pleine campagne. Auprès de moi, un colon. Les statistiques affirment qu'ils sont 25.000 en Algérie, qui, pour la plupart, vivent sur leurs terres ou à proximité, dans de petits villages. L'homme a une cinquantaine d'années. Il est né en Algérie et il entend y finir ses jours, au milieu de son œuvre.

Au hasard du chemin, il m'a montré les terrains d'accrochage qui dans cette guerre sont à la fois partout et nulle part. Les fellagha empruntent la nuit cette vallée. Ici, on en a vu il y a quelques jours, à 5 heures de l'après-midi, en uniforme. Cette montagne en face de nous a été vidée de sa population. A ce détour de la route, il y a eu deux assassinats, plusieurs embuscades ou contre-embuscades. Sur l'autre versant, on a détruit, il y a quelques semaines, une mechta au 75 sans recul : un groupe de rebelles s'y était réfugié et les chiens policiers y ont conduit les patrouilles.

La seule complicité

Tout en avançant, l'homme poursuit : « *A la ville on se côtoie, on se croise, on cohabite, mais on ne se rencontre pas entre Européens et musulmans. Nous, ce n'est pas la même chose. Je ne parle pas seulement de mes ouvriers, des Algériens avec lesquels je suis en contact pour affaires ; mais de tous les autres. Nous vivons réellement ensemble. Croyez-vous que l'on puisse s'isoler quand on est deux douzaines d'Européens dans un village de plusieurs centaines de musulmans... Je suis plus près de tel conseiller municipal musulman que de l'officier qui commande le poste, même si je lui dois d'être encore vivant. Chacun de nous est intervenu pour tel ou tel de ses amis musulmans. Cela nous rend parfois suspects. C'est paradoxal, non ?... Aux yeux de certains officiers, il ne faut pas être trop bien avec les Algériens de la région, cela est louche et l'on suppose je ne sais quelles complicités. Mais malgré la guerre et la haine, la seule complicité c'est que nous avons quelque chose de profond en commun, notre travail ensemble dans le passé et surtout, j'espère, l'avenir, si tout n'est pas gâché.*

« *Je vais vous étonner,* poursuit mon compagnon. *Je discute souvent en tête à tête avec tel ou tel agriculteur européen ultra. Là, le langage change. L'un d'eux, et non des moin-*

→

PARDESSUS

160 NF, 180 NF, 200 NF

jack Romoli

38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

→

dres, m'a dit : « Que je sois sûr de « continuer à travailler ici dans la « paix et j'accepte un Etat algérien. » Car nous sommes psychologiquement dans une impasse : pratiquement, on fait l'Algérie française, sans les Arabes et sans la France ! A froid, ou en petits groupes, chacun s'en rend compte. Mais en réunion plus large, tout change. Comment en sortir ? »

Un groupe d'ouvriers agricoles nous croise. Les deux plus âgés s'arrêtent pour nous serrer la main et portent la leur sur le cœur. « *Labès, labès, ça va ?* »

Une tapisserie de Pénélope

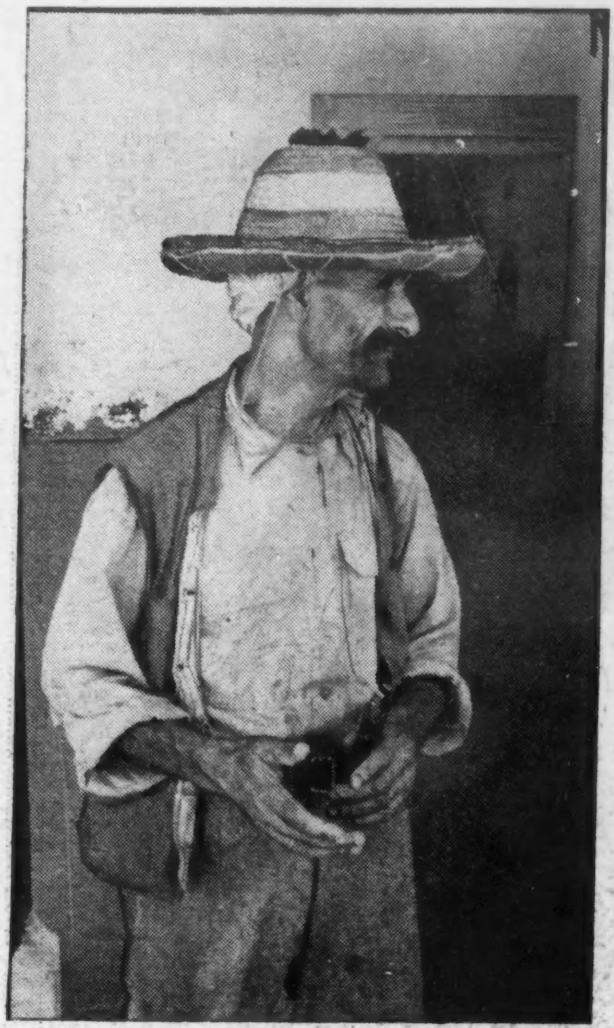
Mon hôte semble les connaître de longue date. Il prend en arabe des nouvelles de la famille, de la santé des enfants, offre de venir prendre chez lui un remède courant pour le tout-petit qui a des boutons, puis prend congé.

« Je les aime et ils m'aiment. Moi, un colon. C'est comme ça. Avec eux je m'entendrai toujours. Ce n'est pas d'eux que j'ai peur. Ni des fellagha, même s'ils doivent me tuer demain. Je crois que les combats ont mûri les cadres politiques de la rébellion. Mais j'ai peur des intellectuels ou des bourgeois musulmans des villes. Ceux-là sont prêts à toutes les surenchères, pour se dédouaner, surtout s'ils se sont engagés, à un moment ou l'autre, dans le jeu politique français. Et je crains la jeunesse, celle qui n'a pas d'autres souvenirs que la guerre.

« Tenez, là, c'est un petit village de regroupement. Ceux qui y habitent ont été repliés de cette montagne à une dizaine de kilomètres. Ils y sont bien, il y a de l'eau tout près et l'installation est convenable. Mais regardez les barbelés. Ceux qui rentrent après l'heure sont interrogés. « Tu as vu ceux des djebels ? ». Comment croire que l'on arrivera à quelque chose de cette façon ?

« Bien sûr, il faut essayer de couper aux fellagha le soutien et l'appui plus ou moins volontaire que leur apportent partout les populations. C'est la guerre. Mais certains de ces hommes travaillent chez moi. Ils me parlent. Que croyez-vous qu'ils pensent des conditions de vie qui leur sont imposées ? Même s'ils sont matériellement mieux, et c'est loin d'être une règle générale, ils deviennent nationalistes. Oh ! on ne leur arrachera pas un mot. On dit qu'ils sont hypocrites, mais le silence, l'échine courbée, c'est pour eux la seule chance d'échapper au pire. Ceux qu'ils craignent le plus, ce sont les harki. L'Armée fai tdu bon travail social. Les chantiers, les routes, les médecins, c'est bien. Mais dans les camps, c'est construire sur du sable, l'Algérie est une gigantesque tapisserie de Pénélope. On donne de la semoule à des hommes qui ont faim en leur répétant : « Tu es un Français à part entière. » Les officiers psychologues n'ont rien compris aux hommes de ce pays. Pour des hommes qui cherchent depuis des années à faire reconnaitre leur dignité, le fait de recevoir, même dans le plus grand des dénuements, est humiliant, surtout quand ils constatent que l'on attend d'eux une reconnaissance non pas humaine mais politique. Des interrogations, des arrestations, des disparitions, et tout est à refaire. »

Le colon donne un grand coup de pied dans un caillou. Le soleil commense à baisser à l'horizon. Il va bientôt falloir rentrer, car la route n'est plus sûre, à une quarantaine de kilomètres d'Alger, après une certaine heure. Une auto-mitrailleuse en patrouille vient de nous croiser.



(Marquis.)

LE CONTREMAITRE.
« Un jour je pourrai dormir. »

(Marquis.)

LE GÉRANT.
« Moi, un colon. C'est comme ça. »

Ordre du jour n° 2

« Voulez-vous que je vous dise, reprend mon interlocuteur, *je crois maintenant que plus personne ne peut arrêter cette guerre, ni la France ni le F.L.N. Seul le peuple algérien, Européens et musulmans réunis, peut le faire, à condition que les communautés se retrouvent. Avec l'autodétermination l'Algérie a la liberté dans sa giberne. Et tout le monde attend la paix. On ne peut pas savoir à quel point en France. Un de mes amis musulmans à qui je demandais ce qu'il ferait quand les combats cesseront, m'a répondu : « Ce jour-là enfin je pourrai dormir. » Il faut vivre dans le bled pour savoir ce que cela veut dire. Voilà des années que des milliers d'hommes ne savent plus ce que c'est que le sommeil. »*

A Alger, les femmes ont ressorti les robes d'été. La chaleur est déjà printanière et dimanche les baigneurs ont afflué sur les plages. Mais en profondeur, c'est toujours l'inquiétude. Et cette inquiétude, les activistes se préoccupent de l'entretenir. En une semaine, six tracts particulièrement virulents ont été distribués à Alger, principalement dans les boites aux lettres. Le dernier en date, intitulé « Ordre du jour n° 2 des patriotes », déclare :

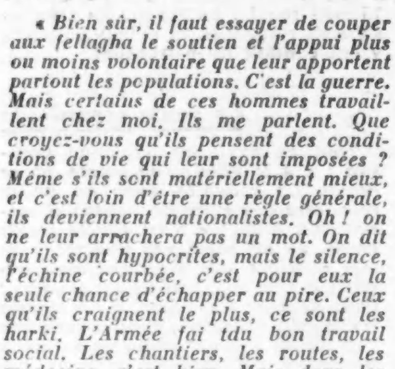
« Pour perpétrer son mauvais coup contre la patrie, le pouvoir dictatorial et policier qui ne repose point sur le consensus populaire, doit s'appuyer sur les forces marxistes. Il se fait ainsi le fourrier du bolchevisme en Europe occidentale. Pensez-vous que notre Armée, battue sur ordre depuis vingt ans sur tous les champs de bataille de ce qui fut l'empire français, acceptera le déshonneur d'une ultime défaite débouchant à la fois sur la perte de l'Algérie et sur la communisation de la France et de l'Europe ? Allons donc ! Faites-lui confiance ! Son heure est plus proche que vous ne le pensez. Soyez prêt, quand elle donnera le signal, à l'aider de toutes vos forces et de tous vos moyens à restaurer la France éternelle. »

CLAUDE KRIEF.

Mots croisés N° 229

HORIZONTALEMENT : 1. Mis en liberté de préférence à un accusé qui fit beaucoup parler de lui dans la suite. — 2. Se compose d'anciens capitaines. — 3. Se laisser aller à des pensées peu dirigées. — 4. Ce Charles a chanté la mer et la chante encore. — 5. S'élève et retombe lourdement. Les Anglais y avaient (et y ont encore) un parcours fort avenant. — 6. De part et d'autre d'une fricative. Travailla pour le roi de Prusse entre Iéna et Leipzig. — 7. Capitale d'un jeune Etat africain. Va au four ou à la broche. — 8. Eprouvent. Répété, a plus d'esprit que d'éducation mondaine. — 9. Habitant d'une ville d'Italie, entourée de trois lacs et sommet d'un quadrilatère. — 10. Fameuse vallée californienne.

VERTICALEMENT : I. Saint homme bien innocent de la tuerie qu'il a baptisée. — II. A donné son nom à un continent qu'il n'a pas découvert. Dans Royan, Bordeaux, Bayonne. — III. Solidement fixée. Deux communes du Nord et une ville en Belgique. — IV. Ce val étranger nous envoie ses eaux. Plus intime que l'autoroute. — V. Fondent. Sa maison était fort loin de la rivière du même nom. — VI. Recouvre et protège des charmes, en principe, discrets. Fait un ou deux pieds. — VII. Désinence pour potards. Port et station près de Marseille (sans l'article). — VIII. S'est dansée, s'est tirée, s'extrait.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	O	L	I	B	R	I	U	S
2	R	E	G	L	I	S	S	E
3	E	O	■	A	N	T	I	N
4	I	N	D	I	G	E	N	T
5	L	I	E	R	■	R	A	I
6	L	■	L	E	T	■	G	N
7	E	G	O	■	E	P	E	E
8	T	I	R	A	N	A	■	L
9	T	E	M	P	O	R	E	L
10	E	R	E	I	N	T	E	E

Solution du N° 228

O.T.A.N.

M. Strauss éprouve sa force

● *L'affaire des bases allemandes en Espagne secoue l'Occident. Le climat des chancelleries rappelle celui de 1936.*

UNE indiscrétion journalistique, relevée avec éclat par la presse britannique, vient de déclencher la première grande épreuve de force au sein du camp occidental, entre l'Allemagne et ses anciens vainqu anglo-saxons, devenus ses alliés.

Le prétexte de ce qu'on app officiellement « le malaise créé les négociations bilatérales entre B et Madrid au sujet de bases allem des en Espagne » parait mince projet n'est pas encore très ava et le chancelier Adenauer s'était claré prêt à l'abandonner ou à n poursuivre qu'avec l'assentiment tous ses alliés. Mais l'opinion bri nique et américaine s'est émue constatant, pour la première depuis l'admission de l'Allemag l'O. T. A. N., que la République f rale est capable de passer outre recommandations les plus form des vainqueurs de la deuxième gu mondiale et qu'elle poursuit sa pr politique dont les ambitions pa sent soudain inquiétantes.

Paris n'a pas bron

Bonn et Madrid avaient aussitô posé un démenti catégorique informations sur les négociations téralés germano-espagnoles. Mais, surprise générale, M. Selwyn Llo confirmé, à la Chambre des Com nes, que son gouvernement étai courant de ce projet et qu'il conseillé énergiquement à l'Allem de l'abandonner : *« J'ai dit claire qu'il serait plus sage pour l'Allem de chercher des facilités pour armée dans les pays membres l'O. T. A. N. »*

A Washington, les milieux offi se sont abstenus de tout commen mais on sait maintenant qu'au mo décembre, à la réunion du conse l'O. T. A. N. à Paris, M. von Bren avait informé M. Herter que l'A magne occidentale désirait établir bases en Espagne. Le secrétaire d s'était montré défavorable à ce p mais, à son retour à Washingto apprenait que le gouvernement Bonn n'avait tenu aucun comp ce conseil. Convoquant le Dr. Gr ambassadeur de la République rale allemande, il lui rappelait tout projet militaire allemand d être d'abord soumis au conse l'O. T. A. N. Pour plus de c M. Dowling, ambassadeur des E Unis à Bonn, recevait instruc d'exposer personnellement la po américaine à M. Strauss, l'éner et ambitieux ministre allemand Défense, inspirateur du projet.

L'effet de ces démarches press

des Anglo-Saxons a été nul. Une mission militaire allemande s'est rendue à Madrid, au mois de février, pour y étudier les possibilités d'entraînement des troupes allemandes et de stockage d'armements dans la péninsule ibérique. Aucun projet précis n'a été officiellement soumis au Parlement de Bonn ni aux dirigeants de l'O. T. A. N., mais l'existence de pourparlers ne pouvait plus être niée : le gouvernement de Bonn, vingt-quatre heures après son démenti formel, l'admettait. Cet aveu a redoublé l'indignation britannique et américaine.

Fait curieux : ni dans la presse londonienne, ni au cours du débat aux Communes, la position de la France n'a été mentionnée. Pendant les premières vingt-quatre heures, on a attendu la réaction du général de Gaulle, mais Paris n'a pas bronché. Seule une mise au point strictement technique au sujet des facilités que l'armée allemande s'est vu offrir sur le territoire français, a été publiée.

« Highly inaccurate »

Les diplomates du Foreign Office y ont vu la confirmation que les projets de bases allemandes en Espagne ont été discutés entre Adenauer et de Gaulle au cours de leur récente rencontre et que le président de la République française — qui n'a pas caché qu'il était partisan de l'admission de l'Espagne à l'O. T. A. N. — a donné son accord au chancelier allemand. On prétend même, à Londres, que les deux hommes d'Etat se sont penchés sur la possibilité d'établir un axe Bonn-Paris-Madrid qui serait à l'avant-garde de la défense de l'Europe occidentale et chrétienne contre le communisme. La formule, on le sait, a été employée par M. Adenauer lui-même au cours de sa visite au Vatican.

(Holmès)

M. Franz-Joseph Strauss, ministre allemand de la Défense.
Une ambition atomique, et double.

Devant les réactions orageuses des Anglais, aussi bien travaillistes que conservateurs, le chancelier allemand a changé de tactique et a publié samedi une longue déclaration dans laquelle il soutient que le conseil de l'O. T. A. N. a été tenu au courant des négociations et que l'Allemagne reste fidèle à ses engagements.

Dès le lendemain, cependant, l'« Observer » de Londres révélait que le général Norstad s'était formellement opposé à ce projet dont le conseil de l'O. T. A. N. n'avait jamais été saisi.

Lundi, enfin, à la Chambre des Communes, le député travailliste Healey vient de qualifier la déclaration de M. Adenauer de « *highly inaccurate* » (« hautement inexacte), et le porte-parole du gouvernement ne l'a pas contredit.

L'émotion des Anglo-Saxons a des causes profondes. Le « Times » a souligné dans un éditorial que les accords de Paris interdisant le réarmement nucléaire de la République fédérale « *ne contiennent aucune clause empêchant les Allemands de fabriquer des bombes et des fusées sur un territoire étranger* », en Espagne par exemple. Interrogé le jour même aux Communes, M. Selwyn Lloyd a confirmé cette interprétation, sans dissimuler son inquiétude, en se bornant à indiquer qu'une telle action « *violerait l'esprit des accords de Paris* ». Or, tout le problème est là.

Pour que les Allemands restent fidèles à la lettre des conventions qu'ils ont signées et qui limitent leur souveraineté, il faut que leur interprétation de « l'esprit » de ces accords soit la même que celle des autres signataires. L'affaire des bases en Espagne montre que ce n'est pas le cas.

Encadrer l'Allemagne

Les explications de M. Strauss sur la nécessité pour l'Allemagne « *de disposer de bases de ravitaillement et d'entraînement pour son armée ailleurs que sur son territoire* » ne sont pas convaincantes. Des accords existent déjà avec la Hollande, la Belgique, le Danemark et la Norvège. La France a également offert des facilités. Des pourparlers avec le Portugal et l'Italie, par l'entremise de l'O.T.A.N., sont dans leur phase finale. La Luftwaffe a été autorisée à entraîner des équipages en Turquie. Dans l'état actuel de l'armée allemande, c'est plus que suffisant.

Si la République fédérale a décidé d'ouvrir pour son propre compte — en dehors de l'O.T.A.N. — des pourparlers au sujet de bases militaires non contrôlées en Espagne, c'est qu'elle poursuit la réalisation d'un programme de défense dont elle veut être seul maître et seul juge. Il n'est pas exclu que dans un tel cadre, d'ici deux ou trois ans, elle devienne la première puissance atomique de l'Europe, dotée à la fois d'un armement américain et de celui qu'elle fabriquera elle-même.

Que se passera-t-il alors quand elle se sentira, de nouveau, le pays le plus puissant de l'Europe ?

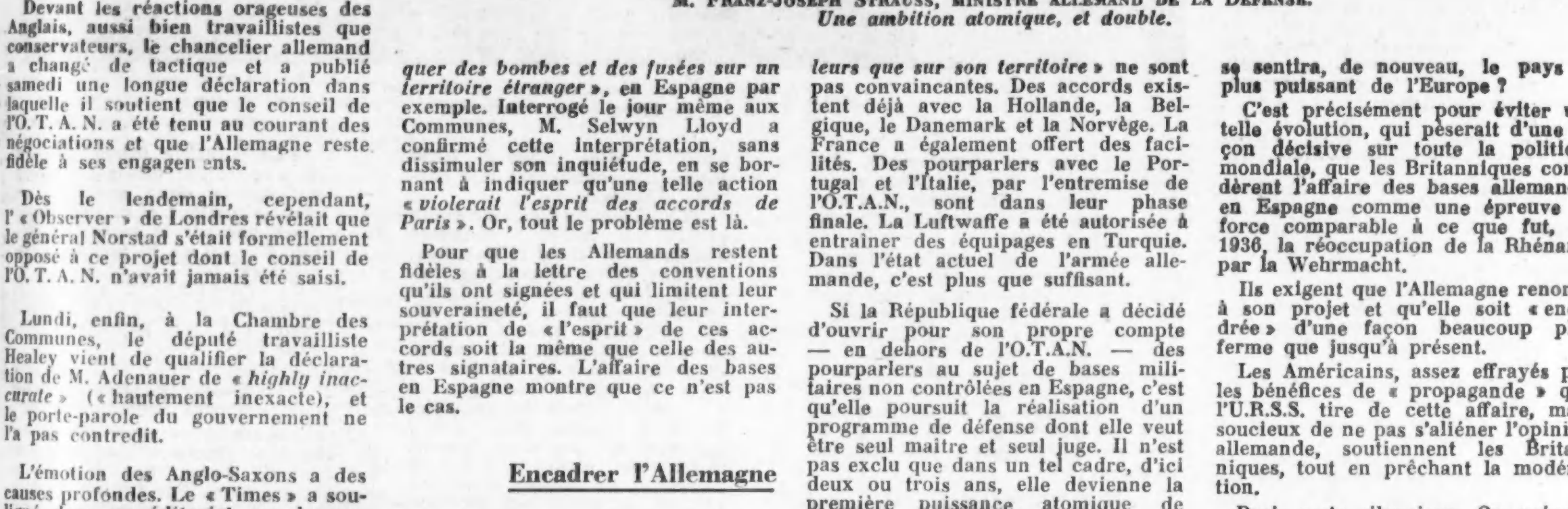
C'est précisément pour éviter une telle évolution, qui pèserait d'une façon décisive sur toute la politique mondiale, que les Britanniques considèrent l'affaire des bases allemandes en Espagne comme une épreuve de force comparable à ce que fut, en 1936, la réoccupation de la Rhénanie par la Wehrmacht.

Ils exigent que l'Allemagne renonce à son projet et qu'elle soit « encadrée » d'une façon beaucoup plus ferme que jusqu'à présent.

Les Américains, assez effrayés par les bénéfices de « propagande » que l'U.R.S.S. tire de cette affaire, mais soucieux de ne pas s'aliéner l'opinion allemande, soutiennent les Britanniques, tout en prêchant la modération.

Paris reste silencieux. On prépare au Sahara la deuxième bombe atomique.

K.S. KAROL.



ÉCONOMIE

Le « circuit du pauvre »

● *Après l'alimentation, Edouard Leclerc s'attaque au textile avec une stratégie très intelligente.*

« CELA *ne peut pas durer.* » Telle était, il y a deux ans déjà, la conclusion d'une étude préparée par des ouvriers et des cadres sur le commerce du textile et de l'habillement en France.

Cette étude (1) relevait les nombreuses anomalies du circuit français de distribution. Elle constatait que les grands magasins, qui normalement auraient dû vendre 30 % moins cher que les détaillants traditionnels, alignaient souvent leurs prix sur ceux-ci. Que ces prix variaient d'une région à l'autre, en fonction du pouvoir d'achat de la clientèle. Que les baisses à la production n'étaient pas répercutées au détail. Que *« les coopératives, qui devraient normalement offrir les différentes marchandises à des prix plus bas pour une qualité égale »*, ne remplissaient pas leur rôle. Bref, que le commerce du textile et de l'habillement, par son encombrement et son anarchie, freinait la production et la consommation de masse. Conclusion : *« Rien de valable ne pourra être tenté si un circuit sain ne vient pas s'intercaler dans les circuits existants. »*

Il y a un an, les cotonniers de Rouen arrivaient à des conclusions identiques. L'industrie textile était en pleine crise. En l'espace de huit ans, 1.000 usines avaient fermé ; un cinquième des ouvriers avaient été licenciés ; 20 % des broches et des métiers à tisser avaient été supprimés. La production, cependant, grâce à des investissements gigantesques, avait augmenté de 50 % par personne active dans la filature.

(Charpentier.)

L'OUVERTURE DU MAGASIN LECLERC-TEXTILE.
La destruction est commencée.

Des structures vermoulues

Mais cette production (le chômage partiel l'atteste) ne trouve pas de débouchés. A cause de la saturation du marché intérieur ? Nullement : le Français consomme moitié moins de textiles que l'Américain.

> *« Les causes des crises qui épuisent la profession sans pour autant la débarrasser des entreprises les plus boiteuses, se trouvent notamment dans la longueur des circuits commerciaux dont certains agents sont de purs spéculateurs* (2). »

Bref, le commerce du textile, comme celui de la chaussure, devenait un goulot d'étranglement pour la production ; il était mûr pour le coup de boutoir qui ferait crouler ses structures vermoulues. Encore fallait-il oser : ce qui vient d'être fait cette semaine.

Mardi, en effet, le même Edouard Leclerc, âgé de trente-deux ans, qui a déjà révolutionné l'épicerie française, est parti à l'assaut du textile. Son offensive, cette fois, est menée sur un front relativement large. La méthode est au point ; un premier test, tenté à Brest depuis huit mois, a pleinement réussi. Sûr de jouer gagnant (*« on va s'apercevoir,* dit Leclerc, *que je ne joue qu'à coup sûr »*), Leclerc fait ouvrir à Paris trois « Centres de distribution » du textile à la fois (3).

Leur principe est simple : le grossiste est supprimé, ce qui représente déjà, sur certains articles, une économie de 10 à 20 % ; les articles, de marque très connue (d'où qualité incontestable) sont commandés en grande série, et la « remise » du fabricant est répercutée sur le prix de détail ; la marge de détail, normalement comprise entre 25 et 45 % (moyenne : 33 %) sur le prix fort, est réduite à 13 %.

L'avis de Madame Express

Madame Express, qui a visité mardi le premier « Centre » parisien (4), a consigné son avis de consommatrice dans la note suivante :

> *« La formule est encore plus spectaculaire dans le textile que dans l'alimentation. La baisse réalisée est de 20 à 40 %. Mais elle est cette fois particulièrement évidente : les épiceries « Leclerc » offraient 10 ou 20 francs d'économie sur une bouteille d'huile ; le « Centre textile » offre 1.000 à 1.200 francs d'économie sur une chemise d'homme.*
>
> *« Le choix d'articles de haute qualité est habile : chemises d'homme De Marly et Royaltex, couches Tétra, chaussettes Balmoral, linge de maison Agalys et Lisière étoilée, lingerie Jil, etc. A côté de toute la chemiserie et bonneterie pour homme et pour enfant et de tout le linge de maison classique, le « Centre » offre des modèles fantaisie choisis avec goût : pyjamas en popeline foncée, draps de couleur, torchons imprimés de dessins amusants, etc. Il ne s'agit pas du tout d'un déballage de foire.*
>
> *« A titre d'indication, voici quelques prix :*
>
> ● Chemise d'homme *en popeline de nylon, très belle qualité, marque De Marly :*
> *Prix d'achat au fabricant :* 32 *N.F.*
> *Prix de vente « Leclerc » :* 37 *N.F.*
> *Prix détail courant :* 48 *N.F.*
>
> ● Couches Tétra (*la douzaine*) :
> *Prix fabricant :* 20 *N.F.* 80.
> *Prix « Leclerc » :* 24 *N.F.*
> *Prix ordinaire :* 31 *N.F.* 20.
>
> ● Chaussettes nylon *homme marque « Balmoral » :*
> *Prix fabricant :* 3 *N.F.* 40.
> *Prix « Leclerc » :* 3 *N.F.* 91.
> *Prix ordinaire, conseillé par une circulaire du fabricant :* 5 *N.F.* 25.
>
> ● Drap de lit (220×310) *en coton léger américain, coloris pastel, ourlet bourdon blanc :*
> *Prix fabricant :* 24 *N.F.* 40.
> *Prix « Leclerc » :* 28 *N.F.* 06.
> *Prix ordinaire :* 40 *N.F.*
>
> *« Cette formule, conclut Madame Express, devrait faire sensation. Car si le rayon d'action d'une épicerie « Leclerc » ne peut guère dépasser le kilomètre, la plupart des ménagères sont disposées à d'assez longs déplacements pour leurs achats de textiles, achats qui ne sont pas à une semaine près. »*

La formule est-elle rentable ? Un fabricant, à qui je l'expliquais, a paru fort sceptique :

> *« Le grossiste intervient peu dans ce secteur,* disait-il. *Leclerc ne gagnera donc guère en le court-circuitant. Il ne peut donc jouer que sur la marge de détail. Elle est de 40 % dans l'habillement français, contre 50 % dans l'habillement américain. Etes-vous sûr que Leclerc ne jouit pas de privilèges fiscaux ? »*

Une situation en or

J'en suis sûr, pour avoir été visiter la semaine dernière le « Centre textile » de Brest, qui fonctionne depuis huit mois. Par hasard, je m'y trouvais en même temps qu'un filateur du Nord, qui prospectait le terrain et qui éplucha soigneusement les factures et la comptabilité du « Centre » brestois, propriété d'un ancien grossiste qui ne paraît pas avoir inventé la poudre.

Ce commerçant fait un chiffre d'affaires moyen de 13 millions par mois. Son stock, chaotique et dénué de goût, d'une valeur de 25 millions, couvre mercerie, bonneterie, lingerie et vêtements de travail. Son contrat moral avec Leclerc lui impose la marge brute de 15 % sur le prix d'achat, marge que des militants syndicaux vérifient par des sondages sans préavis. La marge nette ?

« Entre 7 et 8 % », répond sans hésitation le propriétaire du « Centre ».

Un calcul rapide révèle que ce monsieur, qui travaille mal, gagne (avant impôts, bien sûr) entre 900.000 et 1 million de francs légers par mois. Une situation en or, il le reconnaît ; à telle enseigne qu'il répugne à faire de la publicité : celle-ci pourrait donner à d'autres l'idée de l'imiter.

Ce que sachant, M. Leclerc, qui n'a aucun intérêt matériel dans l'affaire, décida :

> *« Je vais faire descendre à 12 % la marge brute du « Centre » de Brest. Un million par mois, c'est immoral.*
>
> *— Comment vous y prendrez-vous ?*
>
> *— Je vais faire ouvrir d'autres centres textiles à Brest. Si*

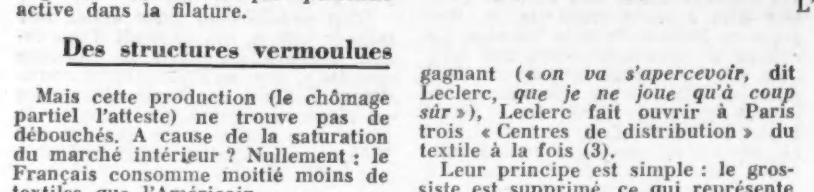
(*Suite page 27.*)

(1) Etude sur la Distribution, Bureau intersyndical d'études du textile, 8, rue de Hanovre, Paris.

(2) Alain Murcier, dans « Le Monde » du 22 mars 1959. Un tisseur me signale à ce sujet avoir trouvé au détail, pour 82 N.F. le mètre, un tissu livré par lui 18 N.F. le mètre.

(3) L'ouverture du troisième centre, spécialisé dans les vêtements de travail, a été ajournée au dernier moment sous la pression des fournisseurs, eux-mêmes soumis à la presison du commerce traditionnel.

(4) 9, boulevard Magenta.



Supplément 12 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Sélectionné*** 14 modèles de couturiers pour vous mettre la mode de printemps dans l'œil (voir pages VI, VII, VIII, IX et X).

● ***Répondu*** à 20 questions pour vous guider à travers les appareils ménagers (voir pages II, III, IV).

● ***Inscrit*** un enfant pâlot et éprouvé par la grippe au C.L.A.N., pour les vacances de Pâques en montagne. Séjour à Breuil-Cervinia, départ le samedi 2, retour le dimanche 17 avril. Forfait : 535 N.F. plus argent de poche. Garçons et filles de 7 à 20 ans. Ce n'est pas donné, mais l'enfant est rentré l'année dernière, du même endroit, avec le même groupe, heureux et en bonne forme. (M. Boucher, lycée Henri IV, 23, rue Clovis.)

● ***Goûté*** une tarte « presque prête à manger ». La pâte sablée est vendue dans son moule en carton d'aluminium sous emballage plastique. Il suffit de la piquer avec une fourchette pour l'empêcher de gonfler, de la mettre au four (thermostat à 5) et de la laisser cuire vingt minutes maximum, et de la garnir ensuite selon son goût. Le résultat est excellent, et les pâtissières novices grandement soulagées (Prisunic, 1 NF la tarte de 4 parts).

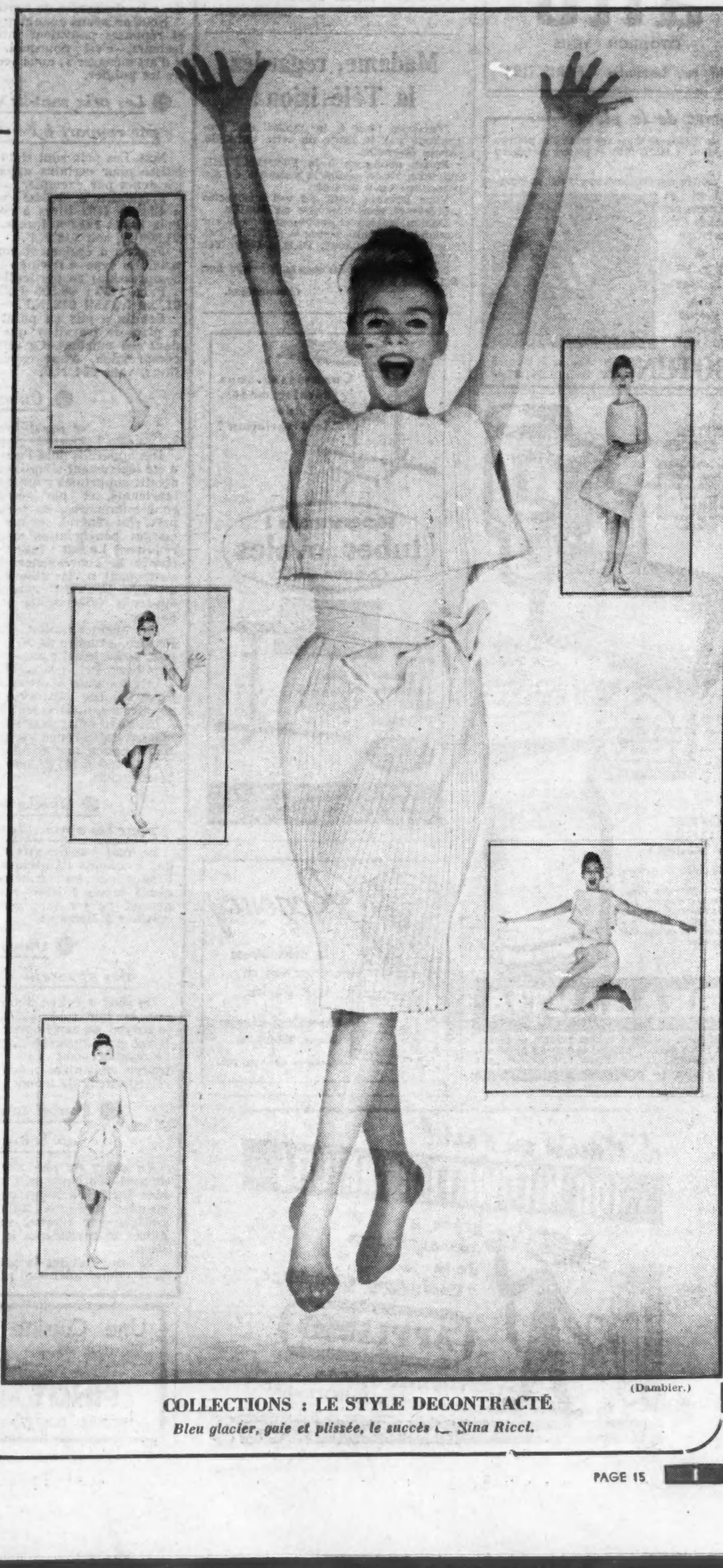
● ***Prolongé*** la vie d'un chandail ras du cou, beaucoup porté et dont l'encolure bâillait, en faisant poser une fermeture à glissière par une maison spécialisée. Le travail est impeccable (ce que l'on ne réussit pas souvent soi-même) et le prix raisonnable : 4 NF si on fournit la fermeture, ou 5 NF 75 si on demande à la maison de poser une fermeture « à l'échantillon » (Mailles de France, 29, rue des Petits-Champs, RIC. 81-34).

● ***Improvisé*** une soupe Julienne « en relief » avec le dernier-né des potages en paquet (à ne pas confondre avec les potages « en sachet »). Au départ : une poudre blanche qu'on jette dans l'eau bouillante. A l'arrivée (dix minutes après) un bouillon gras où flottent des vermicelles et 8 légumes différents coupés en petits dés.

L'aspect « soupe maison » est sauvegardé par ces morceaux de légumes (carottes, pommes de terre, céleri, haricots, etc.) qui ont l'air d'avoir été épluchés quelques heures auparavant.

Chaque petit paquet (ils sont vendus par 2) contient une dose pour deux personnes et « étoffe » parfaitement 1/2 litre d'eau (Julienne Maggi, 0 NF 90 les 2 paquets).

● ***Constaté*** qu'on pouvait parfaitement coudre un bouton pourvu seulement de deux trous sur sa face interne, sans se piquer les doigts, et sans avoir une crise de nerfs : il suffit d'utiliser une aiguille courbe de tapissier... ou de chirurgien, beaucoup plus facile à manipuler.



(Dambier.)

COLLECTIONS : LE STYLE DECONTRACTÉ

Bleu glacier, gaie et plissée, le succès de Nina Ricci.

Canapé transformable salle de séjour, fauteuil

CRÉATIONS EXCLUSIVES

« La pureté de l'esthétique contemporaine s'unit à la somptuosité latine... »

Pour la première fois aux Arts Ménagers, Ameublement, 1er étage salle Sud-Est, stand n° 9

alto

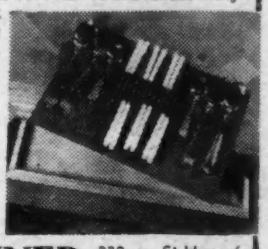
EXPOSITION - VENTE

45, rue Lecourbe - PARIS (15e)

Gagnez de la place

● en disposant dans vos tiroirs le plateau feutrine : **10,55 NF**, 48 pièces, mesures : 38 × 28.

● Vos anciens couteaux seront rendus inoxydables et coupants par procédé électrochrome



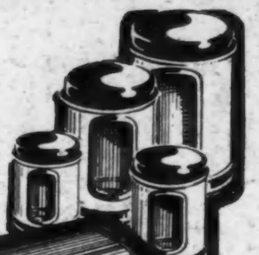
2,25 NF la lame

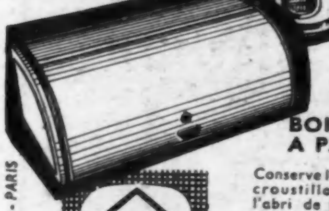
Prix spécial jusqu'à fin mars

BOTHNER 332, r. St-Honoré Paris OPE. 37.47

BOITES A ÉPICES

Pratiques grâce à leur fenêtre transparente; jolies par la matière, la forme et le choix des coloris.



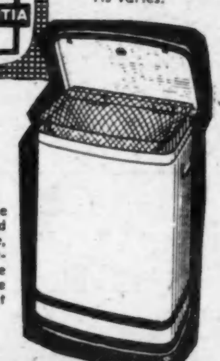


BOITE A PAIN

Conserve le pain croustillant à l'abri de toutes souillures; coloris variés.

SIPEP - PARIS

home BRABANTIA steel



COFFRE A LINGE TABOURET

Siège idéal de la Salle d'eau, ce bac "prend soin" de votre linge, même le plus fin. Hygiène parfaite assurée par son système d'aération et son filet amovible.

BRABANTIA

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS D'ARTICLES DE MÉNAGE, LES GRANDS MAGASINS. DEMANDEZ LA LISTE DES DÉPOSITAIRES A PARIDIS, 68, RUE LECOURBE, PARIS XVe - SUF. 35-73

SERVICE 12

Présentez cette Annonce

au Salon des Arts Ménagers
au STAND CIROR
Vous recevrez gratuitement
flacon ou boîte d'essai de
SUPER CIROR
polish moderne anti-taches, lavable,
supérieur au vernis
d'application facile,
qui mettra en valeur
vos meubles et parquets
STAND 67 - Balcon Grande Nef

Communiqué.

Madame, regardez la Télévision !

N'arrivez plus à la moitié du programme par la faute de cette vaisselle, corvée éternelle.

Faites confiance à la DISHMASTER qui lave, rince, sèche la vaisselle de six personnes en 6 minutes.

Vous pourrez jouir de vos spectacles préférés et vous détendre en famille.

Démonstration et documentation E sur demande : Etablissements FITCH, 100, rue Chardon-Lagache, PARIS (16e). Tél. AUT. 57-85.

Salon des Arts Ménagers, grande nef, F 12 et J 3 C.

Communiqué.

Connaissez-vous le dernier modèle de table à variation ?

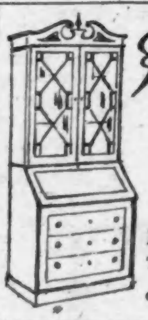
Nouveau ! tubes ovales

Création CARUELLE

Il est exposé pour la première fois aux Arts Ménagers Stand 11 - Salle Sud 1er étage.

CARUELLE

LE SPÉCIALISTE DU MEUBLE TRANSFORMABLE CARUELLE
8, rue de Maubeuge, Paris-9e - TRU. 42-31



Regency

La merveilleuse exposition en Style Anglais

Meubles, Sièges Tissus, Cadeaux.

63, rue du Bac - Lit. 33-10

ARTS MÉNAGERS

A lire avant de choisir

● *Les réponses à vingt questions-clés.*

Le 29e Salon des Arts Ménagers, ouvert ces derniers jours, nous a valu un abondant courrier.

En dépouillant ce courrier, Mme Express a constaté que bon nombre de questions revenaient fréquemment dans les demandes de renseignements.

Nous en avons conclu que questions et réponses pouvaient intéresser nos lecteurs, c'est pourquoi, à propos « d'art ménager », nous avons cru bon de les publier.

● *Les prix sont-ils en hausse par rapport à l'an dernier ?*

Non. Les prix sont stables, voire en baisse pour certains appareils, réfrigérateurs par exemple.

Frigidaire a baissé son modèle « Club » (102 litres à compression). Prix 1959 : 101.000 francs. Prix 1960 : 91.800 fr, soit 918 N.F.

Frigéco a également compressé ses prix. Le type « Divine » (95 litres à compression) en particulier.

Prix 1959 : 99.500 fr. Prix 1960 : 91.200 fr, soit 912 N.F.

Bendix a mis au point un modèle « plan de travail » qui s'incorpore dans ses cuisines. Ce réfrigérateur à compression, d'une capacité de 115 litres, vaut 954 N.F.

● *Qu'appelle-t-on « modèles choc » ?*

Des appareils dont l'esthétique seule a été légèrement simplifiée, et certains détails supprimés pour permettre aux fabricants, et par conséquent aux concessionnaires, de compresser leur prix. (En général, sur ces modèles, les marges bénéficiaires sont également réduites.) Le but : lutter efficacement contre la concurrence étrangère en s'attaquant à la clientèle à budget modeste. Dans cet ordre d'idées, trois appareils intéressants aux Arts Ménagers :

Un réfrigérateur. Type « Eve » Frigéco. Armoire de 95 litres de capacité, sœur jumelle du « Divine » cité plus haut. Prix : 861 N.F.

Une machine a laver semi-automatique Bendix, dépourvue de chromes enjoliveurs, mais valant 1.035 N.F.

Un roto grill électrique à rayonnement infra-rouge et porte transparente, conçu par Cadillac. Prix: 179 N.F. (stand C 11, grande nef, allée de l'électricité).

● *Quelle est la mode pour les appareils ménagers ?*

La ligne à angles vifs « square line » qui a conquis l'Amérique s'impose en France pour les réfrigérateurs, machines à laver, cuisinières, etc., ce qui permet de les incorporer dans des cuisines à éléments.

● *Que pensez-vous des appareils de couleur ?*

Ils sont à éviter d'une façon générale, les fabricants n'ayant pas trouvé le moyen de coordonner leurs efforts. Il est pratiquement impossible, dans l'immédiat (sauf « sur mesure ») de trouver cuisinière, machine à laver et réfrigérateur de même ton.

● *Vaut-il mieux acheter au Salon ou après ?*

Le choix est plus sûr et plus rapidement fait puisque l'on trouve réunies les fabrications principales des grandes marques. Mais si la firme consent une remise, ses concessionnaires et revendeurs la feront également.

Si vous habitez la province, mieux vaut commander sur place en prévision d'une réparation nécessaire. (Voir « Express » n° 454.)

● *Quelles sont les conditions actuelles de crédit ?*

20 % comptant, le solde mensuellement sur un délai maximum de dix-huit mois.

Il est intéressant de savoir, à ce sujet, que les fabricants français conjuguent leurs efforts pour obtenir le « crédit libre » tel qu'il se pratique en Angleterre, par exemple. Ils considèrent, à juste titre, que seul un crédit très large permettra d'atteindre l'immense clientèle des petits salariés. D'où possibilité de séries étendues et, par conséquent, baisse des prix indispensable pour lutter efficacement dans le cadre du Marché commun.

● *Quels sont les délais de livraison ?*

Immédiats (c'est-à-dire trois semaines au plus) pour les modèles français déjà fabriqués en série.

Plus longs (suivant cas) pour des appareils de fabrication étrangère ou des modèles dont seul un prototype a été exposé.

● *Pourquoi les cuisines sont-elles si cher ?*

Toujours pour des raisons de fabrication en grande série impossible.

Il y a en France cinquante fabricants installateurs de cuisines, vingt maisons spécialisées dans le meuble et l'élément de rangement, auxquels viennent s'ajouter ceux qui fabriquent du mobilier de cuisine classique, bois blanc nu ou plus ou moins laqué ou plastifié. Sans oublier les artisans. Il est évident que le marché français est trop restreint pour une pareille concurrence. Nous tournons dans un cercle vicieux.

● *J'hésite entre une cuisinière 3 ou 4 feux !*

Il est inutile d'hésiter si votre budget et la place dont vous disposez vous permettent un modèle à 4 feux, à moins que votre famille ne soit peu nombreuse. Les fabricants, interrogés par Mme Express, lui ont unanimement répondu : « A Paris, faute de place, nous vendons les modèles 3 feux. En province, les 4 feux. »

● *Quel type de cuisinière me conseillez-vous ?*

Il est difficile de répondre car c'est une pure question de convenance personnelle (et de budget encore !). Les modèles mixtes, four électrique-brûleurs à gaz (de ville, butane ou propane) donnent toujours satisfaction. Toutes les combinaisons sont possibles, telles que : cuisinière, four électrique, 2 feux gaz, 1 plaque électrique rapide et 1 lente (modèle Sauter).

En tout cas, ne passez pas commande sans avoir noté les cotes de l'emplacement où l'appareil de cuisson doit trouver place.

● *J'ai envie d'un four mural*

Si votre cuisine est assez grande, et votre budget confortable, vous trouverez un grand agrément à éviter la gymnastique inhérente au métier de cuisinière.

Parmi les modèles présentés cette année l'ensemble de cuisson La Cornue est celui qui prend le moins de place. Dans ce modèle : un bloc « four-grilloir », placés côte à côte, surmonte un plan de cuisson à 4 feux. Ce dernier est posé sur une armoire-support équipée d'un sèche-linge électrique. Prix : 1.780 N.F. (La Cornue, stand 16, allée du gaz, grande nef). Si un petit four vous suffit, le Cannon, d'importation anglaise, à broche électrique, est entièrement escamotable. Prix avec cuisinière 4 feux: 1.980 N.F. (stand Cannon, hall G, sous-sol).

du 1er mars au 5 avril

100 KILOWATT/H GRATUITS

grâce aux avantages de la "Campagne Chauffage"

APPLIMO

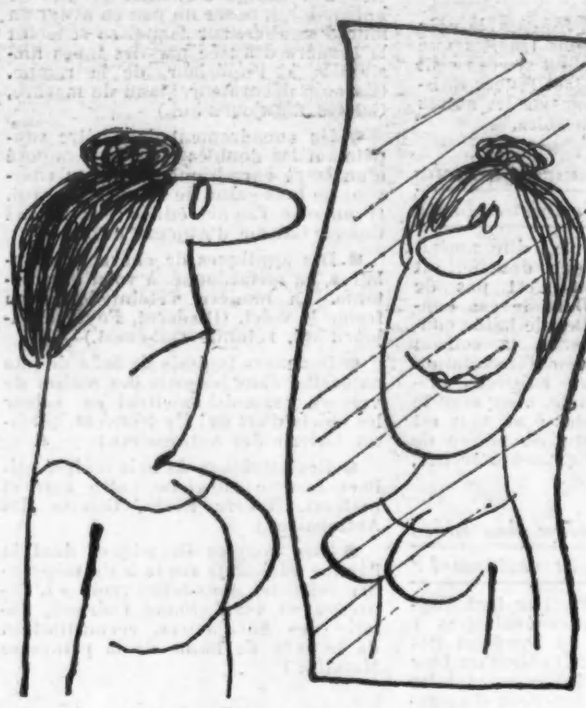
THERMO-RADIA
Radiateur à bain d'huile

RENSEIGNEZ-VOUS AUPRÈS DE VOTRE REVENDEUR ET AUX ARTS MÉNAGERS, STAND C 24 D. GDE NEF

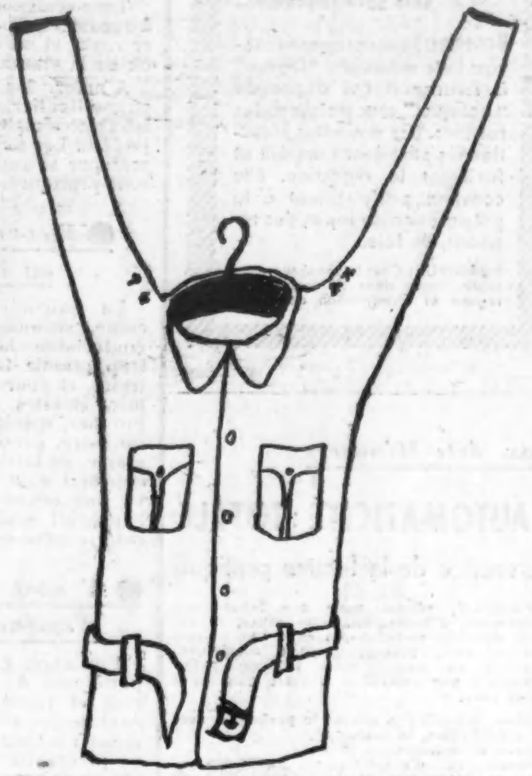
Une Cuisine SAINT-LAURENT... c'est très bien
...mais étudiée et réalisée par
PINOT - 1 et 3, rue Raynouard (XVIe) Entrée de la rue de Passy
AUT. 39.28 - Devis gratuits ...c'est encore mieux !

ARTS MÉNAGERS

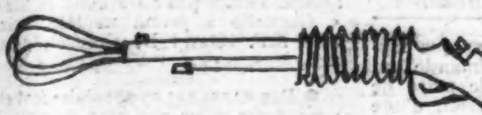
Siné suggère :



Glace déformante pour affreux

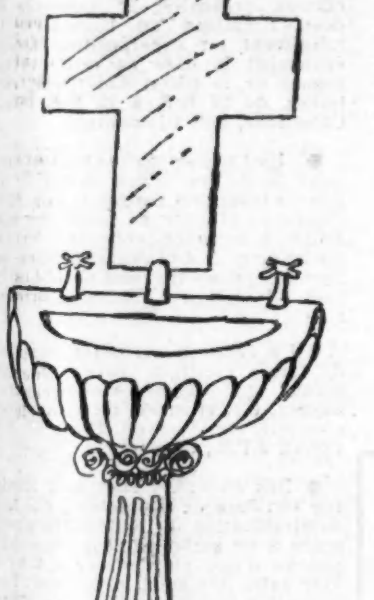


Porte-manteau pour Président de la République

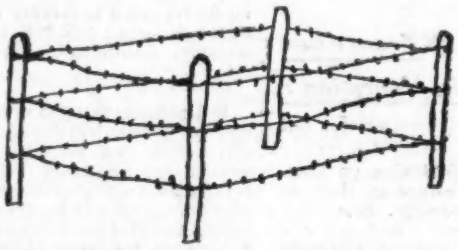


Batteur d'œufs pour ultras

Bidet pour officiers de réserve



Lavabo pour ecclésiastique



Parc électrifié pour enfants « rebelles »

Baignoire de luxe avec chauffeur pour milliardaire

Lampe-douche pour blagueurs

● *Trouve-t-on au Salon des appareils de chauffage ?*

Cela dépend du type d'appareil. Tous ceux qui sont alimentés à l'électricité y sont exposés. Pour les autres, mieux vaut (si cela est possible) attendre la Foire de Paris où la section « chauffage » est très importante et comprend de nombreuses participations étrangères et presque tous les fabricants français.

● *Où en sont les machines à laver la vaisselle ?*

Elles commencent à se vendre sur le marché français. Cette année, Electro-Lux a présenté une petite machine cylindrique d'un fonctionnement très simple, qui vaut 890 N.F. C'est la moins chère des machines à laver la vaisselle. Elle ne demande aucune installation spéciale. Un robinet d'eau chaude au-dessus de l'évier, sur lequel on branche un tuyau de caoutchouc pour l'alimentation en eau de l'appareil. La vidange se fait également par tuyau de caoutchouc dans l'évier. Les opérations doivent être surveillées, mais ne nécessitent aucune manipulation une fois la machine chargée. (Stand Electro Lux, grande nef.)

Un autre fabricant présente une machine à un prix intéressant. C'est la machine Vedette, fabriquée par Surmelec. Entièrement automatique, conçue pour 8 à 10 couverts, elle travaille seule efficacement. Prix : 1.550 N.F. (Stand Surmelec, grande nef, allée de l'électricité.)

D'autres modèles d'importation tels que la Dischmaster, la nouvelle General Electric, la machine Westinghouse, toutes automatiques, tentent peu à peu les Françaises. Mais... d'après Mme Express, la façon de se nourrir n'étant pas la même chez nous que dans les pays anglo-saxons, et une machine aussi perfectionnée soit-elle ne récurant pas encore les casseroles et les poêles, elles ne sont pas rentables pour une famille moyenne, sauf cas exceptionnels. Un évier profond à double bac, une bonne paire de gants de caoutchouc, des brosses et éponges métalliques montées sur manche, sans oublier les détergents de synthèse, resteront longtemps indispensables. Il faut avouer que la vaisselle, si l'on est bien équipée, n'est pas la pire ni la plus fatigante des corvées ménagères.

A noter : en Amérique, ce sont les hommes qui font la vaisselle, aussi sont-ils beaucoup plus enclins que les Français à investir une grosse somme dans ce genre d'appareil.

● *Y a-t-il une différence entre Formica, Polyrey, etc. ?*

Dans l'ordre pratique, aucune. Ce sont des plastiques stratifiés très résistants aux chocs, durs et solides, qui supportent l'eau bouillante (jusqu'à 130°), à la rigueur les brûlures de cigarettes, et sont insensibles à la plupart des ingrédients ménagers tels que : essence, Javel, éther, ammo- →

Si vous êtes un gourmet...

BORNIBUS vous propose sa savoureuse moutarde "Douce" à l'estragon qui donne du "bouquet" aux mets les plus raffinés. Ses aromates sélectionnés stimulent l'appétit et facilitent la digestion. Elle convient parfaitement à la préparation du lapin, des rognons, du foie...

BORNIBUS: C'est la santé sur votre table. Vente dans les maisons de régime et alimentation de détail.

Aux Arts Ménagers

L'AUTOMATICITÉ TOTALE

au service de la femme pratique

KREFFT, réputé pour ses innovations techniques, a recherché, cette année, la variété dans ses modèles. En effet, que ce soit gaz de ville, butane, propane, électrique, charbon ou mixte, vous trouverez chez KREFFT une cuisinière à votre goût et à votre prix.

Mais, KREFFT a atteint la perfection avec sa « LUXOR », la seule entièrement automatique d'allumage et d'extinction ; équipée de quatre brûleurs économiques, de l'allumage central automatique, d'un très vaste four à double porte dont une en glace Thermic, d'un thermostat, d'un dispositif de sécurité d'allumage et d'un tiroir chauffe-plats, la « Luxor » est vraiment la cuisinière de tout repos et de régime économique.

Rappelons que KREFFT a été le premier à créer la cuisinière électronique, chef-d'œuvre d'automaticité et de précision.

Présentation stand 25 D, Concessionnaires, Documentation : SIVAM, 225, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. Tél. : WAG. 30.12.

Communiqué.

Plus de coin sombre chez vous...

LE PROJECTEUR

SOLEC

VOUS ECLAIRE

Prix exceptionnel

36 NF

5, r. Jean-Mermoz
PARIS

niaque, etc., faciles à nettoyer d'un coup d'éponge.

Tous craignent les brûlures d'un fer à repasser trop chaud, et finissent par se rayer si on coupe à même du pain ou de la viande.

A noter : les teintes foncées, le noir en particulier, sont plus fragiles que les teintes claires, surtout si elles sont jaspées. Les stratifiés très foncés finissent par se rayer alors que les autres sont pratiquement inusables.

● Etes-vous pour la douche ou la baignoire-sabot ?

La baignoire courte, dite américaine, surmontée d'une douche, est confortable lorsqu'on n'est pas de trop grande taille. Dans le cas contraire, et pour les salles de bains couloir, étroites et longues, la maison Porcher, spécialisée dans l'installation sanitaire, présente une baignoire originale, de taille normale, mais dont le côté qui n'est pas adossé au mur est en pan coupé à partir du milieu de l'appareil sanitaire. (Stand Porcher, galerie nord-est.)

● Y a-t-il au Salon des idées d'aménagement rationnel ?

Plusieurs. En particulier tout l'appartement à « cellules évolutives » créé et réalisé par le Syndicat des Architectes, conçu sur l'idée d'un bloc d'eau central, et de cloisons mobiles ou pivotantes qui permettent d'agrandir ou de rapetisser une pièce en fonction des besoins de l'heure. La cuisine minuscule est un modèle d'ingéniosité. Un détail à noter : le tiroir pour éplucher les légumes à pelle basculante, qui se vide automatiquement dans la poubelle lorsqu'on le referme (Eco Lux).

Attention : pour bien visiter cet appartement, choisir une heure creuse, car il y a beaucoup de monde. (Cours de Selves.)

D'autre part, les cuisines ont perdu leur air laboratoire grâce aux plastiques stratifiés genre bois. Le prototype du genre est dû à Gascoin, qui a créé pour Coméra une cuisine entièrement habillée de Dolorey bois.

Le détail à retenir : les portes des éléments de rangements suspendus qui s'ouvrent en élévation, découvrant sans prendre de place la totalité de l'intérieur des placards. (Coméra, galerie nord-ouest.)

● Trouve-t-on des idées de décoration ?

Quelques-unes. Voici celles qui ont le plus frappé Mme Express :

● Des sièges confortables en Dunlopillo, dont la couverture en tissu de Pierre Frey est amovible. Elle s'enlève et se remet facilement grâce à des fermetures à glissière habilement dissimulées. Très commode pour le nettoyage des tissus fragiles. (Steiner, salle sud-ouest, 1er étage.)

● Des tiroirs à layette ou à jouets profonds et légers, en rotin laqué lavable, dans une chambre d'enfant. Décorateurs : Geneviève Dangles et Christian Defrance. (Stand du rotin, galerie d'Aujourd'hui sud.)

● Une rampe d'escalier creuse, en bois naturel, posée un peu en avant du mur d'escalier, sur lequel se réfléchit la lumière diffusée par des tubes dissimulés à l'intérieur de la rampe. (Gascoin décorateur, stand du marbre, Galerie d'Aujourd'hui.)

● Un encadrement de fenêtre supprimant les doubles rideaux, composé d'un large encadrement (0,40 m environ) de bois gainé de velours bleu roi. (Françoise Coyne, éditée par Michel Guiral, Galerie d'Aujourd'hui.)

● Des appliques de chevet triangulaires, en métal laqué, à volet escamotable. La lumière s'éteint lorsqu'on ferme le volet. (Disderot, Foyer d'Aujourd'hui, rotonde sud-ouest.)

● Des murs tapissés de toile de jute naturelle, dans lesquels des niches de velours cramoisi mettent en valeur les objets d'art qui s'y trouvent. (Bresset, Galerie des Antiquaires.)

● Des bandeaux de bois sculpté utilisés comme corniche entre mur et plafond. (Pierre Bérès, Galerie des Antiquaires.)

● Des bougies électriques dont la flamme vacillante copie à s'y méprendre celle des chandelles (voir « L'Express » n° 449). (Raoul Guiraud, Galerie des Antiquaires, reconstitution de la salle de bains de la princesse Mathilde.)

● Quelles sont les petites nouveautés amusantes ?

● UN CHAUFFE-EAU ÉLECTRIQUE INSTANTANÉ d'importation allemande qui se branche sur une simple prise de courant lumière. Cet appareil, d'une puissance de 2.000 watts, donne la quantité d'eau bouillante précise puisque celle-ci peut être dosée grâce à un petit levier extérieur, et vérifiée par le voyant qui se trouve sur la face de l'appareil. Chauffe-eau Blitz. Prix : 390 N.F. (stand Diffusion, grande nef).

● UNE COCOTTE ÉLECTRIQUE en matière moulée et aluminium, qui permet de faire la cuisine *sans réchaud*. Trois procédés de cuisson : cuisson normale comme dans une casserole ordinaire. Cuisson des œufs et des crèmes dans godets spéciaux adaptés à la cocotte. Cuisson au bain-marie dans un panier en fin treillis à la mesure de la cocotte. Kalokok, prix : 107 N.F. (Stand Noirot Kalorix, grande nef, allée de l'Electricité.)

● UN RADIATEUR ÉLECTRIQUE ras du sol, de forme trapézoïdale de 3 kW, qui souffle un air chaud l'hiver et ventile un air froid l'été. Sa forme très basse a été étudiée pour éviter les courants d'air sur les pieds et les chevilles, inévitables puisque l'air chaud a toujours tendance à monter. Radiateur Nord-Sud. Prix : 255 N.F. (Stand Thermor, grande nef, allée de l'Electricité.)

● UN COMBINÉ TABLE ET SIÈGE DE REPASSAGE pliant à piétement métallique laqué importé de Hollande. Le plateau perforé et son molleton traité contre l'humidité permet un repassage impeccable. L'ensemble, très stable à l'usage, ne prend aucune place une fois replié, peut se ranger contre un mur ou dans un placard. Prix : 120 N.F. (Stand Tomato, hall G, sous-sol.)

● UNE BROSSE ÉLECTRIQUE POUR CHAUSSURES. Sur le boîtier en polystyrène on peut adapter une brosse ou un tampon lustreur qui fait également merveille pour faire briller sans fatigue les meubles cirés. Prix : 39,90 N.F. (avec deux brosses et un tampon). (Stand Peugeot, grande nef.)

● UN SÈCHE-CHEVEUX ÉLECTRIQUE extra léger, 600 grammes, en matière plastique ivoire. Deux interrupteurs placés sur la poignée et un embout amovible permettent de régler la chaleur et la puissance d'arrivée d'air chaud. Prix : 19,90 N.F. (Stand Moulinex, grande nef.)

● UN SÉCHOIR A LINGE qui s'adapte en hauteur sur le rebord d'une baignoire ou sur un élément de chauffage central. Parfaitement plat, il se range dans un placard, voire derrière un meuble. Prix : 38 N.F. (Radiansec, Hall G, sous-sol.)

● UN PANIER CUISEUR en treillis léger créé par Raymond Oliver pour la « Coquelle » de fonte émaillée. Il rend de grands services pour toutes les préparations qui demandent un abondant liquide de cuisson (asperges, choux-fleurs, poissons, beignets, frites, etc.). Il se retire du récipient instantanément sans que le contenu soit abîmé. Existe pour les deux tailles de « Coquelle » grand modèle. Prix : 5,50 N.F. (Stand Le Creuset, grande nef.)

● DES CASSEROLES spécialement conçues pour aller sur une flamme. Le fond concave est surélevé par rapport à une ceinture parabolique qui constitue une double paroi. Cette double enveloppe donne une grande stabilité au récipient, économise le gaz et conserve la chaleur. Ces casseroles peuvent s'emboîter l'une sur l'autre et permettre une double cuisson sur un seul foyer. 1° Casserole du dessous : cuisson ordinaire; 2° casserole du dessus : cuisson au bain-marie. Le rangement en superposition facilite également la mise en ordre et fait gagner de la place. Calorifour, cinq tailles, de 27 N.F. à 75 N.F. (Stand Calorifour, hall G, sous-sol.)

● UN DÉCAPSULEUR - RECAPSULEUR pour bouteilles d'eau minérale. Ce bouche-bouteilles permet la fermeture rapide et efficace de toutes les bouteilles à bouchon couronne, et empêche de ce fait la dégazéification des liquides qui s'y trouvent encore. Prix : 1,50 N.F. (Stant J.T.R., hall G, sous-sol.)

● UN HACHOIR UNIVERSEL miniature de forme classique mais sans couteaux, qui hache viande, persil, oignon, etc, et moud sucre, amandes, chocolat, etc. Wedroh. Prix : 12 N.F. (Stand J.T.R., sous-sol.)

● DES CROCHETS PLASTIQUE montés sur ventouse de caoutchouc qui tient admirablement sur toute surface polie grâce à un emboîtage supplémentaire pourvu d'une vis destinée à faire le vide entre le mur et la ventouse. Peut supporter toutes sortes d'accessoires : supports gants, torchons, savon, etc. La ventouse avec emboîtage deux crochets Serto. Prix : 3 N.F. (Stand Comptoir Ménager, hall G, sous-sol.)

● DES PLAQUES PRÉMONTÉES de petits carreaux de grès émaillé qui permettent de se passer d'un ouvrier spécialisé lorsqu'il s'agit de poser un fond de lavabo ou d'évier ou un entourage de baignoire. Prix (suivant coloris) : de 30 à 40 N.F. le mètre carré. Cérabati. (Section sanitaire, galerie est.)

le meuble et l'objet d'aujourd'hui

Meubles à éléments
Equipements muraux
Mobilier scandinave

Meuble à équipement variable et bureau BEMA
Création JACQUES HAUVILLE.

PRÉSENCE

24, PLACE DUPLEIX, PARIS - CHAMP DE MARS - FON. 49-50

PRÉNATAL

195 MAGASINS DE VENTE

TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ

●

A PARIS

103, RUE St-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

MARIAGE

Margaret Jones

● ***La princesse Margaret va devenir Mme Jones. Le rugissement des mâles outragés s'est entendu d'Eton au square Wellington. Mais un rire de triomphe a éclaté dans le Saint-Germain-des-Prés londonien. Qui est donc M. Jones ?***

LE cadre était une soirée mondaine au Savoy Hotel de Londres — le « premier bal » de l'héritière Sarah Chester Beatty. M. Tony Armstrong Jones, photographe amateur et habitué de tous les salons, photographiait, à son habitude, les invités. Petit, élégant, spirituel, d'un raffinement presque féminin, il était populaire dans le milieu des « débutantes ». Il l'était moins auprès de leurs solides « cavaliers ». Tout à coup, quatre d'entre eux — anciens Etoniens de la Brigade des Gardes — se saisirent du petit M. Jones, l'entraînèrent hors de l'hôtel, le déculottèrent (brimade traditionnelle infligée par les lycéens anglais à leurs camarades impopulaires) et le laissèrent inconscient dans les buissons.

M. Armstrong Jones avait l'habitude de ce traitement. Au cours d'une autre soirée mondaine, il s'était fait jeter dans un bassin d'où il était ressorti avec sa tenue de soirée couverte d'une boue verte. A l'Opéra de Vienne, où il s'était introduit clandestinement dans les coulisses pour prendre des photos, il avait été jeté à la rue par de vigoureux machinistes. Cultivant le genre « artiste », de constitution délicate (il a été atteint de poliomyélite dans son enfance), il a passé sa vie à se faire cajoler par les femmes et brutaliser par les hommes.

Le barreur est fragile

Le week-end dernier, il a pris sa revanche en enlevant, sous le nez de la moitié des jeunes aristocrates sportifs d'Angleterre, la femme la plus recherchée du monde, la princesse Margaret. Le rugissement des mâles outragés s'est entendu depuis les terrains de jeux d'Eton jusqu'aux baraquements du square Wellington. Mais des milieux bohèmes de Chelsea — le Saint-Germain-des-Prés londonien — s'est élevé un rire de triomphe. Pour l'Angleterre philistine, c'était la plus grande victoire de l'art depuis l'époque de Lord Byron.

Qui est Anthony Armstrong Jones ? **Fils d'un avocat deux fois divorcé, il aura trente ans cette semaine et il a passé toute sa vie aux frontières de l'aristocratie. Il a fait ses études à Eton, où il a été malheureux et peu brillant.**

A Cambridge, il a étudié l'architecture, cette fois encore sans grand brio. Il y a cependant remporté un succès : il a « barré » le « huit » dans sa course annuelle contre celui d'Oxford. Le barreur est toujours le plus petit membre de l'équipe et le spectacle du fragile Tony entraîné par huit costauds de Cambridge était assez symbolique.

Vint ensuite la conquête du « grand monde ». Tony s'était découvert un goût pour la photographie « astucieuse » et « fabriquée ». Ses maîtres n'étaient pas Cartier-Bresson ou Margaret Bourke-White, mais les spécialistes de la photo de mode et du portrait mondain : Cecil Beaton, Richard Avedon et Baron, photographe officiel de la Cour. Il a commencé comme dernier assistant de Baron (il faisait le thé), protection que Baron a regrettée par la suite lorsque Tony a brisé son monopole à la Cour. Puis, grâce à ses relations, il s'est établi à son propre compte, prenant des photographies au cours des mariages et des bals élégants.

Côtelettes à l'ail

Il est devenu bientôt un personnage familier des bureaux de Fleet Street, surtout lorsqu'il a décroché un contrat important avec le « Daily Express ». Dans une profession surchargée et où la concurrence est sauvage, il a très bien réussi, gagnant, les derniers temps, plus de 70.000 nouveaux francs par an. C'est l'une de ses photographies, parue dans le « Daily Express », qui a attiré l'attention de la princesse Margaret. Peu de temps après, il recevait une invitation au Palais.

Tony a toujours été très populaire auprès des jeunes filles — surtout des jeunes filles riches et titrées. Son nom a été associé à celui de plusieurs d'entre elles dans les colonnes de potins : Lady Anne North, sœur du comte de Guiford, Olga Deterding (des bateaux) et Sarah Rothschild (des banques). Toutes se sont mariées ou se sont détachées de lui. *« Tony restera toujours célibataire »*, disaient ses amis. Il s'était installé dans un studio de Pimlico, près de Chelsea, qu'il avait décoré lui-même dans un style outrageusement bohème. Il y préparait de petits dîners intimes pour ses amis (côtelettes, piment, riz, avec beaucoup d'ail).

L'année dernière, on l'a vu très longtemps avec une jeune femme dont on murmurait qu'il songeait à l'épouser : Jacqueline Chan, la pétillante vedette aux yeux bridés et à la coiffure en queue de cheval du « Petit Monde de Suzie Wong ». Tony a pris des centaines de photographies d'elle, dans tous les décors.

C'est alors que le Palais est intervenu. La famille royale anglaise a toujours été passionnée de photographie. Dans l'échelle des arts, c'est celui qu'elle estime le plus (et les critiques se plaignent en effet qu'aucun peintre, aucun romancier, aucun musicien n'ait jamais passé la porte du Palais ; un seul poète l'a fait, le versificateur de second plan John Betjeman). Baron et Cecil Beaton sont devenus tous deux des amis personnels de la famille. Et Tony s'est ajouté bientôt à ce groupe choisi. On voyait constamment sa petite Borgward passer et repasser les portes de Buckingham et d'autres résidences royales. C'est ainsi qu'il a noué des relations de plus en plus étroites avec la princesse Margaret.

Celle-ci a progressivement découvert qu'ils avaient beaucoup de choses en commun. Elle aussi éprouvait un pénible sentiment d'infériorité. Dans la nursery de son enfance, on l'appelait P2 (princesse n° 2) pour la distinguer de sa sœur aînée. On lui avait connu beaucoup d'amis de cœur. Tous étaient des prétendants acceptables, riches et élégants.

Mais la princesse Margaret avait du mal à concilier ses penchants personnels et sa position. A quel moment — et surtout comment — la démarcation entre l'amitié et l'intimité devait-elle être franchie ? Elle devint victime d'une sorte de schizophrénie : Margaret aimait se sentir très proche de ses amis, mais il lui arrivait d'entrer dans une brusque colère quand ils l'appelaient « Margaret » au lieu de « Madame », comme le voulait le protocole.

Pas d'obstacle légal

Après l'affaire Townsend, le destin de Margaret risquait de tourner à la tragédie et les officiels de la Cour ont compris qu'ils ne pourraient plus lui refuser une seconde fois l'homme qu'elle choisirait, à condition qu'il n'y ait pas d'obstacle légal comme un divorce.

Margaret, de son côté, était de plus en plus décidée à mener sa vie comme elle l'entendait. Elle a commencé à sortir du cercle étroit de l'aristocratie pour chercher des amis dans le monde de la politique, de l'art, de la bohème.

La semaine dernière, le Palais apprit que les relations entre Margaret et M. Armstrong Jones, tenues secrètes pendant six mois, allaient être révélées par la presse.

Le mariage d'une princesse — qui vient en quatrième place dans l'ordre de succession au trône — avec un photographe eût été inconcevable il y a une génération et même il y a dix ans. Mais l'opposition de la famille royale a été affaiblie par les commentaires défavorables qu'avait suscités son attitude dans l'affaire Townsend. L'archevêque de Canterbury, très sévèrement critiqué, avait décidé de ne plus jamais intervenir, sauf en cas d'obstacles religieux. Enfin, Margaret avait une alliée en la personne de sa cousine, Lady Pamela Mountbatten, qui venait d'épouser un jeune décorateur. Il fallait prendre une décision rapide et l'urgence, cette fois, jouait en faveur de la princesse. Vendredi dernier, à 18 h. 10, un communiqué officiel était diffusé par le Palais. Le jeune homme qui avait été brimé à Eton allait épouser la princesse qui avait été brimée au Palais.

Le week-end dernier, remise de sa surprise, la presse commençait déjà à écrire l'histoire future du couple. *« Pas de titre pour Tony »* titrait « The People » — démentant une rumeur populaire selon laquelle il recevrait un duché. *« Qu'il reste « monsieur »*, réclamait également le « Sunday Dispatch » qui annonçait que la princesse serait nommée gouverneur général d'un des Etats du Commonwealth. Le « Sunday Pictorial » demandait : *« Est-ce la princesse qui a fait la demande ? »*

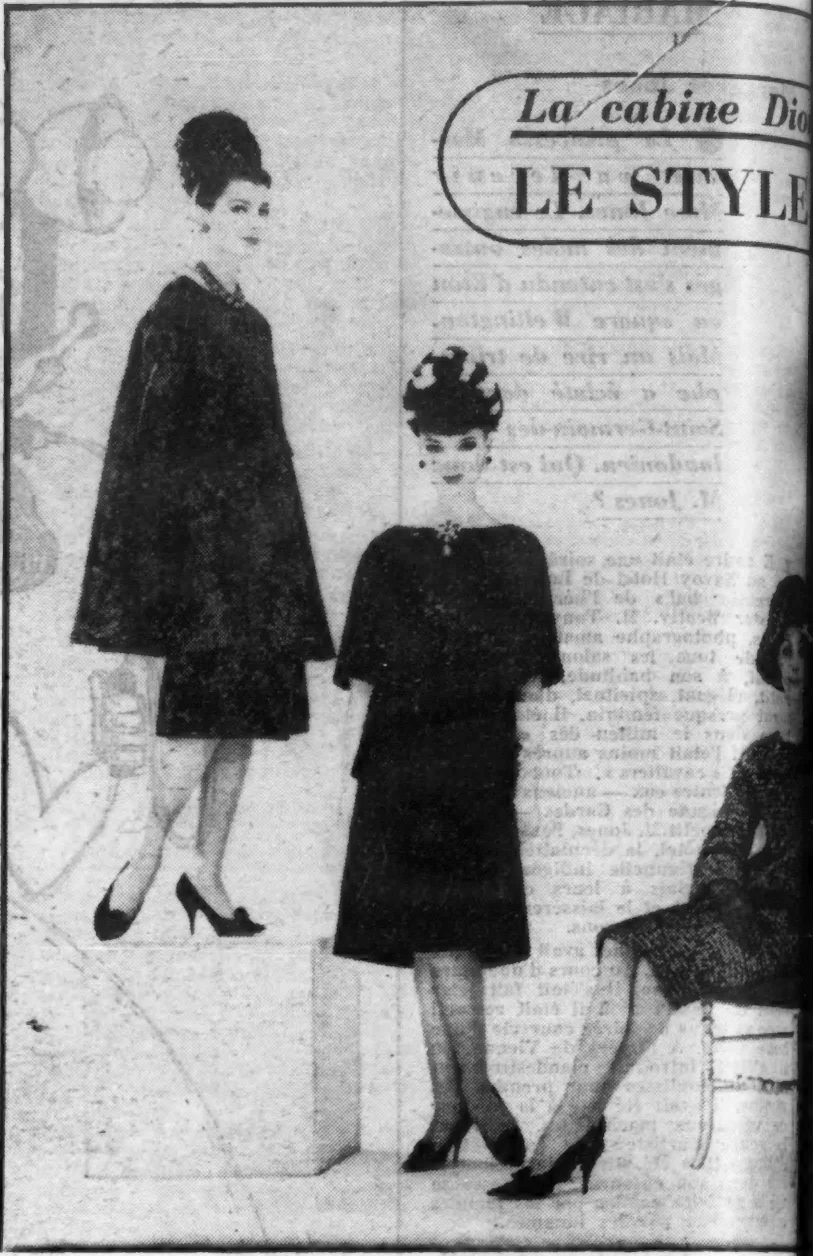
Deux choses seulement sont certaines. La première est que Tony ne prendra plus jamais une seule photo comme professionnel. La seconde, qu'il ne sera plus jamais jeté dans un bassin.

BRIAN GILBE[illegible]

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
LES BLOUSES
DE PIERRE CARDIN
Grand choix
de chemises de nuit en coton
LINGE DE MAISON
Ouvert sans interruption de 10 à 19 h. sauf lundi

(Dammier.)

Le tailleur classique *est en shetland marine. Sa jupe est montée à grosses pinces. Son col menu. Sa manche à même. Il a trois boutons.*



EN TOILE ROUGE ET NOIRE : *blouse longue et clochée.* EN SHANTUNG MARINE : *blouse droite et cintrée sous la poitrine, jupe clochée.* EN CHINÉ NOIR ET BLANC : *blouse strictement droite et frangée de lain*

MODE

Décontractée

Une mode drôle, des robes faciles à habiter pour toutes les femmes qui sont de leur temps.

UN mois après ses confrères, Hubert de Givenchy vient de présenter aux journalistes français sa collection de printemps 1960. Chaque année, les professionnels viennent humer chez lui et chez Balenciaga le vent de l'avenir et chercher, six mois, un an, ou même deux ans à l'avance, les lignes de demain. Quand un confectionneur rencontre une journaliste de mode, il lui demande avant toute chose : *« Avez-vous vu Givenchy ? »* C'est que, pour lui, industriel de la mode, le printemps est déjà une saison révolue. L'été est très entamé, c'est l'hiver futur qui se trouve actuellement au centre de ses préoccupations. Aussi espère-t-il connaître l'avenir, en le déchiffrant dans l'inspiration de Givenchy.

Nous avons vu Givench[...] entendu, tous les autres [...] sent cette semaine la repro[...] leurs modèles). Maintenan[...] avons la mode « dans l'[...] allons essayer de la faire [...] le vôtre.

C'est à la fois plus fac[...] difficile que les saisons [...] parce qu'elle présente à [...] d'unité et plus de divers[...]

Ce qui fait son unité, [...] saisir, ce n'est pas une li[...] en a plusieurs — ce n'e[...] hauteur de taille — elle [...] tous les coups sont perm[...] un style, que l'on pourra[...] « le style décontracté » et [...] définitivement une certaine [...] l'élégance bourgeoise telle [...] pratiquait encore il y [...] années.

Le fond et [...]

C'est un lieu commun de [...] la mode s'adapte aux co[...] vie matérielles de celles q[...] tent. Et c'est aussi, un pe[...] tise. Si nous avions envie [...] entravées et de tailles étran[...] les porterions sereinement, [...] mode, lorsqu'elle « prend »

R.........
Royaldaim
LES VÊTEMENTS DE PEAU LES PLUS ÉLÉGANTS
74 Rue de Rennes - Tél. Lit. 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
TOUTES LES GRANDES MARQUES
CASHMERE
et LAMBSWOOL
LES NOUVELLES
Jupes Bon Voyage

HAUSSMANN COATS
Réouverture
NOUVELLE COLLECTION EXCLUSIVE
SPORT - CLASSIQUE
109, BD HAUSSMANN - ANJ.15-35

WALL[...]
TRICOTS
Bettina
en SOIE
67, RUE PIERRE CHAR[...]
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

[...]ne Dio[...]ésente :

[...]TYLE [...]T-LAURENT

(Dambier.)

EN SHANTUNG [...] clochée. EN [...] rangée de lai[...] [...]TWILL DE SOIE BLEU ET VERT : *blouse gonflée bas sur jupe fourreau.* EN FIN [...]AGE PAILLE : *blouse droite. La seule qui ait un col.* EN SHANTUNG BLEU CLAIR : *blouse évasée dos à godets, sur une jupe boutonnée.*

[...] vu Givench[...] les autres [...] [...]aine la repro[...] [...]). Maintenant [...]de « dans l'[...] de la faire p[...]

[...]fois plus fac[...] [...]les saisons [...] présente à [...] [...]s de diversi[...] son unité, [...] [...]t pas une lig[...] [...]rs — ce n'e[...] [...]ille — elle [...] [...]s sont perm[...] l'on pourra[...] [...]ontracté » et [...] une certaine [...] [...]rgeoise telle [...] [...]core il y a [...]

Le fond et [...]

[...]u commun de [...] [...]pte aux con[...] [...]s de celles q[...] aussi, un peu [...] avions envie [...] [...]e tailles étran[...] sereinement [...] [...]elle « prend »

[...]ucoup moins concret, beau[...]us subtil. C'est une certaine à certains moments les femmes [...] de plaire se font d'elles[...] de leurs relations avec les [...] et avec la société.

[...]er ma poitrine ?... Et si vous [...]plutôt l'effort de la deviner ? [...]ser ma taille ?... J'ai conquis à la liberté. Affecter la respec[...]?... C'est bon pour grand-mère. [...]'hui, toutes les femmes sont [...]bles ou bien aucune ne l'est. [...]plutôt de l'humour.

[...] tout cela dans l'esprit de la [...]le refus de la contrainte, la [...] de confort — toutes les robes [...]éables à « habiter » — enfin, [...]tion selon laquelle les fem[...]nt plus d'âge et ne vieillissent [...]ux fois : lorsqu'elles dépouil[...]inimitable grâce de l'extrême [...], et beaucoup plus tard, lors[...] abandonnent...

[...] mollesse, nonchalance, gom[...]es formes réputées féminines, [...]action.

[...]rtir de là, chacune s'habillera [...] il lui conviendra le mieux. [...] les tailleurs cardigans de [...]s illustres vestes droites de [...] les jaquettes décintrées [...] des vestons d'hommes, mais [...]ficier, de Givenchy et la veste longue de Cardin, à ceinture basse, entre les robes floues et plissées de Nina Ricci et de Lanvin, les robes de moine de Cardin et les deux-pièces, vrais ou faux, de Dior, peu de rapports dans les détails. Chacune pourra puiser ce qui convient à son style de vie, à sa silhouette, à son personnage.

Tout cela sera dans les vitrines, digéré par les confectionneurs, avant même que la question se pose sérieusement de procéder à des achats.

Le sens de l'humour

Si nous avons volontairement isolé Saint-Laurent (Givenchy n'autorise pas encore la reproduction graphique), c'est parce que, pour une fois, nous avons voulu vous montrer des robes non pas « humanisées » et portées dans la vie, mais telles que leur créateur les présente.

Ce sont donc les mannequins qui composent la cabine Dior que nous avons photographiés dans sept de ces « marinières » que Saint-Laurent traite aussi bien en tweed qu'en mousseline, et dans tout l'attirail qui les entoure, lorsqu'elles présentent la collection : coiffures archisophistiquées,

→

(Dambier.)

Le tailleur pied-de-poule ***cardigan est gris et blanc. Sa jupe est montée à grosses pinces. Sa manche à même. Sa blouse en ottoman blanc.***

[...]ALLI
[...]ICOTS
[...]ttina
[...]n SOIE
[...]PIERRE CHAR[...]
CHAMPS-ÉLYSÉE[...]

JACQUES GAUTIER
CREE ET VEND LES BIJOUX DE LA NOUVELLE VAGUE
36, rue Jacob - BAB. 36-58

minny
TRICOTS - PRET A PORTER
37, avenue Victor-Hugo
présente sa collection de
Printemps - Eté
du 1er au 12 mars à 15 heures

FEMMES PETITES
enfin des modèles créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
38 - 40 - 42
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

COLLECTION DE PRINTEMPS 1960
Raymonde LESCUR
125, R. DE SEVRES - FON. 87-63

Pierre
Clarence

vous propose
tous les jours à 15 h. 15
ses robes Tergal et laine,
ses manteaux de flanelle.

Une Collection exceptionnelle

9, rue Saint-Florentin
OPÉRA 09-88

ouvert le samedi toute la journée

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR...

mais votre transpiration, elle, a une odeur incommodante qui gêne votre entourage. Utilisez chaque jour, le stick désodorisant AÏDA, et cette odeur disparaît sans que soit stoppée votre transpiration, nécessaire à votre santé. AÏDA est précieux toute l'année et rend sûr de soi.

AÏDA est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

anne valérie
COUTURE SPORT

Collection de printemps

11, FAUBOURG-SAINT-HONORE

Apportez vos tissus...
SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
vous exécutera les dernières créations dans les plus brefs délais
•
Toutes retouches et transformations

Créé par DAIM-SPORT...

Ce tailleur en métis des Indes, très souple et léger, sera très agréable à porter pour les premiers beaux jours. Pouvant être réalisé dans de très nombreux coloris, il est en vente chez

anne valérie
11, *Faubourg-Saint-Honoré - PARIS*
ANJ. 94-00

lourds bijoux, boucles d'oreilles géantes, maquillage d'inspiration orientale, curieuses masses cylindriques sur la tête. Soit, sur des corps déféminisés, des têtes ultra-parées, qui apparaissent comme une sorte de parodie de la féminité.

Saint-Laurent a même posé des jupes du soir sur des pantalons collants et brodés de toréadors.

C'est de la haute fantaisie. Mais une fantaisie où s'exprime cet étrange mélange féminin-masculin qui teinte d'humour le climat de printemps.

Chez Cardin (voir page X), rien de semblable. Plutôt une impression de glissement, de robes qui tomberaient si l'aspérité de l'épaule ne les retenait.

Il faut noter dans sa collection, la plus hardie de la saison, une pointe lancée vers une silhouette totalement nouvelle, où des rondeurs surgissent soudain à la hauteur des hanches, tels des paniers Louis XV qui prendraient leur départ non pas à la taille, toujours ignorée, mais 10 ou 15 centimètres plus bas.

Six mois de réflexion

Nous ne verrons sans doute rien de semblable « dans la rue » cet été. Mais il n'est pas impossible que, mûrie par six mois de réflexion, cette ligne annonce la direction que prendra la mode d'hiver.

● La soie, plissée ou non, triomphe évidemment dans toutes les robes qui « bougent ». Et, pour la première fois, nous croyons savoir que la confection réussira à l'utiliser en restant dans des prix accessibles.

● Les couleurs, enfin, sont d'une finesse heureuse après les excès des printemps passés.

Empruntant à l'hiver sa palette (les marrons, les gris, les violets) en la rendant plus lumineuse, les fabricants de tissu ont réussi des merveilles qu'ils nomment « pain brûlé, glycine, mordoré, lie de vin ».

Givenchy présente même, pour la première fois sans doute dans une collection de printemps, deux-pièces et robes de shantung tête de nègre, accompagnés de blanc étincelant. Les imprimés sont rares, fondus, discrets.

Jolie mode ?... Drôle, en tout cas, et qui sera bien portée par toutes les femmes qui sont de leur temps, c'est-à-dire qui ne se prennent pas trop au sérieux.

(Dambier.)

De la mousseline mauve traitée à plat. (Lanvin-Castillo.)

MARTINE : Qui pourrait prétendre trouver une robe de soie naturelle écossaise, mais quel écossais, chic, élégant, discret, en soie sauvage, et puis, pourquoi vous dire tant de choses inutiles, venez la voir, vous repartirez avec, grandes et petites, en bleu parme, roy, or, olive, marine, et noir .... 195 NF

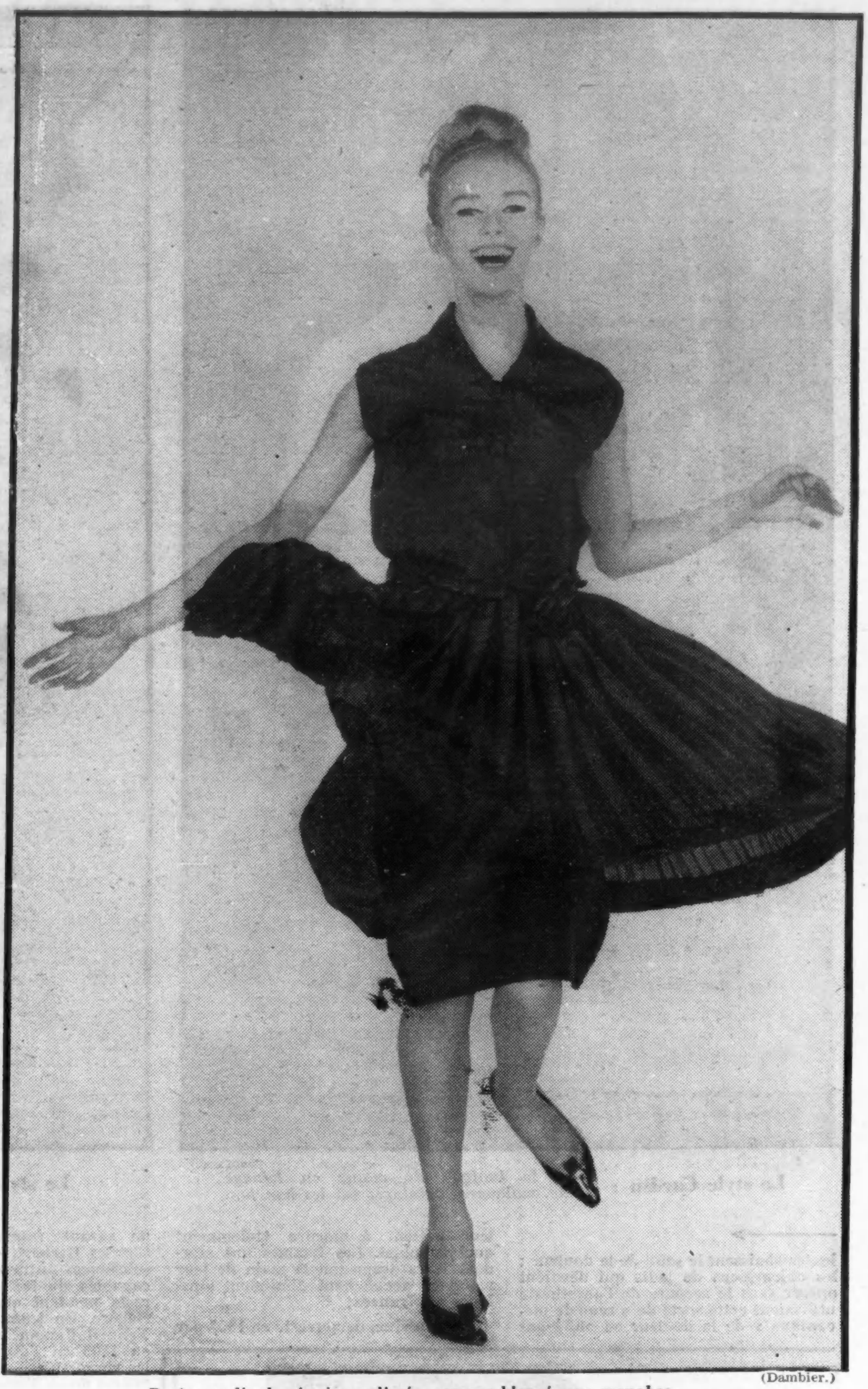
FRANÇAISE
31, rue François-Ier - PARIS (8e)
ELY. 02-86

SOPHIE SINCLAIR
29 RUE DE MIROMESNIL - PARIS 8e
TRAITEMENT CELLULITE
SOINS DU BUSTE
ESTHÉTIQUE DU VISAGE
OXYGÈNE - BRUNISSAGE
RENSEIGNEMENTS ANJou 73-28

Dans les collections les
PIERRES DE BOHEME
sont en vedette
★
Bijoux
JABLONEX
(Tchécoslovaquie)
à PARIS
126, r. du Ranelagh
★

Capuchon - illusion de J. C. BROSSEAU voilette tenante parsemée de PIERRES DE BOHÊME (chez ROGER et GALLET).
Collier en CRISTAL et PIERRES DE BOHÊME faisant harmonie

(Dambier.)
Du surah imprimé blanc, ocre et jaune, blousé et plissé de haut en bas. (Pierre Cardin.)



(Dambier.)
Du tussor lie de vin, jupe plissée, corsage blousé sans manches, rose à la ceinture. (Lanvin-Castillo.)

RECETTES

● CORDON BLEU

Pâté de saumon

1 boîte de saumon.
2 œufs.
Une béchamel épaisse.
Sel, poivre, câpres (facultatif).
Préparation : 25 minutes.
Cuisson : 1 heure 30 environ.

Vous égouttez le saumon, puis vous l'émiettez.

Vous faites une béchamel très épaisse dans laquelle vous incorporez les jaunes d'œufs, puis le saumon, puis les blancs battus en neige très ferme. Salez, poivrez et ajoutez les câpres.

Vous versez cette préparation dans un moule bien beurré et saupoudré de chapelure. Vous faites cuire à four modéré pendant environ une heure et demie. Servez chaud.

Ce plat peut également se manger froid. En ce cas, on le présente entouré et garni de rondelles de cornichons, de tomates, d'œufs durs, de feuilles de laitue et d'un peu de mayonnaise.

● CORDON BLANC

Croûtes aux noix

Une quinzaine de noix.
La moitié d'un fromage de chèvre.
1 cuillerée à bouche de marc.
2 cuillerées à bouche d'huile d'olive.
Du pain complet.
Préparation : 15 minutes.

Vous réduisez en poudre les noix et vous les mélangez, en travaillant à la fourchette, avec le fromage et l'huile, puis le marc. Vous devez prendre un fromage de chèvre assez mou (mais pas du fromage frais). Avec ce mélange, vous tartinez des tranches de pain complet. Vous pouvez servir avec l'apéritif, ou comme entrée, ou au cocktail.

SUZANNE et HENRIETTE.

SANTÉ

La douleur, cette inconnue

● *Elle a déjà son unité de mesure mais pas encore de remède idéal.*

UN excellent ouvrage de vulgarisation médicale écrit par des journalistes spécialisés (1) vient de paraître.

Il traite de plusieurs grands chapitres de la médecine : cœur, cancer, psychosomatique, etc., et d'un problème que tout le monde croit connaître, celui de la douleur.

Or c'est l'un des plus mal connus. En effet :

— il n'y a pas une, mais *des* douleurs (internes et externes, objectives et subjectives) sur la nature et le trajet desquelles (voies nerveuses, voies sympathiques) les physiologistes ne savent à peu près rien après deux cents ans de patientes investigations;

— on a quand même réussi à mesurer l'intensité de la souffrance humaine à partir d'une unité de base appelée : « dol ». Les douleurs de l'accouchement correspondent au nombre de dols le plus élevé, elles atteignent la limite de la tolérance ;

— les contractions musculaires vio-

→

(1) « Les Espoirs de la Médecine », par le groupe des sept (parmi lesquels notre collaboratrice Rosie Maurel), éditions du Centurion.

CHANTILLY
Tailleur en lainage
petits carreaux
Différents coloris

Prix spécial aux lectrices de « L'Express »

27.000 ou
270 NF

Jean VERAL
16, avenue de l'Opéra - PARIS
Tél. : OPE. 89-53

(Dambier.)

Le style Cardin : *C'est la tunique de moine en lainage blanc, mollement ceinturée sur les hanches.*

(Dambier.)

Le style Cardin : *C'est le tailleur, long, mastic, à hanches galbées sous la ceinture basse.*

lentes abaissent le seuil de la douleur : les chirurgiens de jadis qui devaient opérer sans le secours de l'anesthésie utilisaient cette sorte de « remède mécanique » de la douleur en obligeant leur patient à mordre violemment quelque objet. Les femmes qui mordent leurs draps (ou la main de leur mari) en accouchant diminuent ainsi leurs souffrances;

— l'aspirine, découverte en 1853 par un savant français de Strasbourg, Charles Gerhart, qui recherchait des substances antipyrétiques (c'est-à-dire capables de faire tomber la fièvre), resta pendant quarante ans sur une étagère. Un jeune chimiste allemand, Felix Hoffmann, la ressortit de l'oubli en 1893 en l'utilisant pour soulager les rhumatismes de son père. Les premières doses d'aspirine furent vendues en France en 1901 sous forme de sachets de poudre. Les cachets, plus maniables, firent leur apparition pendant la guerre 1914-1918;

— il a fallu soumettre des dizaines de milliers de rats blancs au supplice de la plaque chauffante avant de découvrir le 875ᵉ corps de la série des phénylpropilamines, qui devait devenir le fameux R 875 salué au début comme une « morphine inoffensive » par des louanges excessives, puis injustement décrié, et replacé aujourd'hui à sa juste valeur dans l'arsenal des substances analgésiques;

— les calmants puissants sont parfois une arme dangereuse en supprimant une douleur qui constitue une indication précieuse pour le médecin (un paysan faillit mourir d'une péritonite parce qu'on l'avait soulagé trop énergiquement d'un mal au ventre violent) ;

— enfin, en dépit de la longue liste des substances analgésiques, le remède idéal de la douleur n'existe pas. On peut conclure, avec René Leriche, que « la vraie thérapeutique de la douleur sortira, un jour, de la connaissance que nous avons acquise de ce qui n'est maintenant qu'un groupe d'inconnues ».

Dans la note et... économique ce petit tailleur en flanelle,
création SPORT-LUXE, 139 *NF chez* **elda**
48, CHAUSSEE-D'ANTIN • PARIS (9) • TRI. 13-07

extension du rayon Junior !
Renée St. Germain
SERA HEUREUSE DE VOUS PRÉSENTER
SA COLLECTION PRINTEMPS-ÉTÉ
193, Bd. St-Germain (7) TÉL: LIT. 23-13

UN DÉCOR A VOS MESURES

1. Les marionnettes de feutrine.

VIVRE *entre quatre murs*, tel est notre sort d'homme moderne ! Parvenu à l'âge adulte, il se voit obligé :

— 1° de trouver ces quatre murs;

— 2° de les rendre habitables.

Pour la première étape mieux vaut s'en remettre à la faveur des dieux, la seconde dépend du mérite des hommes. Elle s'appelle « installation » et nous met en présence de deux catégories d'individus :

— Les « conservateurs » accumulent entre leurs quatre murs tous les meubles ou objets obtenus par filiation, donation ou... acquisition.

— Les « progressistes » font à un décorateur spécialisé (d'avant-garde si possible), l'offrande de ces quatre murs. Cette offrande doit être totale et son auteur prêt à toutes les surprises artistiques ou... financières.

Le juste milieu

Entre ces deux extrêmes il existe toute une série d'individus bien équilibrés; ils n'ont envie ni de répéter les erreurs de leurs grand-mères ni de tenter la « grande aventure » que représente souvent la consultation d'un décorateur en vogue.

Le problème se posait, il y a quelques années, dans le domaine de la couture : beaucoup de femmes trouvaient les vêtements de confection trop ordinaires, mais ne pouvaient pas, d'autre part, s'habiller chez les grands couturiers. Le style « boutique » a été mis au point pour elles. Il connaît maintenant un succès légitime et incontesté.

Dans le même esprit, une galerie a eu l'idée de créer « un moyen terme » entre le marchand de meubles et la « haute décoration ».

De la petite cuillère aux grands ensembles

Dans la « boutique » couture on peut tout acheter, depuis le manteau du soir jusqu'au collier de haricots; dans cette galerie, on peut aussi tout se procurer : une assiette, un service de table, un luminaire, une bibliothèque, une installation, un équipement hôtelier, mais également *n'importe quel genre* de luminaire ou *n'importe quel format* de bibliothèque.

En effet, « La Porte ouverte » (1) ne « place pas des meubles », elle « meuble la place » dont vous dispose et elle la meuble en tenant compte :

— de vos besoins,

— de vos goûts,

— des règles générales de décoration, sans jamais chercher à imposer les éléments ou objets dont elle dispose en magasin.

En entrant dans la galerie, vous ne vous trouvez pas en présence d'un marchand mais d'un conseiller. Il va chercher, *avec vous*, le mobilier ou le décor dont vous avez envie et dont votre intérieur a besoin. Pour trouver la formule idéale, il ne dispose pas uniquement des modèles qui sont là dans la boutique, mais de plusieurs milliers de variantes qui existent sur le marché. Autrement dit, assis dans un fauteuil, vous allez assister à la présentation des formes et couleurs de notre temps.

Si vous vouliez réaliser matériellement ce tour d'horizon, c'est-à-dire s'il vous fallait courir *tous* les dépositaires afin d'avoir aussi totalement « la conscience tranquille » et la douce certitude d'« acheter en connaissance de cause », vous auriez besoin (d'après les statistiques) de consacrer des semaines à votre achat et de parcourir plusieurs centaines de kilomètres à travers Paris et sa banlieue.

— renouvellement (il n'existe pas de « catalogue complet » des objets en vente à la galerie).

Les décorateurs de « La Porte ouverte » peuvent donc se permettre de vous conseiller ce qu'ils n'ont pas en magasin.

● PAS DE MARQUES A IMPOSER.

Supposons que vous désiriez acheter un siège et qu'après avoir fait le tour du magasin avec le décorateur vous constatiez qu'aucun modèle ne convient exactement à ce dont vous avez besoin (ou envie...).

Cette petite promenade parmi les genres aura déjà permis à votre conseiller, de déterminer vos préférences. Il procédera ensuite avec vous à un échange de vues qui achèvera de « cerner le problème ».

Il n'y aura plus alors qu'à dénicher le « siège idéal ». La tâche sera relativement simple puisque « La Porte ouverte », qui n'est dépositaire d'aucune marque, peut vous les procurer toutes, et partant, celle qui vous convient le mieux à votre intérieur.

Autour d'un « mobile »

Bien choisir un meuble, c'est déjà « faire de la décoration ». C'est rechercher un élément pour l'intégrer à un ensemble déjà existant.

Mais le processus peut être inverse : « faire de la décoration » c'est aussi créer un ensemble *à partir* d'un élément.

Aussi vous pouvez arriver à « La Porte ouverte » en possédant le fauteuil, la table ou l'armoire de valeur autour desquels vous désirez créer une pièce ou simplement « un coin ».

A ce propos, les décorateurs de « La Porte ouverte », qui sont des gens avisés, ont découvert que le plus beau « mobile » autour duquel on peut bâtir un univers est certainement l'enfant. Ils se sont donc spécialisés dans les « coins » ou « pièces » d'enfants et ont prévu à leur intention une foule de solutions « astucieuses ». Ils en ont trouvé aussi (mais de plus « sérieuses ») pour équiper rationnellement le bureau de l'homme d'affaires ou le cabinet professionnel.

2. Ni « conservateur » ni « progressiste » ! un décor équilibré.

Un décorateur pas comme les autres

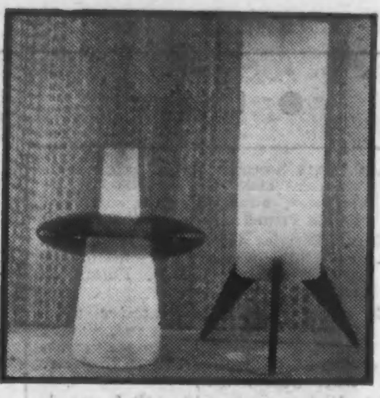
De toute évidence, s'en tenir à ce rôle de conseiller « honnête » représente, pour une entreprise commerciale, un véritable tour de force. Or, « La Porte ouverte » le réalise chaque jour. Comment y parvient-elle ?

● PAS DE STOCK A ÉCOULER. La plupart des magasins « suivent » un nombre limité de modèles ou établissent des ensembles standard qui constituent très vite un stock important.

Pour ne pas en arriver là, « La Porte ouverte » a décidé, dans ses choix, de tenir compte de trois impératifs :

— sélection (pièces uniques et de bon goût),

— exclusivité (beaucoup d'œuvres artisanales originales),



3. Les luminaires d'opaline.

4. Le pupitre a hauteur réglable.

Un « médecin de famille »

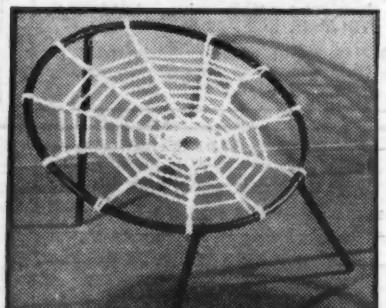
Dans chacun de ces exemples, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit de décorer une maison ou un appartement entier, la méthode employée est le *dialogue* entre le décorateur et son client.

A chaque étape du projet ou de la réalisation, le client, qui habitera le décor, intervient. Le conseiller en décoration fait ici penser à ces « médecins de famille » qui traitent des humains et non des « cas » décrits dans les manuels. C'est quelqu'un de facile à consulter et que l'on ne consulte pas une fois pour toutes. En effet, une installation n'est jamais terminée, elle se complète, elle se modifie.

Des problèmes nouveaux peuvent surgir quelques mois à peine après la pose du dernier rideau, que la famille grandisse ou « rapetisse ».

Même si votre famille ne subit pas de « transformations », vous pouvez être en proie à un besoin de changement si naturel à l'homme et... à la femme.

C'est encore « La Porte ouverte » qui pourra vous satisfaire, en vous proposant une foule d'idées et de cadeaux originaux, à portée... de votre main et de votre budget : bijoux artisanaux, ferronnerie, grès et céramiques, terres cuites, animaux en paille, tissages main, panneaux imprimés et tapisseries modernes d'Aubusson.



5. Le fauteuil « plan »

Quelques objets sélectionnés

- Couverts suédois inoxydables (Focus), la pièce : 9 N.F.
- Saladiers, coupes et plateaux d'olivier à partir de 25 N.F.
- Marionnettes de feutrine (modèles et coloris variés) : 25 N.F. (Photo 1).
- Etagères-créneaux en métal laqué : 48 N.F.
- Luminaires opaline et bois laqué : 65 N.F. et 167 N.F. (Photo 3.)
- Pupitre d'enfant à hauteur réglable chêne et dessus plastique, plusieurs coloris : 280 N.F. (Photo 4.)
- Fauteuil et table « plan » escamotable : 85 N.F. pièce. (Photo 5.)
- Fauteuil « Relax », positions multiples, latex et jersey nylon : 860 N.F.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par LA PORTE OUVERTE 201, rue Saint-Honoré, Paris

(1) 201, rue Saint-Honoré, Paris. Tél. : RIC. 94-00.

A voir, à écouter

théâtre

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoeff. (*Alliance Française.*)

Erik XIV : les débuts de Daniel Gélin au T.N.P. dans une pièce historique de Strindberg. (*T.N.P. Palais de Chaillot.*)

Gout de miel : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Long voyage au bout de la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Marigny.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

cinéma

Etoiles : l'amour impossible d'une Juive grecque et d'un sous-officier allemand. Un des plus beaux films venus de l'Est depuis la guerre. (Voir page 37). (*Raimu*; ELY. 38-91.)

Normandie-Niémen : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Paris*, ELY. 53-99 ; *Wepler-Pathé*, EUR. 50-70.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma. (*Pagode*, INV. 12-15 ; *Avenue*, ELY. 49-34.)

Les Etoiles de midi : l'amour de la montagne. (*Biarritz*, ELY. 42-33 ; *Rotonde*, MED. 08-22.)

Le Bel Age : un rêve éveillé de Pierre Kast, où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Le dernier train de Gun-Hill : pour les amateurs de westerns. (*Elysées-Cinéma*, BAL. 37-90.)

Pickpocket : le dernier Bresson, encore plus dépouillé. Pas pour les amateurs de westerns. (*Agriculteurs*, TRI. 96-48.)

Come back Africa : vécue sous nos yeux, la tragique condition des noirs d'Afrique du Sud. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04.)

Une Leçon d'Amour : un Bergman 1954. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin*, OPE. 81-50.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Reflets*, GAL. 99-91.)

La Mort aux trousses : du bâtiment de l'O. N. U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock. (*Cinéac Ternes*, WAG. 24-50.)

Geneviève : un vieux tacot irrésistible, et surtout Kay Kendall. (*Mac-Mahon*, *ETO*. 24-81.)

Une Cadillac en or massif : pour Judy Holliday. (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

Sept ans de réflexion : Marilyn Monroe. (*Quartier Latin*, DAN. 61-70.)

Vous ne l'emporterez pas avec vous : un Capra de la bonne époque. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

Les Raisins de la colère : d'après le roman de Steinbeck, un John Ford sur les migrations paysannes au temps de la Dépression. (*Celtic*, *OPE*. 47-62.)

Les Nibelungen : le classique de Fritz Lang. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

Volpone : du bon théâtre filmé d'avant guerre, avec Louis Jouvet, Harry Baur et d'autres. (*Champollion*, ODE. 51-60.)

télévision

Jeudi 3 mars a 21 h. 35 : « On juge dans mon quartier », émission nouvelle de Pierre Dac et Fernand Pouey. Musique de Jean Wiener. Réalisation : Albert Riéra.

Vendredi 4 mars a 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », une émission de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Igor Barrère.

Vendredi 4 mars a 22 h. 5 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais. Réalisation Jean-Paul Sassy.

Samedi 5 mars : Pierre Tchernia propose :
A 20 h. 35 : « La Boîte à sel ».
A 21 h. 15 : « Pour solde de tout compte », une pièce de Louis Pauwels.

Dimanche 6 mars a 20 h. 35 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif, commentée par Claude Darget.

Dimanche 6 mars a 20 h. 55 : « En votre âme et conscience », une émission de Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Claude Barma. Réalisation : Jean Prat. « L'affaire Célestine Doudet », une étrange institutrice qui fut au service de la reine Victoria et finit en Cour d'assises.

Lundi 7 mars a 20 h. 35: « Les joies de la vie de Raymond Devos ». Henri Spade a réuni Félix Leclerc, René-Louis Lafforgue, Ricet Barrier, etc. Réalisation : Guy Lesertisseur.

Lundi 7 mars a 21 h. 50 : « En direct de », une émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou, consacrée aux glandes endocrines.

Mardi 8 mars a 20 h. 35 : « Trésor Party », une comédie de Bernard Régnier. De l'humour (et un titre presque) anglais, avec Jean-Roger Caussimon, Denise Grey, Guy Bedos, Marie-Blanche Vergnes, etc. Réal. : Jean-Christophe Averty.

Mardi 8 mars a 22 h. 5 : « Musique pour vous ». Lucienne Bernadac reçoit deux jeunes virtuoses : Thérèse Chanteau, pianiste, et Manoug Parikian, violoniste. Manoug Parikian, qui joue sur un stradivarius (fabriqué en 1689), interprétera des œuvres de Mozart, Kreisler, Paganini et Schubert.

Mercredi 9 mars a 21 h. 35 : « Nikita Krouchtchev ». Frédéric Rossif présente « M. K. » aux téléspectateurs français à travers des documents filmés et des témoignages. Participeront à cette émission : MM. Boussac, Emile Faure, etc. Le commentaire sera assuré par Serge Groussard.

expositions

L'art graphique de la Chine : aux sources et à l'avant-garde de l'art contemporain. (*Huguette Bérès, 25, quai Voltaire.*)

Paysages fantastiques : Marie-Laure, André Poujet et d'Orgeix présentent trois aspects d'une Chine lunaire, électronique et atomique. (*La Cour d'Ingres*, 17 *bis, quai Voltaire*).

Adam : l'œuvre gravé et quelques sculptures typiques d'un grand sculpteur contemporain. (*Musée des Arts décoratifs*, 107, *rue de Rivoli. Jusqu'au* 6 *mars.*)

Antagonismes : deux cents toiles toutes fraîches cueillies dans les jardins de la peinture « extrême-actuelle ». (*Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 6 mars.*)

Art populaire russe : les subtiles rusticités d'un peuple slave au XIX[e] siècle. (*Musée Pédagogique, 29, rue d'Ulm.*)

L'air et l'eau : comment les peintres d'aujourd'hui se « débrouillent » pour exprimer des sensations visuellement inexprimables. (*Galerie Saint-Augustin, 122, bd Haussmann.*)

Aldine : tragique beauté du néant qui « néante ». (*Galerie de Suffren, 61 bis, avenue de Suffren.*)

Christian Bérard : pour ne pas oublier qu'il fut *aussi* un peintre. (*Pont des Arts, 6, rue Bonaparte.*)

Berghauer : l'histoire d'un naufrage qui, d'après Henri Lefèbvre, finira bien. (*Haut-Pavé, 39, quai de Montebello.*)

Buffet : des oiseaux dédaigneux et quelques femmes désolées. (*David et Garnier, 6, av. Matignon.*)

Dufour : une étape dans une œuvre en plein mouvement. (*Pierre Loeb, 2, rue des Beaux-Arts.*)

Ferro : de terribles et passionnantes « mécamorphoses ». Génie certain de l'angoisse méta-mécaphysique. (*Achdjian, 10, rue de Miromesnil.*)

Gauguin : près de deux cents toiles, gravures, dessins et sculptures. De grandes œuvres et beaucoup de surprises. (*Charpentier, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré, jusqu'au* 10 *mars.*)

Van Gogh : une manifestation exceptionnelle, à ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann.*)

Kassak : un des pionniers de l'art vivant enfin remis au premier rang. (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

Marfaing : des lavis très bien présentés : Marfaing est actuellement un des rares peintres véritables de la nouvelle vague romantico-informelle. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

concerts

Lundi 7 mars a 21 h. : Pierre Dervaux dirige l'Orchestre National. En soliste : le grand violoniste soviétique David Oïstrakh dans trois concertos (Mozart, Prokofiev, Tchaïkovsky) (*Palais de Chaillot.*)

Mardi 8 mars a 21 h. : l'organiste sarrois Paul Schneider et la chorale de Marie-Schutz de Kaiserslautern (Allemagne) interpréteront des œuvres de Bach, Palestrina, etc. Entrée gratuite (quête au profit d'un camp de personnes déplacées) (*Eglise Saint-Médard.*)

Mercredi 9 mars a 21 h. : de Mozart à Webern, un programme éclectique de sonates pour piano et violon interprétées par l'excellente équipe Lee-Makanowitzky. (*Salle Gaveau.*)

Dimanche 13 mars a 17 h. 45 : en première audition, la Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de Maurice Le Roux, interprète une œuvre de... Mozart : la « Sérénade en ré majeur pour quatre petits orchestres ». (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

occasions

Je propose

- **Manteau skunks**, taille 44, parfait état, 800 N.F. AUT. 20-51, le matin.
- **Une paire de fauteuils** époque « Régence » cannage à réparer. 1.400 N.F. Hecht, 2, rue Gervex, Paris (17[e]), escalier 13, 1[er] étage droite, tél. GAL. 65-20.
- **Moto Puch** 175 SV fin 55, 4 vitesses, bon état, 20.000 km, 1.000 N.F. Thesmar. SUF. 09-81.
- **Matelas** et sommier Simmons, type Quiétude, état neuf, lampadaire salon. ANJ. 90-36.

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE DE PARIS
14, place François-I[er] - ELY. 82-20
MANGUIN
PEINTURES, PASTELS, AQUARELLES, DESSINS

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6[e]) - ODE. 66-75
F. LÉGER
PEINTURES 1920-1955
Du 1[er] au 31 mars

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8[e])
MUSIC

Le CLUB DU TABLEAU
14, rue des Beaux-Arts - ODE. 38-64
vous offre chaque année une œuvre d'avenir
Distribution 1959 jusqu'au 10 mars
Exposition du Grand Prix 1960
Du 12 au 27 mars

LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain
TERRY HAAS
ŒUVRE GRAVE

Galerie ARDAIL-CASTRO
93, rue de Seine - ODE. 66-78
JACQUES DUTIL
BRETAGNE - PEINTURES - DESSINS

Galerie DE VENTADOUR
9, rue des Beaux-Arts (VI[e])
Gilles MURIQUE
Jusqu'au 12 mars

Galerie CHARDIN
36, rue de Seine
J. LAMAZERE
2 au 16 mars

Galerie Paul FACCHETTI
17, rue de Lille
JEAN REVOL

PEINTRES DU XX[e] SIECLE
Directeur L. AYMONIER
162, boulevard Haussmann - WAG. 35-69
EXPOSITION
MACLET
Prolongée jusqu'au 7 mars

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université
BONI
Du 5 au 23 mars

GALERIE VENDOME
PALUÉ
1[er] au 19 mars
12, RUE DE LA PAIX

Galerie DI MEO
12, rue des Beaux-Arts (VI[e]) - ODE. 10-98
NOLOT
Du 2 au 29 mars

MODERNA MUSEET. STOCKHOLM
JACQUES VILLON
RETROSPEKTIV

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré
EXPOSITION
Cent œuvres de GAUGUIN
Clôture définitive le 24 mars

Galerie ARNAUD
34, rue du Four (6[e])
FEITO
PEINTURES - MARS

GALERIE DU COLISEE
40, rue du Colisée
GAVREL
4 au 23 mars

GALERIE BUCHER 9 ter, bd Montparnasse-6[e]
PAGAVA

NOUVEAUX PEINTRES
présentés par René DROUIN
VERNISSAGE LE 3 MARS 17 HEURES
GALERIE DES QUATRE-SAISONS
59, rue de Grenelle - BAB. 03-12

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA - F. FIEDLER

Les Trois Dimensions
Galerie Durand-Ruel
37, avenue de Friedland
Du 5 au 22 mars

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
Bernard DUFOUR
PEINTURES ET DESSINS VENITIENS
Du 26 février au 20 mars

(Suite de la page 14)

le premier n'accepte pas les 12 %, il sera cassé. »

Regard tendre et lumineux, bouche sensuelle, front autoritaire, Leclerc (qui est fils de colonel et ancien séminariste) passe sans avertissement de la douceur enjouée au ton de commandement. Ceux qui s'attendent à trouver un épicier, un « primaire », partent stupéfaits. Tel ce grossiste en chaussures qui vient de proposer l'application de la formule Leclerc à sa branche :

« *Je prendrai* 18 % *de marge,* dit le grossiste. *Bien entendu, vous m'assurez l'exclusivité dans ma ville.* »

Où passe la différence ?

Réponse de Leclerc :

« *Premièrement, vous n'aurez pas l'exclusivité; deuxièmement, vous prendrez 12 %, et troisièmement, vous accepterez le contrôle syndical. Réfléchissez et revenez me voir.* »

Le premier « Centre Leclerc » de la chaussure vient d'ouvrir, cette semaine aussi, à Brest.

Les conséquences et les réactions seront d'autant plus spectaculaires, cette fois, que le mouvement s'accélère. La France compte 100.000 commerces de textile et d'habillement. Une enquête remontant à 1954 révèle, pour les 87.000 commerces de détail indépendants, un chiffre d'affaires annuel de 10 millions en moyenne.

Mais si l'on se reporte aux déclarations fiscales de 1956, on ne trouve que 4,3 millions de chiffre d'affaires déclaré par magasin et un bénéfice net déclaré de 470.000 francs (le minimum imposable). Où est passée la différence entre 10 millions de vente (soit 3 à 4 millions de bénéfice brut) et 4,3 millions de chiffre d'affaires déclaré ? La question intéresse au plus haut point le fisc et les producteurs.

Une autre enquête, due à l'I.N.S.E.E., révèle que la France ne compte que 300 habitants par commerce de textile (grands magasins inclus) contre 555 en Grande-Bretagne et 700 en Allemagne ou en Suède. Cette prolifération, source de marges élevées (on vend peu, donc cher), s'explique-t-elle, comme on le prétend souvent, par la géographie ? C'est difficilement soutenable.

Car les commerces villageois, qui vivent péniblement avec leurs 35 % de marge, ne sont pas si nombreux : on en compte un pour 725 habitants dans le Loir-et-Cher, un pour 600 dans les Charentes, un pour 865 dans la Haute-Marne. En revanche, Paris compte un commerce textile pour 174 habitants, Roubaix-Tourcoing un pour 170 et l'ensemble des villes de plus de 200.000 habitants, un pour 263 en moyenne.

Cette prolifération de commerces *urbains*, chers et pauvres, est devenue absurde. Si elle résulte en partie de l'ancien morcellement de l'industrie en une multitude de petits ateliers, la concentration des fabrications, la production de masse (hâtée par l'apparition des fibres synthétiques) d'articles de large diffusion doivent fatalement chasser la diversification extrême des goûts et la densité des boutiques. Celle-ci ne bénéficie plus guère qu'aux grands magasins : les petits détaillants, contraints par leur nombre à prendre chacun une marge élevée, assurent une rente aux grands magasins qui prennent, sur des articles à grande diffusion, des marges identiques, voire plus fortes encore.

Histoire d'une chemise

Une enquête de la Direction des Prix (faite en 1954) est édifiante à cet égard :

Voici par exemple une chemise d'homme. Son prix de revient (taxes comprises) est de 964 francs (dont 158 de salaires). Le fabricant, prenant 15 % de bénéfice brut, la vend 1.107 au grand magasin, ou 1.163 francs (avec bénéfice brut de 19 %, les frais étant plus élevés) au petit détaillant. Le grand magasin répercute-t-il la différence de 56 francs et prend-il une marge plus réduite ? Nullement : le petit détaillant, révèle cette enquête officielle de la Direction des Prix, prend, pour l'exemple étudié, une marge de 27,5 %, ce qui donne un prix de vente de 1.610 francs. Le grand magasin vend au même prix, après avoir pris une marge de 32,5 %, et les « Prisunic » vendent légèrement moins cher, mais prennent toujours, avec 30,5 %, une marge plus forte que le détaillant indépendant.

(Charpentier.)

M. EDOUARD LECLERC, LE RÉNOVATEUR.
« *Je ne joue qu'à coup sûr* ».

Bref, « les petits profitent aux gros ». Et on est frappé de constater que la marge de bénéfice brut de ceux-ci représente, à elle seule, plus de trois fois le salaire de l'ouvrière qui a cousu la chemise.

La situation est plus nette encore dans le secteur chaussure. On y trouve 11.000 commerçants indépendants. Ils vendent en moyenne 66 paires par semaine. La modicité de ce chiffre peut expliquer que leur marge commerciale soit la plus élevée d'Europe: 28 à 40 %.

Le progrès destructeur

Mais à côté des 11.000 indépendants « chers et pauvres », voici 1.000 succursalistes, dont les magasins sont exploités par des fabricants. Ces commerces intégrés, assurant le circuit le plus court, vendent, eux, 340 paires par semaine en moyenne. Achetant et distribuant par fortes quantités, ils devraient, en bonne logique, prendre une marge moindre. Est-ce le cas ? Nullement. L'inverse au contraire n'est pas rare : c'est le détaillant, souvent, qui « solde » en permanence pour survivre, alors que le succursaliste est une importante source de bénéfices pour la maison mère.

On peut donc prédire sans grands risques que le commerce de la chaussure, lui aussi — après une bataille sans doute avec les succursalistes — succombera sous sa forme actuelle devant l'offensive des Leclerc.

Pour le moment, celle-ci fait fonction de révélateur : elle lève le voile sur des pratiques et des marges commerciales qui jusqu'ici étaient pudiquement cachées au public, et cela plus encore dans l'intérêt des gros que des petits.

A mesure qu'elle s'étendra, la méthode Leclerc agira en profondeur, de deux manières :

1) Elle tendra à créer, à côté du commerce traditionnel, un « circuit de distribution de masse ». Avec son assortiment et ses services limités, ce circuit sera, à certains égards, le « circuit du pauvre » : il fera pénétrer, dans les couches les moins favorisées, des quantités accrues de produits difficilement abordables, jusqu'ici, en raison des marges commerciales dont ils étaient grevés. Il ne s'agira pas nécessairement des produits les plus frustes, l'exemple des centres textiles parisiens le prouve ; mais il s'agira toujours de produits à grande diffusion, comme les articles dits « utility » dans la Grande-Bretagne travailliste des années d'après guerre.

Ce circuit, contrôlé, comme il commence à l'être localement, par des militants syndicaux, voisinera avec le « circuit du riche », offrant un choix et surtout des services supérieurs. Tant que la moitié environ des salariés (sans parler des agriculteurs) gagneront moins de 50.000 francs par mois, le circuit type Leclerc conservera sa justification sociale. Car il est absurde de vouloir imposer à ceux-ci, au nom de la « qualité du service commercial », des raffinements dont le coût met les produits hors de prix, pour des millions d'acheteurs virtuels.

2) Le second effet du système Leclerc sera d'encourager la production de masse (donc une certaine concentration et rationalisation industrielles) qui se heurte actuellement au goulot d'étranglement d'un appareil commercial surchargé. La contraction et l'allégement de cet appareil sont souhaités par la plupart des économistes. Mais comment reclassera-t-on les commerçants devenus excédentaires ?

C'est le problème qui se posera demain, dans les communes peu peuplées, notamment, où l'exode rural et l'insuffisance des débouchés de main-d'œuvre ont concentré 300.000 commerces sans justification économique. L'âge moyen de ces commerçants est nettement supérieur à la cinquantaine. La retraite anticipée, déjà envisagée pour les vieux agriculteurs, pourrait l'être, si besoin est, pour les commerçants acculés, incapables de se reconvertir.

« *La grande faute du capitalisme moderne,* écrit Alfred Sauvy, *c'est la distribution. Il faut ici être révolutionnaire. Malheureusement, les initiatives privées généreuses, hardies, efficaces comme celles de Leclerc, sont peu encouragées et même brimées. Non seulement le mur corporatif les freine par le refus de vendre* (*illégal*), *mais l'inertie des autorités* (*préfets et ministère*) *joue dans le même sens. Le progrès est toujours destructeur de quelque chose. Ces destructions ne peuvent se guérir que par d'autres progrès.* »

La destruction est enfin commencée dans le commerce français. Et, avec elle, le progrès.

MICHEL BOSQUET.

A PARTIR DE VENDREDI

Libération
Le Quotidien républicain de Paris

un grand reportage de Jacques DEROGY
et Albert-Paul LENTIN

MOSCOU A L'HEURE DE PARIS

L'U.R.S.S.
que vous ne connaissiez pas

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *Politique, théâtre et cinéma, en tête — Ouida, cette Françoise Sagan du XIX^e siècle — De Gaulle et la poésie — Deux universitaires.*

« SECRETS D'ETAT », que nos lecteurs connaissent bien pour en avoir lu d'importants extraits, vient ce mois-ci en tête de la liste des best-sellers. Depuis le début de la saison, c'est la seconde fois qu'un livre politique bat tous ses concurrents littéraires : les « Mémoires » du général de Gaulle avaient déjà occupé la première place vers la fin de l'année dernière, avant la distribution des prix qui a permis au « Dernier des Justes » d'André Schwarz-Bart de faire une carrière exceptionnelle.

La seconde place, elle aussi, est occupée par une œuvre non romanesque : « Les Séquestrés d'Altona » de Jean-Paul Sartre connaissent un succès considérable non seulement en province (où la pièce n'a pas encore été jouée) mais aussi à Paris où les lecteurs ont voulu, semble-t-il, confronter le texte à leurs souvenirs (voir l'entretien avec J.-P. Sartre, page 29).

On remarquera également l'influence du cinéma qui met brusquement au premier plan de l'actualité, grâce à Audrey Hepburn, « Au risque de se perdre » de Katherine Hulme.

Une réédition, celle des « Mémoires » d'Albert Schweitzer, deux livres politiques partagent la liste d'honneur avec deux romans étrangers et deux romans français.

LES SUCCÈS DE FÉVRIER

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de février :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classement de janvier
1	J.-R. Tournoux	*Secrets d'Etat*	Plon	7^e
2	J.-P. Sartre	*Les Séquestrés d'Altona*	Gallimard	
3	Tomasi di Lampedusa.	*Le Guépard*	Le Seuil	2^e
4	André Schwarz-Bart ..	*Le Dernier des Justes*	Le Seuil	3^e
5	Katherine Hulme	*Au risque de se perdre*	Stock	
6	D^r Schweitzer	*Ma Vie et mes Pensées*	Albin Michel	
7	Lawrence Durrell	*Mountolive*	Corrêa	5^e
8	Jacques Fauvet	*La IV^e République*	Fayard	4^e
9	Michel Butor	*Degrés*	Gallimard	
10	Ducasse, Meyer, Perreux	*Vie et Mort des Français*	Hachette	

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des libraires suivants : Paris : Au Chariot d'Or, 14 bis, avenue Bosquet. — Cidini, 43, avenue Secrétan. — Max-Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe. — Flammarion, 25, boulevard des Italiens — Galignani, 224, rue de Rivoli. — Gallimard, 15, boulevard Raspail. — Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — Lettre Ouverte, 213, rue de la Convention. — Robert Marin 18, boulevard Haussmann. — Presses Universitaires de France, 49, bd Saint-Michel. — Tschann, 84, boulevard du Montparnasse. — Courbevoie : Tilmont et C°, 102, rue de Colombes. — Bordeaux : A l'Ecritoire d'Or, 60, cours G.-Clemenceau — Mollat, 15, rue Vital-Carles. — Grenoble : Librairie de l'Université, 2, square des Postes — Lille : Le Furet du Nord, 11 et 13, place du Général-de-Gaulle. — Lyon : L. Demortière, 8, place Bellecour. — La Proue, 15, rue Childebert. — Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem. — Foch, 11, rue Foch — Rennes : Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche. — Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du Général-Foy. — Plaine, 27, avenue de la Libération. — Strasbourg : Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange. — Toulouse : Castela, 20, place du Capitole. — Tours : Terre des Hommes, 4, avenue de Grammont.

LE prix Paul-Pelliot, le prix universitaire le plus important, a été décerné cette année par un jury où figurent Gaston Bachelard, François Perroux, Julien Cain, etc., à deux professeurs de la Sorbonne qui y enseignent des disciplines fort différentes.

Pierre George qui a obtenu cette distinction pour l'ensemble de son œuvre est géographe, tandis qu'André Chastel, critique d'art du « Monde », occupe la chaire d'histoire de l'art moderne. Il vient de publier un livre capital, «Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique », véritable synthèse de nos connaissances actuelles sur l'art de la Renaissance et de ses rapports avec l'évolution intellectuelle de l'époque.

★

QUI connaît aujourd'hui le nom de Ouida ? On aurait pu croire pourtant que cette Sagan victorienne qui naquit le 1^er janvier 1839, dont le premier roman, écrit à vingt-deux ans, connut un énorme succès (et fut aussitôt acheté par l'éditeur allemand Tauchnitz, inventeur du « pocket-book »), ainsi que les *quarante-cinq autres* qui suivirent, avait acquis le droit à l'immortalité...

L'une de ses compatriotes, Monica Sterling, auteur de plusieurs romans (dont « Les Dames à la licorne » et « La Belle inutile ») et de nombreuses nouvelles parues dans « Elle » et « Marie-Claire », s'est efforcée de réparer cette injustice en écrivant la biographie de Ouida, « Les Inventions du cœur », qui paraît cette semaine dans la collection « Horizons libres », de Fayard.

« *J'ai lu par hasard l'un de ses livres,* me dit Monica Sterling, une mince et gracieuse jeune femme à l'accent anglais légèrement chantant, *que j'ai trouvé à la fois absurde et très bon. Puis, j'ai lu tous les autres et j'ai été de plus en plus fascinée. C'était une femme de talent avec des lueurs de génie, et d'une énorme vitalité. De dix-huit à vingt ans, elle écrivit pour des revues deux longues nouvelles par mois, plus quarante-six romans, deux volumes d'essais où elle fait preuve d'une grande sûreté de jugement* (c'est elle qui a découvert Georges Darian, dont Pauvert a publié « Le Voleur » il y a quelques années) *et d'innombrables articles...* (elle collabora pendant vingt ans à « La Revue des Deux-Mondes »...)

Ce qui semble le plus extraordinaire chez Ouida, c'était sa faculté de décrire des pays qu'elle n'avait jamais visités et des événements politiques qu'elle n'avait jamais vécus. Dans son premier roman (« Tenu en servitude »), dont le héros est un officier de cavalerie, elle parle de la guerre de Crimée avec un réalisme incroyable à une époque où les slogans des bureaux de recrutement faisaient foi : « *...sous des ciels sans pitié, les hommes et leurs officiers partageaient un sort commun, plus mal vêtus que des mendiants, plus négligés que des chevaux de cabs...* ». Dans d'autres romans, elle décrira la guerre des Boers (qu'elle désapprouve), la vie de la Légion française en Algérie, et même la vie en Russie (grâce aux récits de réfugiés qu'elle connut à Florence où elle passa la plus grande partie de sa vie). Enfin, son livre « Une commune villageoise », qui dépeint la vie misérable des paysans italiens, créera un véritable scandale politique. Il lui vaudra aussi l'admiration de Ruskin qui déclare : « *Il n'y a probablement personne de plus exploité que les paysans de la Toscane et de la Romagne. Ce qu'ils pensent, comment ils vivent... ceux qui ne connaissent pas l'Italie feront bien de l'apprendre, s'ils peuvent en supporter le pénible récit, en lisant le roman photographique de Ouida : « Une commune villageoise »*.

« *J'entends une phrase, elle m'éclaire sur le reste* », disait Ouida. Et c'est là son secret. A vingt-huit ans, elle scandalisait Londres en donnant des dîners pour hommes seuls (la plupart militaires) et leur disait ensuite : « *Et maintenant, fumez et buvez, faites comme si je n'étais pas là, parlez comme si vous étiez dans votre fumoir* ».

Mais l'œuvre de Ouida est aussi d'un romanesque échevelé et parfois absurde, tout comme le fut sa vie, traversée de passions malheureuses. Elle mourut célibataire (et peut-être vieille fille) à soixante-neuf ans, à Viareggio, dans la misère et les dettes, après avoir gagné 50 millions par an.

★

« IL *est à vous, ce petit chien ? Il n'est pas nain mais il sera petit, notez. En tout cas, il est très sociable et accueille bien son monde...* » — « *Vous n'êtes pas libre vendredi à l'Interallié ?* » — « *L'esthéticienne a perdu son père, j'ai dû interrompre mon traitement* ». Non, ce n'est pas en cauchemar que je me trouvais au milieu de vieilles dames trop fardées, de vieux messieurs gourmés et de ratés d'âge moyen, assis sur cinq rangées de chaises au milieu du bric-à-brac de l'énorme studio du peintre Fabiano — sorte de Domergue exotique — pour écouter Criticus (Marcel Berger) parler du « Salut », de Charles de Gaulle.

Auteur du « Style au microscope » (Calmann-Lévy, 1949) où il « *reconstituait (ou détruisait) la valeur humaine et littéraire de l'auteur* » en disséquant la première page de l'un de ses livres, Criticus continue d'appliquer la méthode qui l'a rendu (presque) célèbre, au cours de séances hebdomadaires réservées à un public d'initiés (participation : 3 N.F. par personne).

Hélas ! le maître a bien déçu ses fidèles, la semaine dernière. Il a eu beau dire que l'auteur emploie des épithètes souvent vagues, que certaines tournures ne sont pas pures grammaticalement (mais admissibles), que les mots « impressionner » et « inlassablement » ne sont pas aimés des puristes, son admiration devint évidente lorsqu'il s'écria : « *C'est du Tacite !* », à propos de la notation par laquelle de Gaulle clôt le chapitre de son entrevue avec Staline : « *Il s'était remis à manger* ».

Or, le public de Criticus ne vient pas du tout pour le plaisir de découvrir des beautés, mais pour celui de fouiller dans les faiblesses.

Aussitôt, la voix de la femme du général Mast (ancien résident en Tunisie) s'éleva : « *Il y a des redites très fréquentes, des détails qui manquent, trop d'adverbes* : « *ce chef humainement seul* » (appréciation de de Gaulle sur Staline) *aurait été moins lourd que* « *ce chef humainement tout seul...* ». Un des « ratés d'âge moyen » regretta que l'on n'ait pas « *disséqué* » *les passages de la fin* « *où de Gaulle fait de la poésie tout à fait grotesque, un devoir de seconde* ».

Bref, après des reproches voilés et des serrements de main sans conviction, Criticus a dû se sentir « humainement tout seul » dans l'admiration qu'il porte au style de celui qu'il appelle « un monsieur ».

ANNE-MARIE DE VILAINE

DELTEIL
FRANÇOIS D'ASSISE
FLAMMARION et CLUB DU LIVRE CHRÉTIEN

PEARL BUCK
Le Maître de l'aube
roman
PEARL BUCK face au drame de ce temps : la bombe atomique
STOCK

COMMUNISME du CHRIST par JEAN CONSTANTIN
L'auteur développe la théorie évolutionniste de Teilhard de Chardin. De son analyse du Nouveau Testament il ressort que Paul a sciemment déformé l'enseignement révolutionnaire du Christ et que l'Eglise, poursuivant ces déformations, est devenue le principal ennemi de la Démocratie.
ED. FISCHBACHER, 33, rue de Seine
C.C.P. 187-17 Paris - 6 NF port compris

« QUE SAIS-JE? » l'université chez soi
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE 900 titres en librairie - 2 NF

ENTRETIEN

De « La Nausée » aux « Séquestrés »

● *« Au nom de quoi luttez-vous, pour quels objectifs précis ? » Jean-Paul Sartre répond aux jeunes.*

« LES SEQUESTRES D'ALTONA » ont dépassé déjà cent représentations au théâtre de la Renaissance. La publication de la pièce (voir notre liste de best-sellers du mois page 28) *connaît également un succès rare pour une œuvre théâtrale. « Les Cahiers libres de la jeunesse », nouvelle et sympathique revue, publiée par des étudiants et lycéens, membres authentiques de la génération de la « nouvelle vague » contient dans son premier numéro un long entretien avec Jean-Paul Sartre sur les problèmes dramatiques, philosophiques et politiques qui se posent à l'écrivain contemporain. Avec l'aurisation de cette revue, nous en donnons ici de très larges extraits.*

Jacques-Alain MILLER. — Tout votre théâtre pose le problème de l'acteur, c'est-à-dire qu'il vous rend conscient que tout homme est un acteur, et tout acteur est un homme. D'après vous, quelles sont les conséquences de cette situation pour vos interprètes ? Cela leur permet-il de coïncider avec leur personnage, ou cela les oblige-t-il à s'en éloigner ?

JEAN-PAUL SARTRE. — Cela dépend un peu. A mon sens, ils doivent prendre un certain recul vis-à-vis de leurs personnages, ils doivent être réflexifs, ne jamais coïncider, ne jamais se confondre avec le héros. Il est bon que l'acteur se sente acteur. Mais certains acteurs, même très bons, se donnent tout entiers, et lorsqu'ils jouent, sont en train de croire à ce qu'ils jouent. Ils *vivent* leurs rôles. Ils oublient que le théâtre, ce n'est jamais la vie. D'autres, au contraire, sentent qu'ils jouent un autre personnage qu'eux-mêmes, se sentent acteurs. En ce qui concerne mes pièces, il y a deux interprètes qui correspondent parfaitement à ce que je souhaite, qui aient toujours su donner cette dimension : l'un est Vitold, l'autre Reggiani.

J.-A. M. — Cette conception de l'acteur débouche sur votre philosophie.

SARTRE. — J'ai toujours soutenu qu'il était très difficile de distinguer le rôle de la fonction et de la qualité. Dans « L'Etre et le Néant », j'ai expliqué qu'être un garçon de café, c'était jouer à l'être, que les deux ne se distinguaient pas. Il n'y a pas de comportement qui ne soit en même temps un jeu, qui ne comporte des éléments ludiques. Même pour les plus sérieux, les peintres. Dans la mesure où ils choisissent leurs couleurs, leurs marchands de couleurs, dans la mesure où ils ont des habitudes pour peindre, ils jouent, ils essaient de réaliser ce qu'ils ne seront jamais, des peintres.

J.-A. M. — Ce problème est au centre de « Kean ». Mais il apparaît également dans « Les Mains sales » et dans « Le Diable et le Bon Dieu », pour Hugo et pour Goetz. Quant à Frantz, ses spectateurs, ce sont les Crabes ?...

SARTRE. — Naturellement. Les Crabes sont son premier public. Et Frantz est toujours de mauvaise foi vis-à-vis d'eux. Il ne leur dit jamais la vérité. Lorsqu'il s'avoue à lui-même son passé, lorsqu'il se confesse qu'il a effectivement torturé, les Crabes ne sont jamais là. Il se cache d'eux, il tente de leur apparaître autre qu'il n'est en réalité. Il ruse, il feinte avec eux.

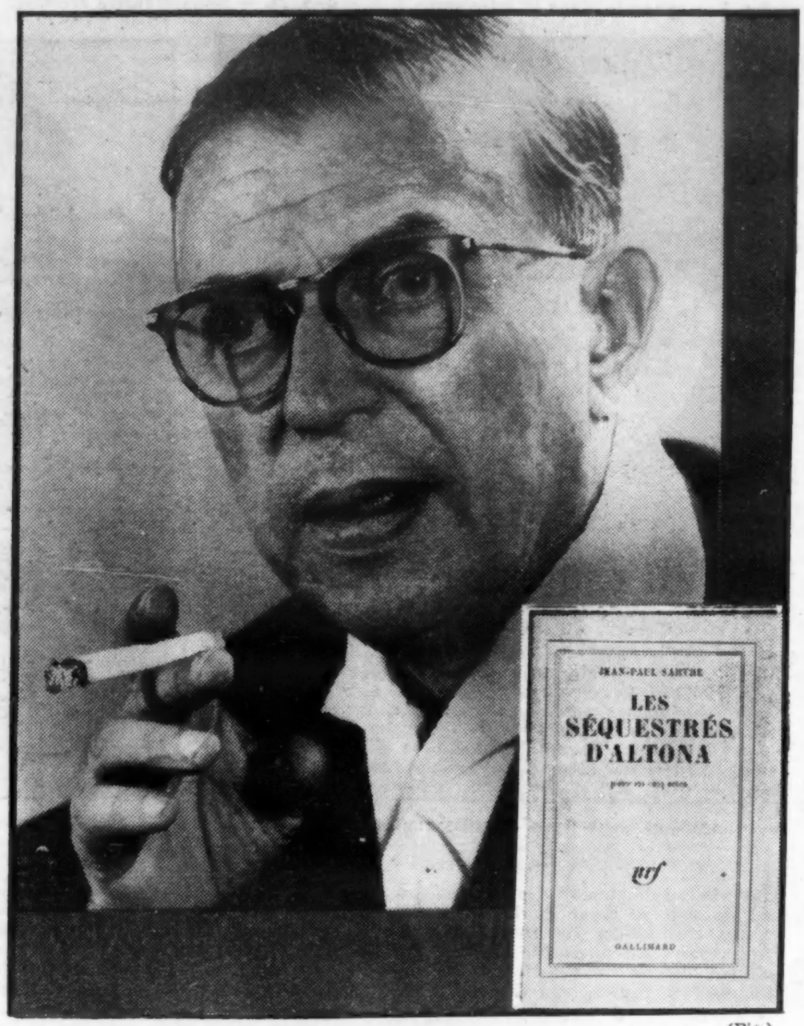
J.-A. M. — Un autre élément de votre théâtre, c'est le ton shakespearien, surtout dans « Le Diable et le Bon Dieu » et « Les Séquestrés ». Ne pensez-vous pas que l'échec devant la critique de « Morts sans sépulture » et de « Nekrassov » est dû au fait que vous avez négligé de mêler le dramatique et le comique ?

SARTRE. — Je vais vous parler franchement : en ce qui concerne « Morts sans sépulture », je crois simplement que c'est une pièce manquée. En gros, j'ai traité un sujet qui ne donnait aucune possibilité de respiration : le sort des victimes était absolument défini d'avance, personne ne pouvait supposer qu'ils parleraient, donc, pas de suspense, comme on dit aujourd'hui. Je mettais en scène des gens au destin clairement marqué. Il y a deux possibilités au théâtre : celle de subir et celle d'échapper. Les cartes étaient déjà sur la table. C'est une pièce très sombre, sans surprise. Il aurait mieux valu en faire un roman ou un film. La critique a mal accueilli cette pièce, elle avait raison.

J.-A. M. — Et « Nekrassov » ?...

SARTRE. — Une pièce à demi manquée. Il aurait fallu centrer sur le journal, et non sur l'escroc qui n'est pas intéressant en soi. Il aurait mieux valu le montrer pris dans l'engrenage du journal. Mais ce n'est pas seulement pour cela que la critique a jugé la pièce mauvaise. J'attaquais la presse, la presse a contre-attaqué. Réaction tout à fait normale. Je ne sais pas ce qui se serait passé si le deuxième acte avait été comme le premier. Ce n'est donc pas parce que l'une, « Nekrassov », a un genre uniquement dramatique, et l'autre, « Morts sans sépulture », un genre uniquement comique, que la critique a mal accueilli la pièce.

J.-A. M. — Votre théâtre était très schématique au début. Dans « Les Mouches », Oreste représente le Droit, la Raison, le Néant, qui perturbe l'ordre établi. Tandis que Frantz est bien plus doux, plus solide, plus humain, plus complexe aussi. Que représente-t-il ?



(Pic.)

JEAN-PAUL SARTRE.
« Toutes les méthodes sont des truquages. »

SARTRE. — Ce que vous dites d'Oreste est juste. Pour Frantz, il faut le comprendre à partir du fait qu'il a torturé pendant la guerre, sur le front russe. Il a le caractère d'un protestant, avec une conscience exigeante, qui réagit contre les actes qu'il a commis à un moment donné et qu'il ne peut plus supporter. Ainsi, il y a contradiction entre son passé et sa conscience puritaine. Je crains fort que chacun de nous ne soit ainsi. Finalement, tous nous avons vécu une histoire violente, nous, c'est-à-dire les gens de mon âge. J'ai vécu deux guerres, l'occupation, tous les conflits où la France a été entraînée, l'antagonisme des deux blocs. De l'ensemble de cette histoire violente, nous devons considérer que nous sommes tous responsables. Chacun de nous, ne serait-ce qu'à un degré très léger, car nous avons blâmé cette violence, chacun de nous est responsable de cette violence. Elle a eu lieu malgré nous, et nous avons été entraînés. Nous sommes qualifiés par elle. C'est dans ce sens que Frantz représente un homme de quarante-cinquante-cinq ans. Je suis né en 1905.

J.-A. M. — Mais pour nous, qui sommes nés pendant ou après la guerre ?...

SARTRE. — Frantz sera sans doute moins compris de ce point de vue par des jeunes gens, car vous n'avez pas déjà vécu ce passé. Ce sont vos parents qui l'ont eu. C'est cela la grosse différence avec Oreste : ici, il n'y a pas de conclusion. Les « Séquestrés » ne sont pas une pièce positive, mais négative.

J.-A. M. — Je crois que l'on peut se représenter votre théâtre, du moins « Les Mouches », « Le Diable » et « Les Séquestrés » comme une illustration de la caverne de Platon. Oreste, Goetz, Frantz, tous les trois font l'expérience du monde. Après des épreuves difficiles, ils parviennent à la conscience de leur liberté. A ce moment, leurs conduites divergent. Oreste joue la belle âme et ne rentre pas dans la caverne, Goetz choisit de lutter pour et avec les hommes, tandis que Frantz se tue.

SARTRE. — Je ne dis pas bien sûr qu'il faut se tuer ! Le seul héros positif est Goetz (« Le Diable et le bon Dieu »), parce qu'il rentre dans le monde pour y aider de sa propre expérience, de ce qu'il a compris. Mais il se refuse à y entrer comme quelqu'un qui éclairerait les autres, qui aurait une nature d'élite, qui bénéficierait d'une expérience d'élite.

Platon était un aristocrate. La véritable expérience du monde de la liberté, c'est de connaître qu'il n'y a pas d'aristocratie, qu'il y a des situations différentes et des gens qui font plus ou moins bon usage de leur liberté ! Avant que la guerre n'éclate, Goetz voulait qu'elle n'ait pas lieu. Quand il comprend que la guerre est voulue par la majorité des hommes, il accepte d'être chef, et c'est par humilité. Il ne s'agit pour lui que d'une fonction, celle de général. C'est pour moi l'idée même de ce que doit être un chef politique et social, un homme puissant par la masse, qui incarne la masse, qui sort de la masse. Il n'y a pas d'aristocratie, il y a seulement des fonctions.

Quant à Frantz, c'est différent. Il ne faut pas le prendre comme exemple, il est plutôt descriptif, négatif. J'ai voulu montrer qu'il y avait en chacun de nous une contradiction entre les actes de violence et certaines aspirations morales qui nous ont été données en même temps.

J.-A. M. — La littérature est-elle pour vous un moyen de vous libérer des conditions matérielles, ou une manière d'entrer dans le monde ?

SARTRE. — Je n'ai *jamais* compris la littérature que comme une participation au monde. Si elle s'en évade, elle n'a plus d'intérêt. On m'a souvent reproché de me limiter par une littérature engagée. Si elle n'est pas *tout*, la littérature n'est rien. Il faut qu'elle puisse en toutes occasions, et selon ses conditions propres qui sont distinctes, témoigner de tout. Donc, pas de littérature dégagée, mais profondément dans le monde.

J.-A. M. — Pourtant le « Some of these days » de « La Nausée » ressemble fort à la petite phrase de Vinteuil, chez Proust.

SARTRE. — Cela, c'était tout à fait au début, avant la guerre. J'ai beaucoup évolué depuis. Mes expériences →

Les ARABES d'hier à demain
PAR JACQUES BERQUE
Professeur au Collège de France
Coll. "Esprit" SEUIL

MICHEL BUTOR
DEGRÉS
"S'il y a dans le roman français d'aujourd'hui un jeune écrivain de grande classe, c'est lui."
ANDRÉ ROUSSEAUX
(le Figaro littéraire)
nrf

sont devenues de plus en plus sociales à partir de la mobilisation.

J.-A. M. — Pourriez-vous préciser l'influence qu'a eue Kafka sur vous ?

SARTRE. — Elle a été considérable, je ne puis dire dans quelle mesure, surtout au début. Ce qui nous sépare, c'est son côté profondément religieux et mystique. Kafka est intégré à une communauté juive, et, en même temps, il est en contradiction avec elle. Notre situation en France n'est pas la même : l'intégration y est beaucoup plus souple. Il faut savoir quels étaient les rapports de Kafka avec la communauté, avec la mystique, avec son père. La contradiction d'un individu profondément intégré ne peut être la nôtre : la société française est beaucoup moins entière que cette communauté de juifs tchèques.

J.-A. M. — Vous avez écrit, il y a une dizaine d'années, un article qui démolissait Mauriac au nom du roman américain et qui concluait : « M. Mauriac n'est pas un romancier ». Maintenez-vous cette affirmation ?

SARTRE. — Je crois que je serai plus souple aujourd'hui, en pensant que la qualité essentielle du roman doit être de passionner, d'intéresser, et je serai beaucoup moins vétilleux sur les méthodes. C'est parce que je me suis aperçu que toutes les méthodes sont des truquages, y compris les méthodes américaines. On s'arrange toujours pour dire ce que l'on pense, au lecteur, et l'auteur est toujours présent. Le truquage américain est plus subtil, mais il existe. Ceci dit, je pense que cela n'est pas la meilleure méthode pour faire un bon roman que de se manifester soi-même trop visiblement. Si je devais récrire « Les Chemins de la Liberté », j'essayerais de présenter chaque personnage sans commentaires, sans montrer mes sentiments.

J.-A. M. — Ceci n'est pas valable dans l'absolu, puisque Mme de La Fayette...

SARTRE. — Bien sûr. Les méthodes traduisent d'une manière ou d'une autre les principes d'une époque. Il est certain qu'à une époque où le souverain incarnait Dieu lui-même et avait une vision absolue de ses sujets, l'idée d'*une* vérité doit être exprimée dans le roman. Mme de La Fayette écrit du point de vue de Dieu et du souverain. Dans les mêmes conditions, l'architecture était conditionnée par cela. A Versailles, toutes les pièces sont en enfilade, de manière que le souverain puisse tout embrasser du regard. Ce n'est qu'une croyance comme une autre, une théocratie absolue. Il n'y a pas de vérité absolue. L'Histoire est si brouillée qu'il n'y a pas de références absolues, à moins d'être communiste ou croyant. Ce qui était valable à Versailles ne l'est pas ici. C'est l'existence de Dieu pour Mauriac qui fait qu'il peut prendre un point de vue absolu. Pour moi, Dieu n'existe pas. Aussi...

J.-A. M. — Qu'est-ce que la justice pour vous ? Oreste ne reconnait ni celle des hommes ni celle des dieux. Alors ?

SARTRE. — On ne peut pas s'évader d'une société comme la nôtre. Il n'existe aucune marque absolue qui permette de juger que la magistrature représente la justice, et les accusés l'injustice. Ainsi regardée, la justice n'est qu'une forme protectrice de la société. La vraie justice, on ne peut pas la définir aujourd'hui. La définir, c'est tomber dans l'injustice. Mais d'un autre côté, je ne suis pas sûr que la notion de justice soit indispensable à la société. Je suppose qu'elle vient elle-même d'une vieille couche théologique. Si vous n'avez pas de Dieu, elle n'a plus de sens, sauf comme protection contre une certaine catégorie d'individus. La notion de justice est vraiment inutile.

J.-A. M. — Parlons donc de l'Action. Pour qui, pourquoi un acte devient-il geste ?

SARTRE. — Un acte devient geste lorsqu'il est en lui-même frappé d'inefficacité. Par exemple, si je suis enfermé dans une prison et si je frappe sur la porte pour sortir, c'est un geste. Si j'appelle le gardien dans une espèce de crise, c'est un peu geste. Les gestes sont des actes incomplets. Un acte doit obtenir une fin. S'il ne se définit que comme représentation, une sorte de danse, un ballet, il n'est plus que geste. C'est une chose qui arrive constamment aux actes. Par exemple, dans la lutte sportive : le but de chacun des adversaires est de réduire l'acte de l'autre à un geste, c'est-à-dire de faire faire à l'adversaire un ensemble d'actes qui n'aient aucune signification. Hugo n'a jamais fait d'actes, sauf de tuer. Mais il n'a pas tué pour des raisons politiques, ni parce que son parti l'en avait chargé. Il a tué réellement parce qu'il était jaloux, parce qu'il y a eu explosion. Ce n'était donc pas un acte. Lorsqu'une star de cinéma parle, sourit, se meut, ses attitudes ne sont pas destinées qu'aux photographes. Elles ont perdu leurs significations.

Dans l'acte, il y a une vérité qui n'existe pas dans le geste. Genet raconte l'histoire du beau jeune homme qui s'habillait. Lorsqu'il s'aperçut qu'on le regardait, il continua et son acte devint geste. Il y a une littérature en gestes et une littérature en actes. La littérature en gestes ne fait de mal à personne, ne fâche, ne blesse personn. Le geste est une caricature de l'acte.

J.-A. M. — C'est donc la Raison qui fait l'acte ?

SARTRE. — Oui.

J.-A. M. — Vous dites dans « Les communistes et la paix » que vous justifiez les communistes à partir de vos principes et non des leurs. Est-ce à dire que vous justifiez leur conduite dans l'immédiateté, comme action directe et efficace ?

SARTRE. — L'immédiateté n'est pas en jeu quand vous justifiez une conduite communiste. On ne peut pas dire : « Je suis anticommuniste, mais les communistes ont raison de faire telle action. » Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'au nom d'une doctrine relativement tronquée, les communistes entreprennent une action qui a un objectif que l'on peut approuver au nom d'une action qui reprend l'ensemble des manques qui sont à la base et qui les comble. Il y a à l'intérieur du marxisme des lacunes. Je pense qu'une philosophie de l'existence doit les surmonter à condition de prendre en considération la primauté du matériel.

J.-A. M. — Selon Maurice Merleau-Ponty, vous n'êtes pas dialecticien parce que votre dialectique est celle de l'Etre et du Néant et non celle d'un être et d'un autre être, et que pour vous l'action des communistes consiste à « faire être ce qui n'est pas ».

SARTRE. — Inutile de dire que je ne suis pas d'accord avec l'interprétation de Merleau-Ponty. Il est évident que le rôle du parti communiste est de donner une forme de groupe actif au prolétariat. Ce qui ne veut pas dire qu'il le fasse toujours et bien, mais que c'est cela son but. Le fait d'appartenir au prolétariat pour deux individus différents, l'un habitant Paris et l'autre Marseille, ne signifie pas qu'ils aient des rapports, mais ils sont le même produit d'une société, tous les deux. Et ces deux produits peuvent être reliés dans le temps. Le rôle du P.C., c'est de faire en sorte que ces deux hommes se trouvent reliés dans un organisme, c'est de transformer le classe-masse en classe-organe.

J.-A. M. — Puisque vous repoussez l'interprétation de Merleau-Ponty, quel est donc pour vous le « vrai problème » de la dialectique, celui dont vous traiterez dans votre « Critique de la Raison dialectique » ?

SARTRE. — Le problème de la dialectique pour moi est celui de la totalisation. Y a-t-il des vérités en Histoire ou *une* vérité ? Si l'Histoire doit avoir une seule vérité, si nous sommes obligés de tout mettre en liaison synthétique, si je comprends n'importe quel fait, nous pouvons parler d'une vérité historique. Il y a dialectique si l'Histoire est une totalisation, si à chaque instant des faits humains sont rattachés entre eux, de sorte que chacun d'eux est, à sa manière, l'ensemble des choses. A mon avis, tous les faits accidentels, telle notre rencontre, expriment une totalité. Et vous le voyez d'ailleurs par nos différentes questions qui mettent en cause la classe ouvrière et le capitalisme. Il y a donc dans cette rencontre quelque chose de plus qu'un étudiant venu voir un écrivain.

J.-A. M. — Au nom de quoi lutterez-vous, pour quels objectifs précis ?

SARTRE. — Au nom de deux principes qui vont ensemble : primo, personne ne peut être libre si tout le monde ne l'est pas ; secundo, je lutterai pour l'amélioration du niveau de vie et des conditions de travail. La liberté, non pas métaphysique, mais pratique, est conditionnée par les protéines. La vie sera humaine à partir du jour où tout le monde pourra manger à sa faim et tout homme pourra exercer son métier dans les conditions qui lui conviennent. Je lutterai non seulement pour un niveau de vie amélioré, mais aussi pour des conditions de vie démocratiques pour chacun, pour la libération de tous les exploités, de tous les opprimés.

J.-A. M. — Croyez-vous à l'efficacité de ces actes, à une efficacité qui les empêcherait de se dégrader en gestes ?

SARTRE. — Sur ce point, je serai très pessimiste. Je pense en fait que cette efficacité ne peut être jamais que d'empêcher le pire. Je veux dire que si dans une société d'exploitation et d'oppression, dans sa forme politique, une dictature, tout le monde apparait consentant, il faut qu'il y ait des écrivains pour témoigner de la vie de ceux qui ne sont pas consentants : c'est alors que le pire est évité.

(Bernand.)
PIERRE BRASSEUR DANS « LE DIABLE ET LE BON DIEU »

(Pic.)
SERGE REGGIANI DANS « LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA »

« Ils vivent dans leurs rôles. »

SPECIAL
FRANCE URSS magazine
KHROUCHTCHEV
● SA VIE ● SA JOURNEE
52 pages de photos et documents inédits
En vente partout : 1 NF
Les deux derniers numéros contre 1 NF en timbres à « FRANCE-U.R.S.S. MAGAZINE » 8 (3), rue de la Vrillière - PARIS (1er)

PRIX COMBAT 1960

RENE DE OBALDIA
LE CENTENAIRE
PLON

JOURNAL

Les Goncourt

● ***Ils mettent l'œil à la pâte, mais pas la main.***

En 1892, alors que Jules Verne lance dans la littérature des sous-marins et des fusées, un autre écrivain se sent vieillir entre la gastronomie, des bibelots, la vie parisienne et l'amertume : le célibataire Edmond de Goncourt rédige ses dernières volontés. Désignant comme exécuteurs testamentaires Léon Hennique et Alphonse Daudet, il fonde une Académie, un prix, et exige que certain « Journal de la vie littéraire » soit confié à la Bibliothèque Nationale pour n'être publié que vingt ans après sa mort. Forte d'une loi l'autorisant à ne pas communiquer d'écrits « contraires à l'ordre public », la Nationale ne devait lâcher le manuscrit (c'est-à-dire en permettre la photocopie) qu'en 1946. Longtemps tiraillé entre les héritiers Daudet et l'Académie Goncourt, le « Journal » paraît aujourd'hui sous les auspices de cette dernière, texte intégral, établi et annoté intelligemment par M. Robert Ricatte (1). Edmond de Goncourt avait donc bien fait d'évoquer dans son testament son « maître » le duc de Saint-Simon, dont les mémoires restèrent séquestrés de 1755 à 1819.

Le « Journal des Goncourt » était une vieille connaissance. Seul l'enfer demeurait secret, où l'on trouve des damnés en robe de chambre, des flammes de fiel, des chaudrons et des grils *littéraires*.

Cette sacrée vérité

Les Goncourt ont eu vingt ans de gémellité (le mot est d'Edmond) affective, mondaine, créatrice. En 1870, quand le cadet sombre dans l'abrutissement et meurt à quarante ans, l'aîné prend sa place à la table où, chaque soir, depuis vingt ans, s'élaborait le « Journal ». Jules était espiègle, fantasque, charmeur. Edmond est misanthrope. D'anecdotique et vivace, cet agenda à reculons devient morose, pathétique, pointilleux, tout en prenant une certaine grandeur. Jules excellait dans le portrait : voici Baudelaire en style d'eau-forte, et Gavarni, et Flaubert venant mugir à ses deux amis son « roman carthaginois ». Jules confiait aussi au « Journal » des élans de poésie, de rêverie. Le domaine d'Edmond ce serait plutôt la pourriture sacrée des fromages nobles. Il prend la barre du « Journal » au moment où Bazaine capitule à Sedan. Errant dans Paris bloqué, il verra un boucher des beaux quartiers proposer à ses clientes des bas morceaux d'éléphant : la trompe, les pieds. Il peint l'« année terrible » à la manière de Meissonier. Bien sûr, il déteste les Communards. En ces temps de marché noir, de terreur et de sursauts populaires, il tient le journal d'un bourgeois de Paris.

Il le tient bien. Installé dans le souvenir d'un frère avec qui il écrivit « Germinie Lacerteux », « Renée Mauperin », « La fille Elisa », il tire du cercueil le sabre de leur père (le commandant Huot de Goncourt) pour défendre un esthétisme de choc, une préciosité virile, sans se douter que son « Journal », avec sa minutie descriptive, ses coups bas, son lyrisme hépatique, sera son meilleur roman naturaliste. Mais qu'est-ce que le naturalisme ? Un angélisme refoulé : par peur de Lamartine, on frappe au ventre ; on passe le « peuple » au microscope ; on va se documenter sur le terrain. Passés du journalisme à la petite histoire, puis de celle-ci au roman, les frères Goncourt sont persuadés qu'il y a d'un côté l'esprit, de l'autre la nature, qui se voit, et qu'on doit donc décrire. Le malheur est qu'ils la regardent avec des yeux accoutumés aux chatoiements, l'écoutent avec des oreilles faites pour entendre crisser des soieries. « La littérature inaugurée par Flaubert et par les Goncourt pourrait, il me semble, se définir ainsi : une étude rigoureuse de la nature dans une prose parlant la langue des vers », écrit naïvement Edmond. Proust devait démontrer, cinquante ans plus tard, que les mots ne sont jamais les choses... Et avant lui Mallarmé, que précisément on traite de « roublard » dans les milieux fréquentés par Edmond.

(1) Quatre volumes, aux éditions Fasquelle- Flammarion. 5.000 p. 195 NF.

Détonnant XIXe siècle : la France fermente, Voltaire et Rousseau vieillissent dans la même cuve, un empereur caresse des idées républicaines, Mme Bovary est coincée entre le bœuf et le boudoir, entre « La mare au diable » et « Les liaisons », car sous le grand œil de Michelet la campagne émigre vers l'industrie naissante des villes et les citadins se hasardent aux pâturages. Les écrivains suivent le mouvement, s'arrachent l'âme du corps, recherchent le senti, descendent dans la mine pour écrire « Germinal », vont en Orient chercher des narguilés, des soleils rouges et des maladies vénériennes.

Celui qui voit mourir

Les Goncourt, eux, sont plus discrets ; ils mettent l'œil à la pâte, mais pas la main. Ils adorent le talon rouge, la conversation, la sauce nappant le turbot. Ce sont en outre des bourreaux de travail. Des bœufs en attelage. Deux bénédictins boulevardiers à leurs heures. Le naturalisme est leur institution, dont Edmond se fera le Boileau. C'est à Paris même qu'ils trouvent leur élément, et leur gibier. « Le « Journal » est une rafle gigantesque », écrit avec raison Bernard Frank. Car *ils* y sont tous : « un savant du nom de Pasteur », la princesse Mathilde, forte femme férue d'élites, qui aura régulièrement Goncourt à sa table, Aurélien Scholl, Hugo, Flaubert, Clemenceau, Michelet, et « ce petit crevard » de Paul Bourget. Chaque soir, Edmond établit ou complète une fiche : un peu de Chamfort, un peu de Saint-Simon, un peu de Rabelais. Il a ramené son butin humain de chez Brébant, du Café Riche, d'un théâtre... Le flot naturaliste emporte les bécasses flambées, les duels, les femmes servies sur canapé, les complexes sexuels des bons amis.

Car le « Journal » est un Musée Grévin dont la cire coule. Peu de profils, mais beaucoup de chairs fatiguées, rongées par le temps de Paris. De Balzac à Proust, on dirait qu'en tout romancier français important sommeille un médecin qui note des symptômes : maladies de Flaubert, de Zola, de Daudet. L'amour aussi est clinique. On couche. La femme se réduit à un mot bref. Et la littérature a l'air d'être une lutte entre la vaste infection humaine et ces antibiotiques que sont les mots artistement agencés, les épithètes rares. En 1895, des figures à la Goya se dessineront à la table du banquet où l'on fête la légion d'honneur d'Edmond, et ses « noces d'or avec la littérature ». Un an plus tard, le « grand initiateur » mourra, lui qui avait vu mourir son frère Jules, Sainte-Beuve, Hugo... Le brasier naturaliste devient cendre. La fameuse société des Cinq (Goncourt, Zola, Daudet, Flaubert Tourguéniev), que Goncourt réunissait chez lui le dimanche et qu'il décrit souvent comme une bande de vieux lurons en difficulté avec leurs glandes, descend au tombeau. « La mort fait terriblement le vide autour de moi », écrit ce vieil Athos des Lettres qui a perdu ses trois mousquetaires. Les tranches de vie se dessèchent, les phrases « criantes de vérité » se sclérosent; la vitrine de musée n'est pas loin. Goncourt nous montre des hommes de plume sortis de leur coquille, promenant leurs corps maladifs ou sanguins sous la lumière rose du *foukousa* qui éclaire les murs rouges du *Grenier*, dans le fameux hôtel louis-philippart du 53, boulevard de Montmorency.

« *Je suis trop mangé par le bibelot* », avoue Edmond. Projeté hors de la tradition religieuse, familiale, culturelle, ne croyant à rien sinon au livre et aux feux de la rampe, réfugié dans le culte de la console Louis XV et du bol à thé japonais, ce curieux homme nous dépeint mieux que quiconque *l'âge ingrat* du XIXe siècle : l'époque où il a peur de devenir le XXe.

Moi, le venin

Le Livre de Poche sauve « L'Assommoir ». Flaubert a pu entrer dans la Culture. Mais « Germinie Lacerteux » reste sur le sable. Jules l'avait craint. Edmond le sait : on leur a volé le brevet d'invention. « *Ah ! si Dostoïevsky était signé Goncourt !* » s'écrie-t-il avec rage. Aussi Edmond a-t-il une bête noire : l'ami Zola, « cette machine graissée pour une besogne industrielle » (mot remarquable ; Zola avait compris qu'il fallait faire concurrence au Creusot). l'écrivain aux centaines de milliers d'exemplaires, le nouveau riche qui s'entoure de meubles laids et prendra

→

RJ

LE *nouveau* NOUVEAU MONDE

1. L'Elite au pouvoir - Les syndicats ouvriers

On a longtemps identifié l'Américain-type à un homme sans préjugés puisque sans réelle tradition, capable de traiter la politique avec le même pragmatisme désinvolte qu'une affaire commerciale et jouissant, par conséquent, d'une audace et d'une adaptabilité exceptionnelles. Mais à la hardiesse, à l'indépendance des grands pionniers a succédé l'uniformité d'une génération de « managers », de techniciens et de gros industriels soucieux de se conformer à un type d'Américain efficace, « bien tranquille ». A l'intérieur des affaires privées comme des affaires d'Etat, un haut fonctionnariat routinier s'est peu à peu créé. Trouvant appui auprès de l'armée dont certains brillants généraux truffent les conseils d'administration, comme auprès des politiciens démocrates et républicains, ces fonctionnaires respectables, inadaptés à l'évolution du reste du monde, ont conduit les U.S.A. à un niveau de vie intérieur élevé mais qui aujourd'hui paralyse l'énergie, l'esprit d'invention, la liberté d'initiative. Par ailleurs, combien de flottements, d'échecs diplomatiques ne leur sont-ils pas imputables ?

Ce pays où 40 % de la population ne vote pas est à la veille d'une irrésistible transformation : les syndicats, les noirs et les intellectuels, jusqu'ici écartés du pouvoir, ne vont-ils pas, en se créant la place qui leur revient et en gagnant ces 40 % de suffrages en réserve, bouleverser le sens de la politique internationale des U.S.A. ? L'Amérique d'aujourd'hui va devoir compter parmi ses éléments directeurs ceux qui, jusqu'ici, avaient été tenus à l'écart.

Sans aller jusqu'à la conclusion de Daniel Guérin : « L'Amérique de demain sera socialiste ou elle ne sera pas », Claude Julien, spécialiste au « Monde » de la politique américaine analyse LE *nouveau* NOUVEAU MONDE dont le premier tome vient de sortir en librairie et dont le second volume paraîtra, dans deux mois, la profondeur, les origines et les conséquences prévisibles de la nouvelle orientation dans laquelle s'engage le peuple américain

RJ

UN SAUT DANS LE SOLEIL, *tel est le titre du second roman de Paul Grégor. Il fera vivre au lecteur deux heures hallucinantes, envoûtantes et tragiques. Au 12e étage d'un gratte-ciel, à Copacabana, une belle et inquiétante créature immobilisée par une injection de curare attend que les deux hommes qui fouillent son appartement la jettent par la fenêtre. Le désir, qu'immobilisée et toute à leur merci, elle leur inspire, suffira-t-il à la sauver ?*

ECRIRE, C'EST AIMER

Annabel, avec son nouveau roman L'AMOUR QUOTIDIEN, remet l'amour conjugal à la mode. Ce dernier portrait de l'auteur par son mari, le peintre Bernard Buffet, ne porte-t-il pas la marque de la douceur derrière la vigueur du trait.

RJ

Après les carnets de Marie-Chantal, voici les aventures de SOPHIE RIPAILLE. Tout le monde a adopté l'insupportable et cocasse Marie-Chantal que la verve sarcastique de Jacques Chazot a imaginée. Or voici qu'une nouvelle création de l'humoriste du Tout-Paris, la délicieuse Sophie Ripaille, fait son entrée en librairie. C'est dans les coulisses des petits théâtres, loin des décors élégants où s'épanouissait l'extravagance de Marie-Chantal, parmi ceux qui ne seront jamais des vedettes, que se déroulent ces nouveaux Malheurs de Sophie.

RJ

LA VRAIE GAZETTE D'ADRIENNE MONNIER

L'œuvre essentielle d'Adrienne Monnier a été publiée il y a quelques années sous le titre LES GAZETTES dans la collection « Lettres Nouvelles » que dirige Maurice Nadeau. Propos subtils et réfléchis, mordants et pleins de loyauté intellectuelle. L'ami de Gide, Fargue, Rilke et Valéry nous a laissé un document exceptionnellement vivant qu'on relit toujours avec un plaisir renouvelé.

RJ

AVANT LES INCAS

Un notable péruvien désireux d'établir sa résidence d'été sur une de ces collines artificielles » qui parsèment la plaine côtière de son pays, fit venir un bull-dozer pour aplanir le terrain. Pourquoi choisir une colline au milieu d'une plaine pour l'aplanir ensuite ? La science doit beaucoup à ce genre de lubies. En effet, ces tertres à demi-ensevelis sous un sable livide recouvraient des chambres mortuaires où reposaient ligotés dans leur réseau rituel de bandelettes, des momies, seuls vestiges d'une civilisation pré-inca jusqu'ici absolument insoupçonnée. Les voyageurs bien connus, Simone et Roger Waisbard, dont on a déjà pu lire dans la collection « Sciences et Voyages » MON VENEZUELA, FEERIE PERUVIENNE, MIRAGES ET INDIENS DE LA SELVA, ont été les témoins de l'événement et ont participé par la suite à toutes les recherches et à toutes les fouilles qui furent méthodiquement organisées sur les lieux et au centre des autres pyramides oubliées.

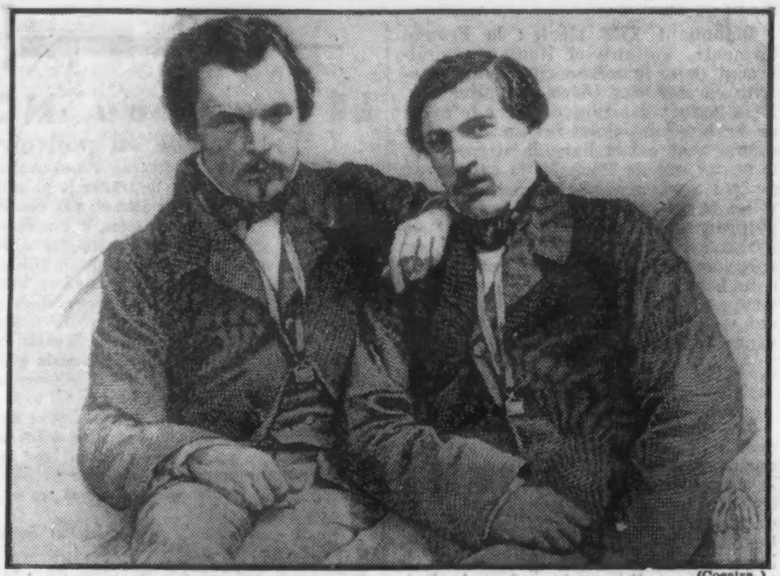
Ils publient ce mois-ci dans LA VIE SPLENDIDE DES MOMIES PERUVIENNES le récit illustré de leur passionnante et fort constructive aventure.

JULLIARD

pour maîtresse une « femme de chambre ». Edmond déteste la gloire fulgurante de Maupassant. Et le modernisme (« Paris dans la rapidité volante des bicycles »), et les Juifs : ce Lorrain affectionne Drumont, applaudit à la déportation du capitaine Dreyfus, croit qu'une coterie juive fait la loi dans les Lettres et au Théâtre. Il ne garde d'amitié véritable qu'à Alphonse Daudet, qui lui fermera les yeux.

Son grand malheur, mise à part la mort de Jules ? Le four. Toutes les pièces des Goncourt seront vite retirées de l'affiche, après des générales plutôt mouvementées. Sans se décourager, Edmond continue à tirer des drames des romans Goncourt, pour tomber chaque fois sur l'échec, que ce soit à l'Odéon ou au Théâtre Libre d'Antoine.

Le « Journal », lui, est réussi. Il plaide superbement, entre deux réquisitoires, pour ces écrivains de 1880, à bottines, à lorgnons, à crinière, qui croyaient possible de convertir la vie en littérature. Ces monstrueux mémoires démaquillent une intelligentsia dont nous voyons aujourd'hui la noble erreur : elle confondait réalité et vérité. Le siècle des philosophes, dont elle est issue et dont elle ne garde que le sensualisme et l'empirisme, lui fait horreur. « Il n'y a pas un arbre, pas un animal dans Sade », dit Flaubert à Edmond, qui hait lui aussi la sécheresse du XVIIIe siècle. L'ennemi, c'est l'intellectuel, l'humaniste Renan. En revanche, il aime le jeune Barrès, poussé droit dans le terreau français. Bardé de vocables sensuels, de visions fortes, de tranches de vie, le fantôme d'Edmond tomberait raide s'il apprenait que la France de 1960 se plaît quelque peu à Mauriac et beaucoup à Vailland, et fait la queue pour voir « Les Liaisons dangereuses ».



(Cossira.)

JULES DE GONCOURT. *Espiègle.* EDMOND DE GONCOURT. *Misanthrope.*

Goncourt : un prix, une station de métro, mais surtout un ouvrage de grand poids historique. On y entre comme dans un de ces greniers ancestraux, les seuls musées qui ne soient point imaginaires. On s'y sent ethnologue. Tout cela ne nous surprend pas moins que la vie quotidienne sous les Césars. Derrière « La Légende des Siècles » ou « Germinal », derrière le Café Riche ou les vitrines précieuses, il y avait une belle palpitation d'humanité. Voici 5.000 pages de coulisses, 45 années de bons et déloyaux services. Les bibliothèques n'ont qu'à bien se tenir.

MICHEL ZERAFFA.

ROMANS

« G.B.K »
par Paul-André Lesort

● *L'écrivain contre l'éditeur et le public.*

AD usum delphini... Quiconque a publié, ou seulement écrit, ou même rêvé d'écrire un roman, sera intéressé par le « G.B.K » de Paul-André Lesort (1).

« G.B.K » — le titre est, avec les douze dernières lignes, ce qu'il y a de plus mauvais dans le livre — ces trois lettres mystérieuses désignent simplement Geoffroi Baratin-Kervern, le héros du roman, romancier lui-même, candidat malchanceux à un prix littéraire, et qui tentera de forcer le destin en écrivant ensuite un mauvais livre selon des recettes commerciales éprouvées dont il attend un succès financier.

Tentative stérile, au demeurant, car il ne se résoudra pas à livrer à son éditeur ce manuscrit trop... alimentaire.

Tentative stérile, donc, mais seulement pour le malheureux G.B.K., car elle a donné à Paul-André Lesort l'occasion de mettre en question, tout au long de 250 pages, le métier d'écrire et la condition de l'écrivain. L'auteur parle d'ailleurs d'un sujet qu'il connaît bien. Non seulement « G.B.K. » est son sixième ouvrage mais, en outre, Lesort est lecteur dans une grande maison d'édition parisienne. Les problèmes dont il traite, il les côtoie quotidiennement, observe leurs incidences sur lui-même et sur les autres. Ces problèmes, quels sont-ils ?

La lutte contre la page blanche, d'abord. Sans concessions aux poncifs, mais sans reculer devant les idées reçues lorsqu'elles sont exactes. La genèse d'un roman est démontée ici avec une grande lucidité : Lesort semble admettre une théorie, combien attaquée, celle de l'auteur sans défense devant ses personnages. Les Sorbonnards ou certains jeunes romanciers outrecuidants pourront affirmer qu'un auteur écrit son livre comme il l'entend. Bien des auteurs chevronnés estimeront, au contraire, que — selon les thèses pirandelliennes — le personnage s'impose à son créateur. Et les rapports entre G.B.K. et ses propres créatures justifient fortement cette opinion.

La lutte contre l'éditeur ensuite. Certes, le monde de l'édition comprend nombre de directeurs littéraires et de lecteurs consciencieux. Même ceux-là ne pourront se défendre d'une certaine déformation professionnelle qui consiste à croire qu'ils savent mieux que l'auteur comment doit être conçu le roman, comment il doit être présenté au public, sous quelle étiquette, sous quelle bande.

La vie privée

L'auteur doit-il se cabrer et refuser ces servitudes, doit-il, comme l'orgueilleux G.B.K., défier sans cesse ceux qui le guident ? Le problème moral ainsi posé est à double sens. Car l'éditeur est généralement de bonne foi. Il veut, autant que l'auteur, le succès du livre. Mais, à vrai dire, un éditeur sait bien que ses moyens ne lui permettent pas de lancer tous les livres de sa maison.

Enfin intervient la vie privée de l'auteur. La solitude est-elle nécessaire à la création, pour certains, et dans ce cas, jusqu'à quel point ? Les rapports entre G.B.K. et sa maîtresse, la charmante Danielle, ne sont pas les moins bien observés. Quant aux impératifs financiers et la question du « second métier » — la littérature ne nourrissant pas son homme — ils hantent littéralement tout l'ouvrage.

Le roman de Paul-André Lesort n'est pas, à proprement parler, une étude psychosociologique de l'écrivain, encore qu'elle s'en rapproche. Mais elle fournit des éléments intéressants pour la connaissance psychologique de l'écrivain dans la société actuelle.

Quant à l'extrême fin du roman, elle est manifestement décevante : on s'étonne qu'un auteur aussi fin écrive froidement : « Il vit qu'il ne pouvait pas déchiffrer la réponse dans ses yeux. » Il faut donc mettre en garde les lecteurs contre une de leurs habitudes favorites : « G.B.K. » n'est pas un livre qu'il faut commencer à lire par la dernière page.

MARC LAPORTE.

(1) Editions du Seuil. 254 pages. 7 NF 50.

PREUVES

PUBLIE DANS SON N° DE MARS

un roman entier

Citoyens, la Cour !
le roman soviétique
clandestin

d'ABRAM TERTZ

C'est la première fois qu'un auteur soviétique - caché sous un pseudonyme - peut enfin nous parler à cœur ouvert de l'U.R.S.S.

une grande étude

RAYMOND ARON

Un seul homme
Un homme seul

"A la longue, on ne gouverne pas les sociétés modernes en employant un langage tel que tout le monde soit d'accord et que personne ne soit convaincu"

RAYMOND ARON

et les notes et chroniques habituelles sur la vie intellectuelle en France et à l'étranger

le N° 2 NF 50

Numéro spécial

MARS 1960 - N° 144 - 130 PAGES

DE LA REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE POCHE

ÉTUDES SOVIÉTIQUES

N. KHROUCHTCHEV
ET LES LIENS FRANCO-SOVIÉTIQUES

Kiosques, Librairies. Le numéro 0,70 NF - Abonnement un an : 7 NF au C.D.L.P. 142, boulevard Diderot - PARIS (12e) - C.C.P. Paris 4.629.39

QU'EST-CE QUE LA NOUVELLE VAGUE ?

cinéma 60

DRESSE POUR VOUS
LE BILAN DE CE "FRISSON NOUVEAU"
DANS CHAQUE NUMÉRO LA CRITIQUE DE TOUS LES FILMS DU MOIS

Pub. H. Rapin

HISTOIRE

Une pièce pas comme les autres.

● ***A 10 ans, le petit Armand Salacrou fut bouleversé par une « erreur » judiciaire. Il s'était promis d'apporter son témoignage. A 60 ans, il tient parole.***

TANDIS que le théâtre de la Madeleine reprend « Histoire de rire », Armand Salacrou publie cette semaine une pièce d'un caractère singulier, « Boulevard Durand ».

Le boulevard Durand a été inauguré au Havre en 1956.

La pièce, la première, croyons-nous, qui soit consacrée à un syndicaliste, héros des grandes luttes ouvrières des années 10, est dédiée « à la mémoire de Jules Durand, né le 6 septembre 1880 au Havre, condamné, le 25 novembre 1910, à avoir la tête tranchée sur l'une des places publiques de Rouen, reconnu innocent le 15 juin 1918 et mort fou à l'asile des Quatre-Mares le 23 février 1926 ».

L'édition du « Boulevard Durand, chronique d'un procès oublié », est suivie d'une postface où l'auteur écrit:

J'avais dix ans et mes parents habitaient Le Havre, devant la prison, quand éclata l'affaire Durand. Ce fut d'abord un modeste entrefilet de dix lignes dans les journaux locaux le 10 septembre 1910, intitulé *Sanglante chasse au renard*. Une rixe, entre ivrognes, avait éclaté laissant sur le pavé du quai un mort : un ouvrier qui continuait de travailler pendant la grève des charbonniers et assommé par des grévistes. Quelques jours plus tard, à la stupéfaction de tous, on inculpait le secrétaire du syndicat, Jules Durand. A la maison, on suivit l'instruction et les débats de la Cour d'assises. Mon père et ses amis étaient convaincus, non seulement de l'innocence de Jules Durand, mais de la machination. Et je crois que toute ma vie d'homme fut marquée par cette terrible « erreur » judiciaire, vécue dans mon enfance. Je ne pouvais pas l'oublier. Cette expérience que je fis, de la méchanceté et de la bonté des hommes, me servit toujours, presque inconsciemment, d'étalon pour mesurer tous les événements dont je devais être le témoin dans la suite de ma vie, et je m'étais promis de raconter un jour cette affaire. Aux approches de la fin de ma vie, j'ai tenu parole.

Car « Boulevard Durand » n'est pas une comédie, ni un drame. C'est une chronique qui n'est pas romancée. J'ai suivi, avec les documents aujourd'hui retrouvés, ma mémoire d'enfant. J'ai connu plusieurs personnages de cette histoire, et leurs noms furent mêlés à toute ma jeunesse.

Un jeune avocat

En 1908, âgé de trente ans, mon père venait d'être élu conseiller municipal de la ville, avec, comme colistier, un jeune avocat, René Coty, qui devait être le défenseur de Jules Durand. Mon père, qui fut réélu en 1912 (il devait l'être jusqu'en 1940), parlait à la maison du chef de la Sûreté, qu'il estimait. Le président de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, qui déposa en faveur de Durand, devint un de mes amis vers la fin de la Grande Guerre. Et j'ai connu plus tard celui que je nomme le Délégué.

(Voici la scène de la pièce d'Armand Salacrou, où le Délégué rencontre Jules Durand. La grève des charbonniers dure depuis quelques jours.)

LE DÉLÉGUÉ

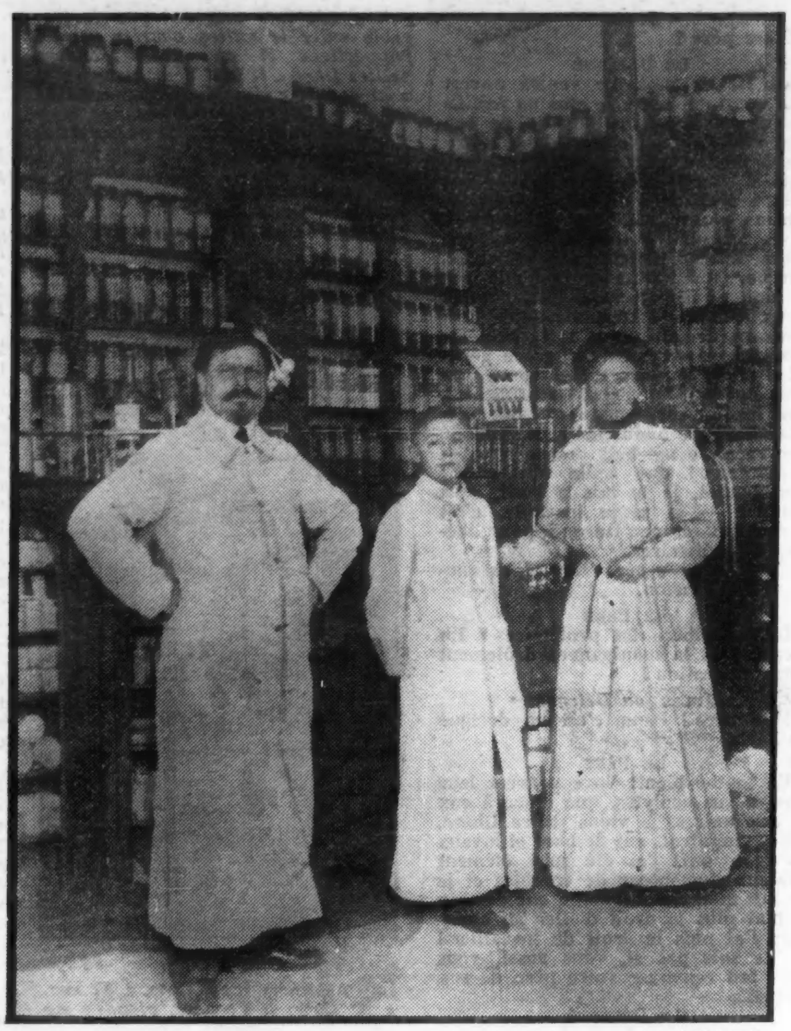
Alors, camarade, combien de jours penses-tu pouvoir encore tenir ?

JULES

Combien de jours ? Mais tant qu'il faudra ! Un échec est impensable. Si on échouait, tout serait perdu.

LE DÉLÉGUÉ

Rien n'est jamais perdu. Quelquefois, localement, temporairement. Et encore ! Quand on croit tout perdu, on trouve toujours quelque chose à sauver.



ARMAND SALACROU A L'ÉPOQUE DU DRAME (*)
« Je crois que toute ma vie d'homme en fut marquée. »
(Archives.)

JULES

La Compagnie déroute ses navires et les syndicats charbonniers des autres ports n'ont pas refusé le travail.

LE DÉLÉGUÉ

Tu avais demandé des assurances avant de déclencher ta grève ?

JULES

Non.

LE DÉLÉGUÉ

Alors ?

JULES

Mais s'il y avait en grève à Dunkerque, crois-tu que j'aurais accepté qu'on travaille ici ? D'autre part, une coopérative de déchargement soi-disant ouvrière, mais en fait capitaliste, qui possède un matériel... Avant la grève, jamais ils ne s'étaient entendus sur les prix de location... La Coopérative a consenti à jouer le rôle de trahison ouvrière. Les négociants ont maintenant à leur disposition des engins automatiques... Et, pour en assurer le fonctionnement, ils cherchent des jaunes qu'ils paient n'importe quel prix, alors qu'ils nous refusent nos vingt sous d'augmentation.

LE DÉLÉGUÉ

Quelles dispositions as-tu prises pour empêcher le travail des jaunes ?

JULES

Nous les supprimons du syndicat.

LE DÉLÉGUÉ

Et c'est ça qui les empêche de travailler ?

JULES

Afin d'obtenir le droit de collecter en ville pour la Caisse de solidarité, je me suis engagé, auprès du maire, à respecter la liberté du travail.

LE DÉLÉGUÉ

Et après ?

JULES

Comment « Et après » ? Une parole donnée doit être une parole respectée.

LE DÉLÉGUÉ

Parce que tu crois que le patronat, quand il promet quelque chose...

JULES

Ai-je engagé le combat pour ressembler à un patron ?

LE DÉLÉGUÉ

Quand on engage un combat, c'est pour le gagner. Et ce n'est pas la justice qui fait gagner les batailles, c'est la force. Il faut être le plus fort. Voilà tout. Revenons aux choses sérieuses. D'après toi, si tu pouvais empêcher l'appareillage de tous les navires, combien de temps le port pourrait-il tenir ?

JULES

Un mois, peut-être six semaines.

LE DÉLÉGUÉ

Et pour le ravitaillement des usines en charbon ?

JULES

En ce moment, ils ravitaillent les usines avec les stocks des foyers domestiques prévus pour l'hiver.

LE DÉLÉGUÉ

Parce que vous avez cru malin de déclencher une grève du charbon en plein été ?

JULES

On ne pouvait plus attendre. Tu ne peux pas imaginer la misère de mes compagnons. Et la grève a été votée à l'unanimité.

LE DÉLÉGUÉ

Oui, même les jaunes d'aujourd'hui l'avaient votée... Bois un coup de cidre. C'est ton père qui le brasse ?

JULES

Merci, je bois de l'eau.

LE DÉLÉGUÉ

C'est vrai ! On me l'avait dit. Mais tu bois de l'eau même quand t'es tout seul ? On m'a dit aussi qu'il y a deux ans, tu avais témoigné en conseil des prud'hommes contre un ouvrier.

JULES

Il avait volé.

LE DÉLÉGUÉ

S'il avait volé, c'est sa condition d'ouvrier qui l'avait amené à voler. Et c'est sa condition d'ouvrier qui était condamnable, mais pas l'ouvrier.

JULES

Je n'étais pas juge, mais témoin ; et j'avais été témoin du vol. La parole d'un syndiqué ne doit jamais être mise en doute. A-t-on le droit de salir une cause juste ?

LE DÉLÉGUÉ

Tout est juste dans une cause juste.

JULES

Même un mensonge ?

LE DÉLÉGUÉ

Tout ce qui sert une cause juste devient juste. Et tout ce qui affaiblit une cause juste doit être condamné. Ce n'est pas parce qu'une grève est juste qu'on la déclenche. On la déclenche quand elle doit réussir. On ne fait pas de politique. Ni toi. Ni moi. Nous sommes des syndiqués, voilà tout. Mais en dehors du syndicat, t'es anar ?

JULES

Anarchiste révolutionnaire.

LE DÉLÉGUÉ

On m'a dit aussi que tu étais inscrit à la Ligue des Droits de l'Homme ?

JULES

Pour y défendre la dignité de l'homme.

LE DÉLÉGUÉ

La dignité de l'homme ce sera pour plus tard, citoyen Durand. En ce moment on fait le coup de poing. Et, crois-en mon expérience, il n'y a pas de dignité humaine dans la guerre ! Oui, la guerre ! Et la guerre sociale est la plus impitoyable de toutes les guerres.

JULES

Et de Paris, quel secours m'apportes-tu ?

LE DÉLÉGUÉ

Un appui moral sans réserves.

JULES

Et pour parler comme toi, citoyen : pratiquement ?

LE DÉLÉGUÉ

Ça me semble foutu !

JULES

Et Paris admettrait l'échec de notre grève ?

LE DÉLÉGUÉ

Crois-tu à une discussion possible avec le patronat pour une reprise du travail ?

→

(*) Avec ses parents dans leur pharmacie du Havre, en 1912.

GALERIE CHARPENTIER

CENT ŒUVRES DE GAUGUIN

76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS
CLOTURE DÉFINITIVE DE L'EXPOSITION LE 24 MARS INCLUS

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 7	20 h.	CARMEN	Mercredi 9 ..	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Mercredi 9 ..	21 h.	LES SYLPHIDES - PHEDRE - LE PALAIS DE CRISTAL	Jeudi 10	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Vendredi 11..	20 h. 15	L'HEURE ESPAGNOLE - L'ENFANT ET LES SORTILEGES - DAPHNIS ET CHLOE	Vendredi 11	21 h.	CHATEAU DE BARBE-BLEUE - ARCHAIQUE CONCERTO
			Samedi 12 .	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Samedi 12 ..	21 h.	RIGOLETTO	Dimanche 13	14 h. 30	LA FILLE DE Mme ANGOT
Dimanche 13.	20 h.	FAUST	Dimanche 13.	21 h.	CHATEAU DE BARBE-BLEUE

Galerie Claude BERNARD
5-7, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - DAN. 97-07
Lavis de MARFAING
Du 1er au 30 mars 1960

Jules

Ils refusent de nous recevoir. Ils veulent notre destruction, notre humiliation, notre misère.

Le Délégué

Bien sûr ! Mets-toi à leur place.

Jules

A leur place ? Ah ! ça non !

Le Délégué

Tu as tort. Toujours se mettre à la place de l'autre. De cette place-là, si tu raisonnes juste, on voit ce qui cloche chez l'autre, et alors, c'est à cet endroit-là que tu frappes !

Jules

Je n'ai pas organisé une partie de dominos. Et d'abord, quand j'essaie de me mettre à la place de l'autre, ce n'est pas pour le frapper... Quand tu verras la misère de mes compagnons...

Le Délégué

Et après une grève ratée, ils seront moins malheureux ?

Jules

Citoyen délégué, puis-je te demander pourquoi tu as pris la peine de prendre le train ?

Le Délégué

D'abord, parce que tu nous as appelés à l'aide, ensuite parce que l'on veut t'aider, si c'est possible.

Jules

Notre caisse est vide. Peux-tu la remplir ? Les autres ports acceptent de décharger les bateaux qui auraient dû être immobilisés ici. Tu dois nous obtenir la grève des charbonniers dans les autres ports...

Le Délégué

... de France, de Navarre et de l'étranger ? Et aussi des chemins de fer qui transportent le fret de ces bateaux-là, et des postes et télégraphes qui transmettent les ordres et des journaux qui racontent des boniments ? En un mot, tu veux qu'on déclenche une grève générale...

Jules

Pourquoi pas ?

Le Délégué

... et mondiale ? Hein ? Tu crois donc, si une grève générale était aujourd'hui possible, qu'on n'aurait attendu que toi pour tirer la cloche du départ ? Surtout que tu ne sembles pas très bien savoir choisir ton heure pour les démarrages.

Jules

Eh bien ! si t'as pris le train pour me démoraliser, t'as pris le train pour rien !

Le Délégué

Je ne veux pas te démoraliser, j'analyse la situation. D'ailleurs demain, salle Franklin, je parlerai en demandant la poursuite de la grève à outrance...

Jules

En sachant qu'elle est foutue ?

Le Délégué

Pour tirer tes copains de la poussière du charbon, tu n'aurais qu'un seul patron à tuer, tu le tuerais ?

Jules

La question n'est pas actuelle.

Le Délégué

Eh bien ! elle l'est pour les patrons. Si pour sauver leur situation, ils devaient te tuer, eux, ils n'hésiteraient pas.

Jules

Qu'en sais-tu ? Et pourquoi imiter ce que l'on veut faire disparaître.

Le Délégué

Avec les fumiers, tous les coups bas sont permis.

Jules

Naturellement, t'es antimilitariste ?

Le Délégué

Et alors ?

Jules

Mais tu es de ceux qui se battraient à coups de fusil contre les militaristes ? Et t'arriverais à faire la guerre, parce que t'es contre la guerre ! Moi, ce que je veux, c'est sortir de la guerre. Tu ne parleras pas demain à la réunion. C'est moi tout seul qui leur dirai la vérité. J'appellerai les camarades autour de moi et je leur demanderai de rester près de moi, jour et nuit, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sans bouffer, sans bouger, comme des morts jusqu'à ce que les patrons aient honte, honte !

Le Délégué

Citoyen Durand, quand une bataille est perdue, il faut accepter la défaite. Toi, tu vois ton syndicat, tes copains, la sale gueule satisfaite des contremaîtres, moi, je vois un ensemble. Et puis, qui sait ? Tout peut changer demain : la première grève que j'ai faite, j'avais dix-sept ans. Cette grève-là aussi semblait foutue. Mais les patrons de la mine ont fait charger la cavalerie. Il y eut un mort, mon père.

(Archives.)

Jules Durand. (*)

1910 : *la condamnation.* — 1912 : *l'asile.*

Jules

Votre père ?

Le Délégué

A côté de moi. Le ventre ouvert d'un coup de sabre. Je suis un ancien gamin qui a vu les boyaux de son père vivant, et je le regardais se tordre de douleur et d'épouvante, et cette main-là s'est traînée dans le sang qui coulait. Mais dans notre faubourg, les patrons n'ont jamais pu se nettoyer de ce sang-là ! Pendant des années, ils ont fait un détour pour ne jamais marcher sur les pavés de cette rue où mon père était mort. (*En riant :*) Tiens, camarade Durand, qu'ils t'assassinent demain, et je te la promets pour ton enterrement, ta grève générale ! (*Puis sérieux :*) Moi aussi, jusqu'à ce jour-là, j'étais sentimental. Mais les patrons, vois-tu, ont fait mon éducation. Et maintenant, je suis de leur race. Je me bats comme eux — contre eux ! une seule différence : mon boulot, je le fais à l'œil, sans bénéfice — et si je travaille, c'est comme toi, citoyen Durand, pour libérer les prolétaires.

Entre le père Durand, en chapeau melon.

Le Père

Ici, on libère les prolétaires ? Eh bien ! vous la manigancez drôlement votre libération !

Jules, *au Délégué*

Mon père ! Papa, c'est un délégué de Paris.

Le Père

Ça tombe bien ! Vous pourrez leur dire, à vos acolytes, que grâce à eux et aux autres, je viens d'être libéré, après vingt-trois ans de bons et loyaux services, oui, j'ai été jugé élément douteux, fomenteur de troubles et je ne sais quoi encore, sinon que demain je n'ai plus le droit d'aller au chantier. J'ai plus le droit de travailler ! Je ne sais pas si, vous aussi, vous avez fait renvoyer votre père de son travail...

Le Délégué

Avaient-ils le droit de vous renvoyer ? Non ! Alors, vous comprenez maintenant la nécessité de notre combat.

Le Père

Eux, ils m'ont dit : « Votre fils, qui ruine le port, en ce moment, il loge chez vous, vous le nourrissez. Avec quoi ? Avec l'argent que nous vous donnons. Mettez-vous à notre place, vous voulez que nous alimentions ceux qui nous combattent ? Chassez votre fils de chez vous ; ou vous ne faites plus partie de notre personnel. »

Jamais je n'aurais cru ça d'eux qui semblaient si bien élevés et si corrects. Les cochons ! Les cochons !

Le Délégué

Oui, citoyen Durand, la partie de dominos dont tu parlais, nous la gagnerons parce que notre triomphe est dans la logique de l'Histoire. Dans la graine, il y a déjà la fleur et le fruit. Un jardinier doit savoir attendre la moisson. 1910, ce n'est pas une date éternelle. C'est une année qui passe. L'Histoire ne s'arrêtera pas à 1910.

Le devoir

Mais, en 1910, la Compagnie de Navigation monte un traquenard à Jules Durand, accusé d'avoir provoqué la mort d'un jaune, suscite de faux témoins... et en dépit du juge d'instruction et du chef de la Santé, écœurés, obtint sa condamnation.

Armand Salacrou poursuit dans sa postface :

Celle que j'appelle Mme Capron (*la femme de l'ouvrier « jaune » assassiné*) signa la pétition pour la grâce de Jules Durand et écrivit ensuite, dans une lettre au journal de Jean Jaurès, « L'Humanité » : *« Cette exécution eût mis une rancune ineffaçable entre le milieu ouvrier auquel j'appartiens et mes trois pauvres petites filles... Il faut démontrer s'il y a eu des faux témoignages volontaires au risque de me faire tremper moi-même dans un crime... Si aujourd'hui je manque de pain, c'est que je n'ai pas voulu avoir d'obligation directe à aucun des personnages mêlés ou compromis dans le drame judiciaire. Je ne sais pas si jusqu'ici j'ai fait acte de socialiste comme le dit votre journal, mais je voudrais qu'on sache que je fais mon devoir dans une situation vraiment tragique. »*

(A.F.P.)

Le Président René Coty a 32 ans.
« Me Coty, je l'espère, viendra me voir... »

Afin de montrer avec quelle volonté j'ai essayé de suivre mon sujet sans aucune sorte de recherches soi-disant littéraires ou théâtrales, je recopie ici quelques lettres que Jules Durand adressa après son arrestation, de la prison de la rue Lesueur, à ses parents et à Julia, et les lettres qui suivirent sa condamnation à la guillotine.

Le 29 septembre 1910.

Chère Julia,

Soyez certains que ma santé est très bonne et que mon innocence sera d'autant plus éclatante qu'elle aura été longue à se faire jour.

1er octobre 1910.

Chère Julia,

Je te dirai que j'ai écrit à Me Coty, le priant de venir me voir. Il y a longtemps que je n'ai retourné à l'instruction. Comme je vais voir le père et la mère cet après-midi, je ne vois plus grand-chose à te dire pour le moment ; tu me dis que tu vas travailler. Si tu peux t'en dispenser, je serai très content. Je ne tiens nullement à ce que tu te fatigues ! S'il le faut, travaille chez nous à la couture, pas autre chose ! Ne crains rien, je rattraperai le temps perdu ; tu sais que l'hiver, on gagne plus d'argent dans notre métier.

26 octobre 1910.

Enfin, le Christ a souffert, on peut le croire ; surtout dans son temps, si jamais il eût parlé de syndicat, je suis persuadé qu'on n'aurait pas mis longtemps à prendre la décision de le crucifier.

28 novembre 1910
(après la condamnation à mort)

Chers Parents,

Après un abattement de quelques jours, la force me revient, car l'innocence est chez moi. La Justice n'a pas le droit de me condamner, je le crie à haute voix, c'est une erreur, je le veux bien, mais des hommes, devant une pareille erreur, sont responsables.

Lundi 5 décembre 1910.

Soyez certains, chers parents, que je ne suis pas un criminel ; plus tard vous saurez toute la vérité, car certainement elle éclatera mais, hélas ! il sera trop tard.

Me Coty, j'espère, viendra me voir...

Je ne croirai jamais que des hommes aussi malhonnêtes pourront triompher...

La folie

Ils triomphèrent cependant puisque la raison de Jules Durand ne supporta pas l'injustice.

Sa condamnation provoqua une révolte ouvrière et des mouvements de grève dans tous les ports du monde. Et la Cour de Cassation finit par annuler l'arrêt de la Cour de Rouen. Mais dans son arrêt du 28 février 1918, on peut lire :

« Qu'il appert d'un certificat délivré le 26 janvier 1918 par le directeur médecin en chef de l'asile d'aliénés de Quatre-Mares, que Durand est dans un état de stupeur chronique avec crises d'impulsivités violentes par intervalles, qu'aucune amélioration ne s'est manifestée dans son état et que l'affection dont il est atteint doit être considérée comme n'étant pas susceptible de guérison ».

Le père de Jules Durand, après avoir tenté de se suicider dans la gare de Rouen le soir du verdict, mourut de chagrin peu après, à 58 ans.

Armand Salacrou poursuit :

J'ai également changé le nom de la Compagnie de Navigation. Elle existe toujours. Mais en cinquante ans, ses méthodes d'exploitation se sont beaucoup améliorées...

Enfin, les personnages bourgeois, de la « côte », sont imaginés. Mais pas imaginaires. J'ai voulu montrer à côté des difficultés ouvrières les difficultés patronales, et que la mort rôdait aussi autour des négociants qui savaient se sacrifier à l'idée qu'ils se faisaient de leur devoir.

A quoi bon ?

Quand, comment, par qui cette pièce sera-t-elle jouée ; dans quels pays, et devant quels publics ? Je n'en sais rien encore. Mais pour la première fois dans ma vie d'écrivain, j'ai le sentiment d'avoir écrit ce que j'avais exactement envie d'écrire, et c'est l'esprit apaisé que je termine ce livre.

On me dira que le héros de cette histoire ne montre pas une intelligence exceptionnelle. Il n'en est à mes yeux que plus grand. C'est sa bonté profonde qui me touche. Qu'elle donne à l'anecdote un côté « image d'Epinal » ne me trouble pas ; et je n'ai pas cherché à éviter cet écueil. Dans un combat, il n'y a pas de nuances.

On peut se demander à quoi a servi ce combat ; à quoi ont servi les souffrances de Jules Durand. La souffrance m'apparaît toujours dans une atmosphère, dans une coloration d'absurdité. Avec ou sans le martyre de Jules Durand, le charbon n'en aurait pas moins disparu des quais du port du Havre. Mais à quels scandales peuvent mener certains égoïsmes, comment le mensonge conduit au crime, combien les complaisances sont coupables, voilà ce que nous rappelle, me semble-t-il, la vieille affaire Jules Durand, et aussi qu'une seule attitude est digne d'un homme, devant la vérité : celle d'ouvrir les yeux et de dire cette vérité.

(Pièce historique parce qu'elle évoque le temps de l'unité d'une classe ouvrière en marche et d'un grand idéal révolutionnaire, pièce intemporelle parce qu'elle oppose le Juste à ses bourreaux, « Boulevard Durand » sort en librairie cette semaine (Gallimard).

(*) Cette carte postale éditée spécialement pour demander la grâce du condamné au Président de la République, portait en titre : « Ce que la justice bourgeoise fait d'un innocent ».

François Mauriac, souffrant, n'a pu cette semaine, assurer la chronique de télévision.

Nos lecteurs voudront bien l'en excuser.

MUSIQUE

La cote des classiques.

● ***« L'Amour des trois oranges », c'est bien l'indicatif de « Vous êtes formidables » ?***

DANS une étude consacrée aux goûts musicaux du public américain, Randolf Farnsworth commence judicieusement par cette citation latine : « *De gustibus non est disputandum.* » Inutile, en effet, d'en « disputer » ; les chiffres sont éloquents. Que disent-ils, en France, en 1960 ?

Le compositeur le plus joué, le plus applaudi, le plus apprécié, le plus fêté et sans cesse réclamé, le compositeur numéro un dans le guide du parfait-mélomane-moderne demeure Beethoven, Beethoven dont le nom est apparu 137 fois dans les programmes des quatre associations symphoniques parisiennes du dimanche au cours des trois dernières saisons (en seconde position : Wagner, 75 fois), Beethoven qui tient encore la tête dans le catalogue discographique (catalogue « Disques » novembre 1959) avec 22 versions de la « Symphonie Pastorale », 21 versions de la « 5e Symphonie », 19 versions de la « Sonate au clair de lune » et de la «Symphonie héroïque».

Le raz de marée beethovénien n'est pas nouveau, il n'étonnera personne. Il est d'ailleurs limité à certaines œuvres, pas nécessairement les plus significatives, mais surtout celles qui, à l'aide d'un « bon » titre, permettent d'« orienter » l'imagination des mélomanes : la «Pastorale», l'«Héroïque», « Concerto l'Empereur », « Trio l'Archiduc », « Sonate à Kreutzer », « Sonate au clair de lune », « 5e Symphonie » (« Du destin »), « 7e Symphonie » (« Apothéose de la danse », Wagner dixit).

Bach, père du jazz

Quelques brèches cependant apparaissent dans le culte de ce Beethoven-là ; oublions certains esprits subversifs (des snobs ?...) qui voudraient prouver que le plus grand Beethoven est l'auteur des derniers « Quatuors », car ces mauvais esprits sont une infime minorité, et interrogeons la jeunesse. Une enquête que nous avons effectuée auprès de garçons et filles de quinze à dix-huit ans nous montre que Beethoven est détrôné. Il n'est plus le numéro un; il vient de passer à la deuxième place et s'efface devant Mozart, le Mozart de la « Petite Musique de Nuit », bien sûr, plutôt que celui du « Requiem » (« Petite Musique de Nuit » : 28 versions discographiques !). Les noms cités au cours de cette enquête méritent d'être médités : Mozart, 18 %; Beethoven, 17 %; Chopin, 15 %; Strauss (Johann !), 8 %; Bach, 7 %; Tchaïkovsky 6 %; Wagner, 4 %; Liszt, 4 %; Schubert, 3 % ; Vivaldi, 3 % ; Ravel, 2 % ; Brahms, 2 %... Imaginons une enquête identique effectuée en 1925 : ni Bach, ni Vivaldi, ni Brahms, ni Ravel n'auraient été cités. Bach est maintenant la valeur sûre des organisateurs de concerts et des éditeurs de disques (14 versions des « Concertos brandebourgeois »), mais il a bénéficié à la fois d'une année-anniversaire (1950) et d'une étiquette pittoresque : Bach, le père du jazz.

On a essayé d'accrocher au nouveau culte Bach, celui de la musique dite « ancienne » dans son ensemble. Avec Telemann, l'entreprise a échoué; avec Marc-Antoine Charpentier, le rush semble en voie d'extinction ; avec Vivaldi, les espérances les plus optimistes ont été dépassées (15 versions des « Quatre Saisons »). La mode Vivaldi passe à peine le cap des dix ans; dans « Les Sommets de la Musique », C. Höweler écrivait encore, en 1954 : « *C'est une honte, dans le*

BEETHOVEN MOZART

Les rois.

***sens le plus exact du terme, que ces compositions angéliques* (de Vivaldi) *soient si rarement jouées.* » Maintenant, les concerts Vivaldi font recette, mais un organisateur a tenu à me préciser :**

« Le public devient exigeant. Il veut du Vivaldi, mais il ne se dérange vraiment que si Vivaldi est joué par les Musici ou les Virtuosi di Roma. »

Les grands vaincus

Derrière Bach et Vivaldi, deux autres révélations : Brahms et Ravel. On

BACH VIVALDI

BRAHMS RAVEL

Les « révélations ».

a découvert que le génie allemand du premier n'était pas incompatible avec la sensibilité française (« Aimez-vous Brahms.. »), quant au second, il est actuellement le *seul* musicien français et le *seul* compositeur du XXe siècle qui puisse être qualifié de « populaire ». Le « Boléro » (20 versions discographiques) et « La Valse » ne sont pas étrangères à cette gloire foudroyante. Or, la gloire que Gershwin a pu trouver en France (« Rhapsody in Blue » : 17 versions), Ravel l'a conquise de haute lutte aux Etats-Unis. Une enquête portant sur les programmes de sept orchestres symphoniques américains entre 1936 et 1941 révèle que l'auteur du « Boléro » trouve sa place parmi les douze musiciens les plus fréquemment interprétés : il est le seul Français de la liste, et curieusement distancé d'une courte longueur par... Sibelius !

Il est inutile d'ajouter que, dans le peloton de tête, aux côtés des Beethoven et des Vivaldi, nous rencontrons toujours un Tchaïkovsky, un Chopin, un Liszt, un Schumann et un Schubert.

En revanche, quels sont les absents célèbres ?

Dans une statistique établie d'après les programmes des concerts symphoniques parisiens (saison 1922-1923), l'ordre était le suivant : 1. Wagner; 2. Beethoven; 3. Saint-Saëns; 4. Franck; 5. Rimsky-Korsakov; 6. Mozart; 7. Berlioz; 8. Mendelssohn; 9. Debussy. Dans cette liste, quatre grands vaincus en 1960 : Saint-Saëns, Franck et, à un moindre titre, Mendelssohn et Debussy, mais l'auteur de « Pelléas » résistera facilement à cette mauvaise fortune passagère.

Enfin, les sondages et de subtils signes avant-coureurs permettent de

BERLIOZ BARTOK PROKOFIEV MAHLER

Les valeurs en hausse.

distinguer quatre musiciens qui seront (peut-être) à brève échéance des concurrents sérieux pour les premières places : Berlioz, Bartok, Prokofiev et Mahler. D'ailleurs, Prokofiev est déjà populaire : récemment, pendant un concert Prokofiev au théâtre de Besançon, le pompier de service me demandait dans les coulisses : *« L'Amour des trois oranges », c'est bien l'indicatif de « Vous êtes formidables » ?* ».

CLAUDE SAMUEL.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***Deux belles pièces massacrées et une bonne soupe servie par Phèdre et Agrippine.***

AUDIBERTI à la Sorbonne : sujet de thèse demain, il est aujourd'hui matière à exercice d'élève puisque le Groupe de Théâtre Moderne a choisi de créer dans le grand amphithéâtre une de ses pièces, « Altanima » (1). Personne ne s'en plaindra en principe, ni le poète qui a toujours eu le goût de l'enseignement ni les étudiants qui peuvent trouver une nourriture forte dans des textes pleins de sève.

« Altanima », « thème lyrique en un prologue et trois actes », dit l'auteur, a été publié il y a quatre ans dans le même volume qu'un « Opéra parlé », que l'on a joué depuis sous le titre « La Hobereaute », et les deux pièces sont manifestement parentes. En brodant sur un canevas à demi historique sommaire comme un livret d'opéra, l'auteur cherche à reprendre son bien à la musique en restant à mi-chemin entre la poésie lyrique et la poésie dramatique. « La Hobereaute » est un opéra dans le goût wagnérien, « Altanima » dans le goût italien, avec de grands airs et des duos. A la Cour de Ferrare, au XVIe siècle, Eléonore, surnommée Altanima, est aimée par le poète Torquato Tasso. Mais elle est subjuguée par le connétable Salvatico, qui menace de se rebeller contre le duc. La vieille Lucrèce Borgia, retirée à la Cour de Ferrare, prédit que Salvatico périra par le fer. Eléonore se rend au camp du rebelle, le désarme par son amour ; après avoir mis Torquato Tasso hors de combat par une blessure, Salvatico se retire dans un désert pour y vivre comme une sorte de moine. C'est là qu'au troisième acte on viendra le supplier pour qu'il sauve la ville de Ferrare menacée par ses ennemis. Le Tasse lui-même a pris les armes, mais le bras du poète ne peut suppléer au bras du guerrier. Eléonore relève Salvatico de sa promesse, il court au combat, il est vainqueur. Mais la prophétie de Lucrèce, fille de pontife, doit s'accomplir : il est tué. Eléonore lui appartiendra par le souvenir, comme elle appartiendra au poète par l'esprit, mais par l'esprit seulement.

Tout est guerre

Beau prétexte à bel canto, on le voit. M. Audiberti s'est amusé pour chaque personnage à indiquer sa tessiture morale : Eléonore, soprano ; Lucrèce, contralto; Salvatico, ténor; Torquato Tasso, baryton, etc. Et le livret de cet opéra sans musique va de la prose au vers blanc, à l'alexandrin plus ou moins correct (« *Trop souvent le rebelle sort du belligérant* »), aux petits vers dansants

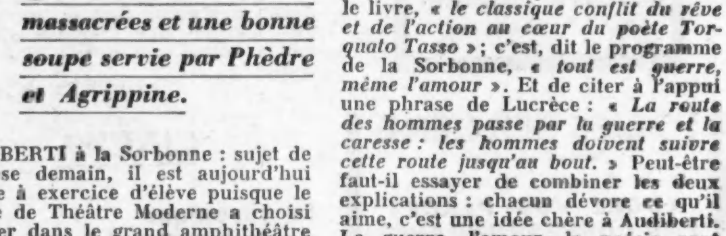
(« *Dans l'insondé de la lumière*
Toi, moi, différents et pareils,
Nous sommes la liqueur première
Des abîmes et des soleils... »)

Le thème de ce lyrisme c'est, disait le livre, « *le classique conflit du rêve et de l'action au cœur du poète Torquato Tasso* »; c'est, dit le programme de la Sorbonne, « *tout est guerre, même l'amour* ». Et de citer à l'appui une phrase de Lucrèce : « *La route des hommes passe par la guerre et la caresse : les hommes doivent suivre cette route jusqu'au bout.* » Peut-être faut-il essayer de combiner les deux explications : chacun dévore ce qu'il aime, c'est une idée chère à Audiberti. La guerre, l'amour, la poésie sont diverses manières de se nourrir les uns des autres, et si Eléonore mérite le surnom d'Altanima, c'est parce que, l'âme haute, elle essaie d'échapper à ce cycle infernal.

Ni le sens ni le style de cette méditation n'apparaissent très clairement, il faut bien le dire, dans la représentation qui nous est proposée. Puisqu'il s'agit expressément de théâtre lyrique et qu'il n'est pas question de musique cependant, il fallait, me semble-t-il, tirer le maximum des variations de rythme à l'intérieur du texte, marquer le passage du récitatif de la prose aux airs et aux duos, trouver un style de mise en scène original entre celui de l'opéra et celui de la parodie de l'opéra, de manière à respecter et le lyrisme d'Audiberti et son humour. De tout cela, le metteur en scène, M. Georges Sallet, semble se soucier fort peu, chacun chante à sa manière, les chœurs sont inaudibles, le ténor manque de coffre, le soprano manque de souffle, et rien ni dans l'histoire ni dans le texte ne me paraît justifier la transformation du Tasse en un bouffon efféminé. Il faut louer le groupe

→

(1) Spectacle repris le 3 mars au Centre Universitaire Américain, 261, boulevard Raspail, et le 4 à la Cité Universitaire. Cf. 3e volume du théâtre (Gallimard).



CINÉMA QUARTIER LATIN
de BILLY WILDER
Sept ans de réflexion
- V. o. -
avec Marilyn MONROE
9, RUE CHAMPOLLION - DAN 84-65

TNP
« Le Concert spirituel de Chaillot »
ORGUE
Les benjamins de l'Ecole d'Orgue Française
XAVIER DARASSE, J.-C. HENRY
CLAUDE TERRASSE
Œuvres de D'AQUIN, MARCHAND, MESSIAEN, DUPRE, LANGLAIS, DURUFLE, ALAIN
*
Samedi 5 mars à 16 heures
DERNIER CONCERT DE LA SAISON
1,50, 3 et 4,50 NF

Seuls, ceux qui ont les nerfs solides peuvent voir
PIERRE BRASSEUR
ALIDA VALLI
dans
LES YEUX SANS VISAGE
Un film de GEORGES FRANJU
avec
JULIETTE MAYNIEL
ALEXANDRE RIGNAULT
BEATRICE ALTARIBA
FRANÇOIS GUERIN EDITH SCOB
MERCURY MADELEINE
INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

STUDIO BERTRAND
VOUS NE L'EMPORTEREZ PAS AVEC VOUS de Frank CAPRA
avec James STEWART et Grace KELLY

Cabarets Dancings

À LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince Amb. Esp. Sud-Am.

CARROLL'S FREDE VOUS ATTEND 36, r. Ponthieu. ELY. 46.60

THE DANSANT T. l. j. à 17 h. CLARIDGE

Jean RIGAUX PORTE D'AUTEUIL AUT. 71-18 à 23 h. 15

Variétés

Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.-L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

de la Sorbonne d'avoir choisi la pièce d'Audiberti, jusqu'ici dédaignée par les professionnels, mais non de l'avoir montée avec un amateurisme qui va jusqu'au dédain des qualités élémentaires, comme la diction. Pas plus pour cet « Altanima » que pour le « Sertorius » de la semaine dernière, on ne voudrait être trop sévère : on ne peut pas juger le théâtre universitaire comme le théâtre professionnel. Mais enfin, nous sommes loin du niveau atteint par le Groupe antique : cela manque de direction et de nerf, de fermeté et de flamme, cela relève des inoffensifs divertissements de collège plus que de la recherche passionnée d'un théâtre nouveau.

Les noms du pouvoir

Si quelque chose peut inspirer de l'indulgence pour les amateurs, c'est, hélas ! la représentation par des professionnels des « Noms du pouvoir », de M. Jerzy Broszkiewicz (2). En trois tableaux l'auteur polonais nous expose le cheminement d'une même idée politique (*« que le seul pouvoir acceptable est dans la volonté non falsifiée du plus grand nombre »*) incarnée par un même personnage à trois moments de l'histoire espagnole (l'Espagne romaine, celle de Sertorius ; l'Espagne de Philippe II; l'Espagne concentrationnaire d'aujourd'hui). Œuvre intelligente, qui abuse un peu du monologue et n'échappe pas au didactisme. Mais, hélas ! on a réuni de jeunes comédiens dont plusieurs ont peut-être des qualités, et on ne leur a rien dit, on leur a laissé leurs tics et leurs trucs comme leurs faiblesses et leurs inexpériences, et la pièce devient plus inintelligible pour le spectateur français que jouée en polonais par les acteurs de Nowahuta qui l'ont créée...

La Bonne Soupe

Et tandis que ces pièces sont massacrées, Mme Germaine Montero met tout son talent au service de « La Bonne Soupe » (3). La pièce, l'effet de surprise passé, est restée ce qu'elle est : d'une habileté diabolique et d'une vulgarité où il entre du masochisme. Mme Claude Gensac amollit le rôle de Marie-Paule jeune, créé par Jeanne Moreau, et Mme Montero, superbe de bout en bout par la présence et la précision, durcit la Marie-Paule de Mme Marie Bell. Elle fait plus appel à l'intelligence qu'à la sensualité, elle domine son drame à mesure qu'elle le raconte, et dans la dernière partie, quand elle entre dans le jeu, elle en fait presque une tragédie. C'est la bonne soupe servie par Phèdre et Agrippine...

ROBERT KANTERS.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

«*Le Huitième Jour*» : *allô, c'est toi ?*

CETTE foule qui, à six heures, quitte la prison des buildings et se rue vers le métro, sans oser vous l'avouer, vous y appartenez vous aussi. Détaillez-la cependant, et regardez cette jeune femme qui, devant vous, marche, bavarde et sourit. Suivez-la un moment. Très vite elle se tait, quitte ses camarades et rejoint son quartier. Puis sous vos yeux étonnés, elle monte un triste escalier, pénètre dans sa chambre et se retrouve... seule. De son logis à son bureau, dans la monotonie des actes de chaque jour, que fait-elle de sa vie ? Elle attend... l'appel téléphonique, la lettre, la visite et même l'accident qui changerait tout et n'arrive pas, l'événement qui enfin donnerait un sens... à ses yeux, à ses mains.

Ainsi en est-il sans doute de chacun de nous tant que la vieillesse n'est pas là qui nous prend par l'épaule et nous conduit à petits pas loin des yeux, loin des mains...

Cet état de disponibilité et de veille, voilà ce dont il est d'abord question dans le film de Marcel Hanoun, « Le Huitième Jour » (4) ; Emmanuelle Riva, dont le visage est aujourd'hui le plus attachant de l'écran, y incarne cette jeune fille que vous connaissez ou que vous êtes, et qui attend.

(2) Théâtre du Tertre. Texte in *Temps Modernes*, juillet 1958.
(3) Gymnase.
(4) Vendôme, Calypso.

(Archives.)

EMMANUELLE RIVA DANS « LE HUITIÈME JOUR ».
Une pureté intransigeante.

Vous vous souvenez d'elle, de sa voix. Nous l'avons rencontrée à Hiroshima (5). Elle n'a guère changé. C'est son histoire qui se poursuit ici. La voici sous les traits d'une provinciale qui a rompu les amarres avec sa famille, afin de vivre seule, amoureuse de son intransigeante pureté où elle s'ennuie, mais qu'elle préfère à l'aventure paresseuse, à l'homme ordinaire dont elle redoute autant l'encombrant dévouement que l'étouffante vanité. Celui qu'elle rencontre a cependant bien des qualités. Il est simple, trop simple selon elle, et selon nous aussi quelquefois. Voilà pourquoi elle le recevra dans sa chambre pour le chasser sans motif, l'accompagnera en ville pour le fuir aussitôt, enfin sans le vouloir et tout en le sachant, elle éveillera sa jalousie. Alors, pour croire à cet amour, elle le compliquera, s'enfermera chez elle, et, la main posée sur le téléphone comme sur un poignet familier, elle attendra, trouvant dans ses mornes habitudes de vieille fille le ravissement de l'ennui volontaire, jouissant de la frustration qu'elle s'impose comme si elle savait déjà que le bonheur, ça n'existe pas.

Fuite et recherche d'une joie absolue, tel est le sujet de ce film où l'on voit une femme dresser des barrages devant son amour, le parer des souffrances du refus pour le rendre plus désirable, enfin s'aveugler afin de justifier un abandon qu'elle regrettera. Cela, nous le savons aussi, non parce que telle fut l'intention du metteur en scène, mais parce que c'est Emmanuelle Riva qui dicte ici le sens de ses actes et leur assure un prolongement au-delà de l'écran. Car cette jeune femme a l'étrange pouvoir de ne rien céder de sa personnalité à la volonté du metteur en scène ou aux exigences de l'ouvrage, mais de lui imposer au contraire l'empreinte de son univers plus que le style de son talent. Bref, elle anime le décor qu'elle traverse, exactement comme si vous deviniez le parfum de son corps en pénétrant dans la chambre qu'elle habite. Elle est là, elle occupe l'écran tout entier et le seul mouvement de son bras a cette épaisseur qui crée la troisième dimension.

(5) Emmanuelle Riva est aussi l'héroïne du film d'Alain Resnais, « Hiroshima mon amour ».

Un arbre dans un champ

C'est pourquoi sa petite chambre de Paris est aussi celle qu'elle occupait au Japon, ou à Nevers chez ses parents, et peut-être chez elle dans sa vraie maison. Ainsi se promènera-t-elle toute sa vie et d'un film à l'autre, portant dans son regard cette exigence intérieure : le mépris de la facilité. Comme les acteurs qui entourent l'héroïne, Marcel Hanoun s'est incliné, sans la subir, devant cette présence, et nous l'en félicitons.

On discutera sans doute la construction du scénario, on condamnera ses lenteurs, la faiblesse de quelques séquences. Le chef d'orchestre, visiblement, n'a plus grand-chose à nous dire lorsque Emmanuelle Riva se repose en coulisse. Mais dès qu'elle est là, il a parfois du génie et une sobriété qui rappelle celle de Bresson. Refusant l'image inutile et facile, il fait toujours de l'objet décrit le complice ou le complément du héros. Enfin, certaines trouvailles arrachent l'admiration : cette poupée que l'héroïne découvre, qui s'éveille dans ses mains et qu'elle expose comme un enfant au bord de la fenêtre, tandis qu'un bruit insolite de jouet cassé devient le martèlement d'un train et assure ainsi la transition d'une séquence à l'autre.

Avouons que pour une fois ici, les recherches techniques, si chères à quelques spécialistes, ne couvrent pas de vides prétentions, mais, en s'insérant dans la mécanique mentale des personnages, nous semblent aussi naturelles qu'un arbre dans un champ.

Enfin, il faut citer ce personnage anonyme que Marcel Hanoun mêle si intimement à la vie de ses héros, ce témoin, cette petite bête tapie près du lit, cet ami qui se tait quelquefois si longtemps, et brusquement appelle pour nous dire à mi-voix : « Allô, c'est toi ?... »

BRUNO GAY-LUSSAC.

(Archives.)

SACHA KROUCHARSKA DANS « ETOILES ».
Un amour impossible.

(Archives.)

PASCALE PETIT DANS « UNE FILLE POUR L'ÉTÉ ».
Un jeu dangereux.

La critique de René Guyonnet

● *« Etoiles » : une revendication bouleversante de la vie privée contre le siècle.*

« ETOILES » (1) est un des plus beaux films que nous aient, à ce jour, envoyés les démocraties populaires. Il est de la classe de « Kanal », du Polonais Andrej Wajda, ou de « Quand passent les cigognes », du Soviétique Mikhaïl Kalatozov. A plus d'un titre il rappelle « Hiroshima mon amour ».

Il s'agit d'une coproduction bulgaro-est-allemande, qui obtint le prix spécial du jury au festival de Cannes 1959. La part la plus grande revient à l'Allemagne de l'Est, qui a fourni le réalisateur, Konrad Wolf, le scénariste, Angel Wagenstein, et le principal interprète, Jurgen Frohriep. Le Bulgarie a donné la vedette féminine, Sacha Kroucharska, et le décor.

Dire l'impression laissée par « Etoiles » est simple : à la troisième vision comme à la première, on est bouleversé. Mais cette efficacité directe est obtenue par des moyens très recherchés.

Quatre langues

Nous sommes dans un petit village de Bulgarie, en 1942. Le village est occupé par les Allemands. Parmi eux, deux anciens combattants du front russe, un lieutenant et un adjudant, qui reviennent du siège de Léningrad. La guerre est loin, ils se détendent, le lieutenant en s'empiffrant, l'adjudant en dessinant.

De Grèce, arrive un convoi de Juifs, en transit vers Auschwitz. Dans le convoi, une jeune institutrice. Cherchant de l'aide pour une femme qui accouche dans l'ancienne école où sont parqués les Juifs, elle se trouve face à face avec le feldwebel. Ce dernier accepte, après un premier refus, d'amener un médecin.

Au milieu de ses ripailles, le lieutenant se désole du peu d'entrain de son ami le feldwebel. Il l'a vu avec la Juive. Pour le distraire, il envoie chercher cette dernière.

Sous la surveillance d'une sentinelle qui préférerait être dans son lit, le feldwebel et la Juive se promènent dans la nuit. Deux promenades comme celle-ci seront toute l'histoire de leur amour.

Avec l'aide des Résistants bulgares dont il connaît les activités, l'adjudant veut organiser l'évasion de la jeune femme. Mais son ami le lieutenant lui ment sur l'heure du départ du convoi. Lorsqu'il revient au centre d'hébergement, celui-ci est vide. Il court vainement après le train.

Avec un sujet aussi chargé de significations, le problème était pour le scénariste et le metteur en scène de garder la mesure, de rester dans la vraisemblance, d'être *vrais*. Ils y ont admirablement réussi.

Certes, « Etoiles » se caractérise par ce formalisme propre à l'école de l'Est, et dont Wajda a par exemple usé à l'excès dans « Cendres et Diamant ». A trois reprises, Konrad Wolf utilise ainsi un procédé qui paraît aujourd'hui très démodé : la surimpression. Mais la puissance de conviction du récit est telle que la rhétorique est dominée et qu'au lieu de casser l'émotion, le procédé la renforce.

C'est que, sur l'essentiel, le récit est conduit avec une maîtrise sans défaillance. La construction en est très libre. Le film s'ouvre sur une séquence — celle de la gare et du train — qu'on reverra vers la fin, sous un angle légèrement différent. Puis intervient un récitant bulgare. Et l'on passe indifféremment, par la suite, d'un lieu à l'autre, de la chambre des deux Allemands à l'intérieur du centre de détention ou dans les rues du village — mais toujours en suivant la ligne de la plus grande force dramatique.

Car la liberté que s'autorisent Wolf et Wagenstein est celle de la rigueur. Le dialogue — qui joue sur quatre langues, l'allemand, le bulgare, le grec et l'espagnol séphardi — est d'un dépouillement quasi bressonien : littéraire, mais disant d'attaque ce qui doit être dit et arrêté aussitôt après.

Un regard

Surtout, ces personnages ont été établis avec le plus grand respect de la vérité, dans leurs complexités, leurs faiblesses et leurs contradictions. Comme la Française et le Japonais de « Hiroshima », la Juive et le feldwebel d'« Etoiles » vivent un impossible amour : ainsi sont-ils immédiatement touchants. Mais si cet amour est beau, c'est parce qu'il renvoie à des déchirements qui ne sont pas seulement de petits tourments individuels, mais la tragédie profonde d'une époque. Il est une revendication de la vie privée contre le siècle.

Les héros d'« Etoiles », de plus, ne sont exemplaires qu'en ce sens : ils ne sont pas allégoriques, ils ne sont pas le porte-drapeau d'une conception à priori du bien et du mal. Ils sont même à leur manière des *traîtres :* elle, qui ne refuse pas de s'évader et qui laisse ses coreligionnaires aller à une mort certaine ; lui, qui se détourne du combat de son pays et va jusqu'à accepter de fournir aux partisans bulgares non seulement des médicaments, mais des armes.

Le remarquable sens du cinéma de Konrad Wolf se manifeste encore autrement : dans *le regard* qu'il sait poser sur les hommes comme sur les choses. Ses descriptions du village font vivre tout un monde autour des protagonistes. Quant aux visages saisis dans le travelling sur les Juifs alignés dans la cour du centre d'hébergement, on les croirait tirés d'une bande d'actualités de l'époque.

● Une fille pour l'été

Il y a quelques années, au temps où les spécialistes prévoyaient le renouvellement du cinéma français et où Astruc, Vadim et Melville faisaient figure de précurseurs, Edouard Molinaro était considéré comme un des grands espoirs de la jeune génération. Il avait réalisé de nombreux courts métrages, dont quelques-uns très brillants, et l'on attendait impatiemment ses débuts dans le grand film.

Il le fit avec « Le Dos au mur », exercice policier dans lequel on trouvait des promesses. Puis, ce furent « Des femmes disparaissent » et « Un témoin dans la ville », nettement décevants.

« Une fille pour l'été » (2) est aujourd'hui, pour Molinaro, un nouveau départ. C'est le premier long métrage où il ait véritablement mis de l'ambition. A-t-il réussi dans son entreprise? Le résultat n'est pas sans intérêt, mais je crains que la voie où il s'est engagé ne soit une impasse.

« Une fille pour l'été » est l'adaptation du roman de Maurice Clavel, C'est l'histoire d'une de ces filles qui, paraît-il, afin de s'offrir des vacances à Saint-Tropez, se louent pour la saison. Mais celle-là n'était pas une vraie « fille pour l'été » et elle meurt d'avoir pris le jeu au sérieux.

Molinaro et Clavel, qui a adapté lui-même son livre, ont choisi pour orchestrer cette variation d' « On ne badine pas avec l'amour », non pas le ton de la comédie dramatique, mais celui du drame lyrique. Il y a, me semble-t-il, disproportion.

Cette disproportion est accentuée par la mise en scène de Molinaro. Elle est extraordinairement travaillée, mais toute en *effets*, avec une sorte de rage de « faire du cinéma », à coups d'ellipses, de raccords explosifs, de cadrages étranges, etc. Finalement, on ne voit plus qu'elle. Ce film, où il y a une application, une sincérité, devient encore une fois un exercice.

On a un kaléidoscope, un puzzle, bref, un jeu mécanique là où l'on attendait un homme.

RENÉ GUYONNET.

(1) Monte-Carlo.

(2) Marignan, Français.

remises de
25 %
20 % ou 15 %
Sur les prix officiels
RADIO
TÉLÉVISION
ÉLECTRO-MÉNAGER
TÉLÉ-OMTEX
23, r. de la Pépinière
(St Lazare)
EUR. 47-15 & 16
Garantie totale
Service après vente
Facilités de paiement 18 mois
OUVERT DE 9 A 19 H. SAUF LE DIMANCHE
ARDOR PUBL

DAVID OISTRAKH
dédicacera ses disques
MARDI 8 MARS à 17 h.
au
NOUVEAU SIÈCLE
43, rue Vivienne - Paris
entre la Bourse et les grands boulevards

Les disques ATLAS annoncent la parution du cours de langue anglaise « ENGLISH IS GOOD FOR YOU ». Ce remarquable ouvrage est composé : 1° d'un livre préfacé par M. André MAUROIS, de l'Académie française, et abondamment illustré ; 2° de 12 disques microsillon 17 cm. 33 tours. L'ensemble est présenté dans un luxueux coffret. L'auteur de cette méthode toute nouvelle est l'éminent linguiste M. John SIDGWICK, M. A. University of Cambridge.

Les exercices, scènes, sketches, etc., reproduits dans le livre, ont été enregistrés par quatre comédiens en renom (deux hommes, deux femmes).

Le cours complet est vendu au public au prix stupéfiant de 60 nouveaux francs soit un peu moins de la moitié du prix habituel en France pour ce genre d'ouvrages. L'étude de l'anglais par le disque devient ainsi infiniment plus accessible qu'elle ne l'a jamais été.

Ecrivez à ATLAS, service Public Relations, 70, avenue Simon-Bolivar, PARIS (19e) qui vous communiquera l'adresse du dépositaire le plus proche de votre domicile.

ANDRÉ HALIMI
"ON CONNAIT LA CHANSON"
Préfaces de Georges Brassens et Guy Béart
...Vif et démystifiant (Combat)
...Un livre terrible (France-Dimanche)
...Passionnant (France-Observateur)
...Ce livre s'adresse à André Malraux (Arts)
...Un savant ouvrage (Paris-Presse)
LA TABLE RONDE

200e
LA BRUYERE
Dir. VITALY
L'effet Glapion
Comédie d'AUDIBERTI
Mise en scène G. VITALY

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Georges Franju : Genet dans la colonne de gauche. — Louis Malle : Queneau dans la colonne de droite. — Zazie : choisie parmi 500.***

PARCE qu'il y a tout un marché du film d'épouvante, parce que les Anglo-Saxons raffolent de Dracula et de Frankestein, le producteur Jules Borkon demanda un jour à Georges Franju (« Le Sang des bêtes », « La Tête contre les murs ») de lui faire un beau film d'horreur.

Le producteur a été servi au-delà de ses espérances. « Les Yeux sans visage », qui sort cette semaine à Paris, a été projeté en Angleterre et les spectateurs sont tombés comme des mouches.

« *Les Anglais ont été surpris*, explique Franju. *Ils sont habitués à des monstres aimables, c'est-à-dire anormaux. Les vampires habituels ,les personnages atteints de dédoublement ou d'hypnose, sont loin de la réalité. Ils ne font pas vraiment peur. Dans « Les Yeux sans visage », le monstre est un médecin tout à fait ordinaire. Simplement un « grand patron » qui aime bien sa fille. Ses motivations sont très naturelles : l'amour paternel et la vanité scientifique. Il n'a absolument rien d'un malade mental. Dans le livre d'où le film a été tiré, il était alcoolique. Mais j'ai supprimé même cela. C'est beaucoup plus fort et intéressant de montrer comment quelqu'un de sain sort de ses barrières. Si Jaccoud avait été fou ou drogué, son histoire n'aurait pas fait couler tant d'encre.*

Je n'aime pas l'horreur pour l'horreur. Ce n'est pas pour les abattoirs que j'ai fait « Le Sang des bêtes », mais pour le canal de l'Ourcq. En dépassant l'horreur, on trouve la poésie, l'insolite, l'émouvant. Ce voisinage du meilleur et du pire est le constant déchirement de notre condition. La poésie n'est plus dans la lune ou les étoiles puisqu'on y va, c'est la science qui devient la poésie, le fait réel. L'épouvante, style expressionnisme allemand, n'est qu'une imagerie, une fiction vide.

Les sujets psychologiques sont pour moi limités au stade de l'investigation logique. On ne peut pas les faire éclater.

La première fois que j'ai eu conscience de cet « éclatement », j'avais huit ans. Nous habitions à la lisière de la forêt de Fougères, en Bretagne. Un jour, j'ai ouvert l'armoire à glace et j'ai vu des champignons qui avaient poussé dedans. C'était fabuleux. J'avais vu des champignons tous les jours de ma vie en me promenant dans la forêt, mais des champignons dans une armoire... quelles dimensions cela prenait tout à coup... »

Au mois de juin, Georges Franju tournera un troisième film d'après un scénario de Boileau-Narcejac.

« *Le contraire d'un film d'épouvante. C'est un sujet plein de fantaisie et d'humour. D'habitude on a le mort et pas l'argent. Cette fois, le château est là, le trésor est là, mais on ne trouve pas le mort. Les héritiers deviennent fous de rage. Pour tromper leur attente et tirer un petit profit de ce château, ils organisent un spectacle style « Son et Lumière » où l'on raconte une légende imaginée du château et de la famille. Au cours du spectacle, les gens disparaissent dans les circonstances mêmes décrites par la légende. Sans crime, sans accident, sans enquête, le film se poursuit jusqu'à la découverte du cadavre, et là il y aura un enterrement follement gai dont je me réjouis déjà.* »

Le quatrième film de Franju sera le premier de Jean Genet qui a écrit un étonnant scénario intitulé « Mademoiselle » (ou « Les Rêves interdits »).

« *Genet a écrit soixante pages, et le film est tout entier contenu. Genet est un visionnaire. Je n'ai plus qu'à suivre ses indications. Il décrit comment la jeune institutrice incendiaire s'habille, comment elle met ses gants, et range soigneusement ses allumettes dans une petite boîte d'argent. Il sait que les champs sont pleins de fleurs et que c'est le contrepoint de la violence. Je mets ses soixante pages dans la colonne de gauche* (1), *ce qu'il y a dans la colonne de droite, je m'en moque. Le dialogue s'inscrit tout seul, après. Les images doivent se suffire. J'aimerais qu'on puisse voir mes films sans les entendre.* »

★

« *DANS la colonne de droite, il y a le dialogue exact de Queneau. Zazie parlera du Queneau mot à mot. Je n'ai rien changé, mais dans la colonne de gauche, vous verrez, c'est assez surprenant...* »

Ainsi s'exprime Louis Malle qui donne enfin le premier tour de manivelle de son troisième film.

Depuis un an et demi, depuis la sortie des « Amants » au Festival de Venise, Louis Malle a connu un très grand succès et aussi de grandes hésitations. Il a annoncé successivement deux films, « Liberté », d'après Conrad, et « L'Epouvantail », d'après un roman anglais.

(Richard Lusby.)
GEORGES FRANJU.
Des champignons dans une armoire.

— Vous aviez le trac, comme on l'a dit ?

— *Pas exactement. Je sentais que ce n'était pas au point. D'ailleurs, j'ai retravaillé sur « Liberté » avec Billetdoux. Maintenant, cela me plaît tout à fait. Je le tournerai après « Zazie ».*

— « Zazie », vous aviez vraiment envie d'en faire un film ?

— *Oui, vraiment. Dès que je l'ai lu. Je n'ai d'ailleurs plus envie que de faire des films comiques.*

— Les trois quarts des gens pensent que « Zazie » est intournable, et le quart restant pense que vous êtes le dernier à pouvoir le faire, parce que votre style un peu précieux s'accommodera mal de l'atmosphère canaille, faubourienne de « Zazie ».

— *D'abord « Zazie » est un livre très sophistiqué. La dégradation du langage, signe d'une certaine dégénérescence et d'un certain renouveau, traitée d'une manière quasi parodique, cela n'est en rien un livre « faubourien ». Je veux faire ressortir la réalité de l'absurde et aller très loin dans ce sens. « Zazie » sera un film burlesque, avec des personnages qui changent d'identité, des voix qui se transforment, des décors qui muent. Le comique naît le plus souvent de la répétition ou de l'antithèse. Le spectateur est pavlovisé. Moi, je voudrais le faire entrer par de fausses portes, que le comique naisse uniquement des rapports de la caméra et des personnages.* »

En exergue au script de « Zazie », que Louis Malle m'a prêté, voici ce qu'on lit :

« *Le comique (espéré) de ce film joue sur une mise en cause systématique du réel. L'apparence des personnages varie constamment ; ils croient connaître leurs désirs, mais ils ignorent souvent jusqu'à leur identité. Les lieux, les décors, les objets, les couleurs apparaissent, disparaissent et se mélangent sans cesse.*

A ce monde en perpétuelle variation, une petite fille de onze ans, implacable et sereine, va rendre une visite de trente-six heures exactement. »

Pour ces trente-six heures, Louis Malle prévoit trois mois et demi de tournage. A Joinville, parce que c'est là où le plateau se prête le mieux aux « truquages »...

Dans la distribution, figurent les noms du producteur Napoléon Murat et du scénariste Jean-Paul Rappeneau.

Gabriel sera interprété par Philippe Noiret. Trouscaillon sera Vittorio Caprioli, l'un des fameux Gobbi. Vittorio Caprioli est le mari de Franca Valeri. Avec sa femme, il tournera cet été, comme metteur en scène, un scénario qu'il a écrit lui-même : l'histoire d'une riche commerçante milanaise, lassée par les manières vulgaires de son paresseux amant napolitain. Elle voudra en faire un « Monsieur », mais lorsqu'il sera devenu le plus snob des abonnés de la Scala, il la laissera tomber comme une vulgaire marchande.

Quant à Zazie, elle a neuf ans et demi et passe cette semaine son examen d'entrée en sixième.

Elle est venue se présenter toute seule. En attendant dans l'escalier, parmi cinq cents autres petites filles accompagnées de leur mère, elle lisait « Zazie » en éclatant de rire.

Louis Malle la repéra immédiatement et Catherine Demongeot qui va par hasard à l'Ecole du Spectacle, parce que celle-ci se trouve tout près de chez elle, est aussitôt devenue Zazie.

Son papa ,artisan peintre, est très fier. Louis Malle dit : « *Elle est presque plus naturelle quand elle joue, que dans la vie. C'est une vraie petite fille, pas une nymphette. Avec un texte pareil, on ne pouvait pas se permettre la moindre équivoque* ».

MICHELE MANCEAUX.

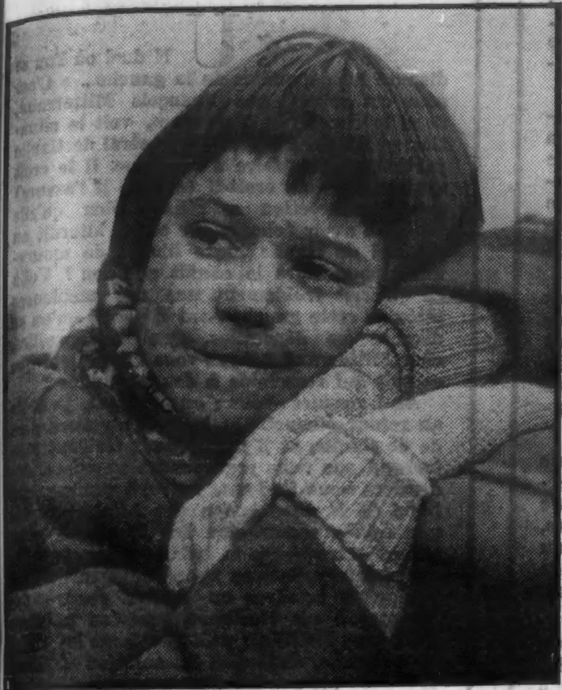
(1) Dans un découpage, la colonne de gauche est consacrée aux indications de mise en scène. La colonne de droite aux dialogues.

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail - LIT. 87-93
Sacha PITOEFF
présente
LES TROIS SŒURS
de TCHEKHOV

THEATRE ANTOINE
DERNIERES
LE ZERO ET L'INFINI
Raymond PELLEGRIN

ATHENEE
Samedi 5 mars à 21 heures
Première
LE SEXE ET LE NÉANT
de THIERRY MAULNIER
avec
MARTHE MERCADIER
JEAN-MARIE AMATO
ARMANDE NAVARRE
et
NELLY VIGNON
Location ouverte

ÇA, C'EST ZAZIE...



Je veux pas aller avec le meussieu.

Je veux être institutrice pour faire c... les mômes.

Les femmes, ça vous fait peur, hein ?

Alors, on va le boire ce verre ?

J'voudrais aller dans le métro.

Snob mon c...

Allez, chsuis pas un mauvais cheval.

Pas bête la guêpe, hein ?

D'après « Zazie dans le métro » de Raymond Queneau. (Photos Patrick Bertrand.)

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

27 FEVRIER

Quatre jours à Rome, éreintants, et au retour, de nouveau la grippe. Voilà qui n'intéresse pas l'univers. Je le note simplement pour excuser le vaseux de mes propos et pour enlever toute espérance à ceux de mes correspondants qui comptent sur une réponse.

De ce septième de l'hôtel Hassler, à la Trinité des Monts, tout Rome m'apparaissait, les monuments groupés comme dans l'en-tête d'une lettre du « Petit Larousse ». Mais cette vue me laissait de glace : c'était pour une conférence à la Société Africaine de Culture que j'étais venu. Je l'ai donnée au Capitole sans avoir eu à aucun moment l'impression de toucher mon auditoire.

J'y suis pourtant accoutumé ; en dépit de ma voix blessée, peut-être même à cause d'elle, il m'arrive d'atteindre profondément le public, par exemple en novembre dernier, à la Semaine des Intellectuels Catholiques ; et des gens se souviennent encore d'une conférence donnée à Genève, il y a plusieurs années. Mais il faut que le sujet me porte. L'Afrique dont je devais parler m'est trop étrangère. Au vrai, quel pays, hors de l'Europe, ne m'est pas étranger ?

« Quand je pense, s'indignait mon professeur, M. Camena d'Almeida, le soir de mon examen de licence à Bordeaux, quand je pense que vous avez le droit désormais d'enseigner la géographie ! » Je lui jurai que je n'en abuserais pas. A Rome, après un demi-siècle, je viens de manquer à ma parole, il me semble...

Et puis c'était un public difficile. Nos confrères noirs sont méfiants, susceptibles — du moins pouvais-je le craindre. Quant aux Italiens qui composaient le gros de l'auditoire, l'Afrique ne leur rappelle que des souvenirs désagréables ; sans doute eussent-ils préféré qu'on ne leur en parlât plus.

Le seul endroit de ma conférence où j'aie exprimé le fond de ma pensée la plus personnelle tendait à prouver que chaque race est tout ensemble corruptrice et corrompue, et que le bon sauvage du XVIII^e siècle a su fort bien pervertir le méchant civilisé — ce qui a profondément choqué nos amis noirs, je le crains.

Diner de gala au palais Farnèse en l'honneur du président du Pérou. Assis à la droite de la présidente, je me trouvais presque à la même place qu'occupait Mussolini en 1935, durant ce fameux diner avec Pierre Laval auquel j'assistais, et dont nous attendions des miracles, pauvres fous que nous étions. Car, ce soir-là, le tournant fatal était pris et nous entrions dans le droit fil de la catastrophe.

Les fresques de Carrache, grâce à Gaston Palewski, ont retrouvé leur fraîcheur. Cet immense palais est devenu habitable et presque intime. Il y a d'ailleurs des Parisiens sur tous les fauteuils : la Caravelle met Rome aux portes de Paris. Je suis le dernier Français à user encore du train.

J'ai failli manquer celui du retour, le Saint Père m'ayant retenu plus longtemps que je ne l'avais prévu. Que son accueil fut affectueux ! Il m'a relevé à peine étais-je à genoux et donné sur les deux joues ce baiser de paix que les Religieux échangent, mais moi je l'ai vraiment embrassé, comme un fils son père.

Au retour, les petits camarades vous font des reproches : « Vous auriez dû lui dire ceci, vous auriez dû lui dire cela... » Ils sont bons, les petits camarades ! Le Pape parle et on l'écoute. S'il voulait qu'on lui dise des choses, il poserait des questions. Mais il s'en garde bien.

Je voudrais expliquer à mon ennemi Siné ceci : à genoux, aux pieds du Saint Père, tandis qu'il me bénissait, je songeais que sous cet énorme palais reposaient les cendres de Pierre le martyr (c'est désormais indubitable), et que c'était Pierre encore qui étendait sur mon front ses vieilles mains de pêcheur d'hommes. Même si je n'avais pas la foi, rien ne me paraîtrait plus grand que cette continuité, en ce sombre monde.

28 FEVRIER

« Un duel où l'on se dispute les dépouilles de la gauche... » C'est sous cet aspect que François Mitterrand, dans le dernier « Express », voit la situation politique. Pour lui, le général de Gaulle participe à une foire d'empoigne. Il le croit vraiment ! Mais croit-il (comme il l'assure) que l'insurrection a réussi, bien qu'elle paraisse avoir échoué, car elle a interdit au général de Gaulle toute liberté de mouvement pour clore le conflit algérien ? Voilà ce qu'écrit froidement une des meilleures têtes de cette gauche dont il paraît qu'on se dispute les dépouilles. Quelles dépouilles, cher Mitterrand ? Avez-vous laissé quoi que ce soit qui ressemble à des dépouilles ?

Ah ! rassurez-vous : en politique, je crois au retour éternel. Un jour, il n'y aura plus de de Gaulle, et il y aura un président Mitterrand que nous regarderons s'épuiser, des dossiers sous le bras, renvoyé comme une balle de la commission des Affaires étrangères à la commission des Finances, escaladant entre temps la tribune pour répondre à des interpellations avant de monter dans l'avion de Londres ou d'aller rendre des comptes à ses électeurs, jusqu'au patatras final dans les délais prévus et sous les risées de l'Europe, sans que la solution d'aucun problème ait avancé d'un pouce dans aucun ordre. Et, n'en doutez pas, il y aura encore à ce moment-là, dans un coin du monde, des garçons qui s'entretueront selon une politique conçue par la droite, mais exécutée par la gauche.

29 FEVRIER

« C'est triste l'Académie ! » soupirait jeudi notre nouveau confrère Henri Troyat : on venait d'annoncer la mort de Léon Bérard et nous en étions tous accablés. C'est vrai que nous nous sommes remis à mourir beaucoup. Léon Bérard, que je faisais si bien rire, il y a quinze jours à peine, en lui racontant des histoires de Jammes... J'aimais bien ce parlementaire, éloquent à l'ancienne manière, « plein d'anecdotes », comme disait Sainte-Beuve, survivant d'un milieu où la culture était aimable, du temps que les philosophes atrabilaires n'avaient pas encore envahi la littérature. Mais qu'il devait être malin, ce Béarnais, de droite au fond, ami de l'Action Française, et qui fit toute sa carrière sous la république radicale et jusqu'à régner à l'Instruction publique ! Ambassadeur du Maréchal auprès du Saint-Siège, pour finir. Quand les choses se gâtèrent, il attendit sagement sous le porche de Saint-Pierre la fin de la grêle ; et nous fûmes tous bien contents de le voir revenir. Ce sage a eu la mort discrète qu'il méritait. Il s'est endormi d'un sommeil tranquille que je souhaite à ceux que j'aime.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 68-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
— 6 mois : 325 — —
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)